3 1761 05736448 1

RECUEIL

DE PLUSIEURS

HISTOIRES SECRETTES,

ET

AVANTURES

DU TEMPS.

Par Meſſieurs * * *

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE.

M. DCC. XLVI.

PQ
1947
A2R4

TABLE
DES AVANTURES
Contenues dans la premiere Partie.

I. *LE Mari infortuné*, Page 3
II. *Le Dragon amoureux*, 30
III. *Le ſoufflet vengé*, 35
IV. *Le Baron appaiſé*, 38
V. *Le Martyr d'amour*, 46
VI. *Le Soldat déguiſé*, 58
VII. *Le Comte Flamand*, 61
VIII. *L'Ami épouſé*, 75
IX. *Le ſurtout des folies amoureuſes*, 88.

RECUEIL
DE PLUSIEURS
HISTOIRES
SECRETTES
NOUVELLEMENT ARRIVE'ES,

Par MESSIEURS ***

SI les femmes faiſoient attention au peril, où l'on s'expoſe quand on entre dans un commerce de Galanterie, elles éviteroient, avec beaucoup de ſoin, tout ce qui peut y conduire. L'Amour eſt ſouvent la ſource des égaremens de l'eſprit & du cœur; il n'y en a point où l'on ne tombe, lors qu'on

s'eſt livré à cette paſſion tumultueuſe ; les Avantures que je vais écrire, le feront connoître.

Je voudrois pouvoir ſi bien caracteriſer les Coquettes, qui m'en ont fourni la matiere, que leur ridicule outré pût donner de la confuſion à celles qui leur reſſemblent. Elles pourroient ſe corriger ; mais ſi dans le fond, cela ne les rend pas plus ſages, j'ai du moins lieu d'eſperer en faiſant voir les malheurs qui ſuivent les engagemens criminels, qu'elles prendront plus de précaution pour cacher leurs intrigues, afin de n'être pas expoſées aux jalouſes fureurs de leurs maris.

En voici un des plus infortunés qui va paroître ſous le nom de *Clitandre* ; ſa malheureuſe étoile lui fit faire un choix, qui lui coûta tout le repos de ſa vie.

I. AVANTURE.

CLitandre avoit du bien, de la naiſſance ; & paſſoit dans le monde pour un fort honnête homme : Il devint amoureux d'une jeune perſonne, belle & d'un caractere d'eſprit fort agréable pour une maîtreſſe, mais des plus dangereux pour une femme : Elle n'avoit que ſon pere qui n'étoit pas riche, & elle n'apporta à ſon époux, que ſa beauté pour dot. Elle ſe trouva d'abord bien logée & magnifiquement meublée à la ville & à la campagne. Clitandre l'aimoit juſqu'à la folie, elle répondoit à ſa tendreſſe d'une maniere qui paroiſſoit ſi naturelle, qu'il en étoit charmé ; mais leur union fut troublée, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, comme il étoit en réputation d'un homme d'eſprit, il eut ordre de la part des Puiſſances de ſe rendre à Toulon : il crut que l'affaire dont on le chargeoit, ne le retiendroit pas aſſez long-tems pour expoſer ſa femme aux fatigues d'un long voïage ; cependant ce ne fut pas

ſans ſe faire une extrême violence, qu'il la laiſſa à Paris : jamais ſéparation ne fut plus touchante, & ſi les ſoupirs & les larmes étoient de bons garans de la fidelité d'une femme, Clitandre en s'éloignant de la ſienne, n'auroit eu rien à craindre que la ſeule inquiétude de l'abſence. Il avoit pour ami le Chevalier de.... Il le chargea, en partant, de ſes affaires les plus importantes, & lui dit qu'il jugeroit de ſon amitié par le ſoin qu'il prendroit de conſoler ſa femme. Cet ami officieux ne s'en acquitta que trop bien : ſi la Dame étoit belle, le Cavalier étoit tourné d'une maniere à faire oublier un mari abſent : il étoit auprès d'elle ſur un pied de liberté, qui ne contribua pas peu à l'enflammer : un homme bien fait, & qui ne manque pas d'eſprit, eſt d'un dangereux commerce pour une femme, dont toutes les inclinations ſont vives.

Le Chevalier ne s'apperçut pas ſi-tôt de ſa paſſion ; mais quand il ſe ſentit agité d'un trouble ſecret, lorſqu'il étoit obligé de s'éloigner d'elle, il ne douta plus qu'il n'en fût amou-

reux : Il avoit de l'honneur ; il étoit persuadé que c'étoit une action des plus lâches, que de trahir la confiance d'un ami. Ces reflexions le rendirent rêveur : la Dame qui n'avoit pas moins d'amour pour lui qu'il en avoit pour elle, s'apperçut de son trouble, & comme on se persuade aisément ce qu'on souhaite, elle ne douta pas qu'elle n'en fût aimée. Cette pensée lui causa tant de joïe, qu'elle brilloit dans ses yeux, & ajoutoit de nouveaux charmes à sa beauté. Cela acheva d'ôter entierement la raison au Chevalier : il oublia ce qu'il devoit à son ami, & ne pensa plus qu'à se rendre heureux : il faisoit voir à la Dame, par des soins empressés, la violence de sa passion. Elle l'aimoit : elle étoit coquette, & ne lui fit pas longtems filer l'amour. L'intrigue fut bientôt consommée ; mais comme ces sortes de commerces portent d'ordinaire avec eux leur punition, il arriva un incident qui troubla leurs plaisirs. La Dame s'apperçut que sa taille s'alloit gâter : cela les jetta dans un furieux embarras. Le Chevalier, à qui Clitandre

avoit écrit qu'il ne reviendroit pas si-tôt, étoit dans un vrai déſeſpoir ; mais comme les femmes du caractere de celle dont je parle, ſont ingenieuſes, la Dame eut bien-tôt imaginé un moïen pour ſe tirer du méchant pas que ſa folle paſſion lui avoit fait faire : Elle manda à ſon mari, que ne pouvant plus reſiſter à l'envie qu'elle avoit de le voir, elle partoit par la diligence, & lui marqua le jour qu'elle devoit arriver à Lyon, afin qu'il ne manquât pas de s'y rendre.

Encore que cela dérangeât les affaires de Clitandre, il l'aimoit ſi tendrement, que cette nouvelle lui cauſa beaucoup de joïe. Il partit auſſi-tôt, ſon impatience amoureuſe lui faiſoit trouver le chemin fort long. Pour ſa femme, la tendreſſe n'avoit aucune part à l'empreſſement qu'elle avoit de le voir, mais pour l'en punir, il arriva des choſes qui déconcerterent les meſures qu'elle avoit priſes pour le tromper. Le caroſſe de voiture où elle étoit embarquée, s'étant rompu, le tems qu'on mit à le raccommoder, le fit arriver deux jours plûtard qu'à ſon

ordinaire ; & comme on craint toujours pour ce qu'on aime, Clitandre ne trouvant pas sa femme à Lyon, courut à la Poste, ne doutant pas que s'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux, on ne le lui mandât. Sa surprise fut extrême d'y trouver une Lettre du Chevalier, qui s'adressoit à elle : il en fut allarmé, par un pressentiment de son malheur ; il l'ouvrit avec précipitation, & y trouva ces mots :

Je me sens agité des plus violens transports de la jalousie ; si vous ne voulez pas que je meure desesperé, vous ne demeurerez à Lyon, qu'autant qu'il le faut pour dissiper nos craintes.

Clitandre fut pénétré d'une douleur morteile : il s'en alla à son auberge, l'ame pleine de rage, de se voir trahi par une femme qu'il aimoit éperdûment, & par un ami auquel il avoit mis toute sa confiance : il lui passoit dans l'esprit mille résolutions violentes. Il étoit dans ces cruelles agitations, quand on vint lui annoncer que sa femme étoit arrivée. Cela le jetta dans

un furieux embarras : il craignoit de n'être pas le maître de ſon reſſentiment ; il voïoit bien, qu'il ne le pouvoit pas faire éclater ſans ſe perdre d'honneur ; & comme il y étoit fort ſenſible, il renferma toute ſa colere en lui-même ; l'extrême violence qu'il ſe faiſoit, le rendit ſi different de ce qu'il avoit accoutumé d'être pour ſa femme, qu'elle en fut glacée : quand on eſt coupable, on s'allarme aiſément ; elle lui demanda avec un empreſſement inquiet ce qu'il avoit, mais elle eut beau le preſſer, elle n'en put rien tirer.

L'heure de ſe coucher étant venuë, Clitandre fut obligé de ſe mettre au lit avec elle pour ne rien faire remarquer à ſes gens : l'envie qu'elle avoit de ſçavoir ce qui cauſoit le relâchement qu'il avoit pour elle, lui fit mettre tout en uſage pour le découvrir : elle s'approche de lui, l'en braſſe & voïant qu'il ne répond pas à ſes careſſes, elle s'écrie : *Quoi la tendreſſe que Clitandre avoit pour moi, n'a pû tenir contre une abſence de cinq ou ſix mois ! D'où peut venir ce changement ?*

ne suis-je pas toujours la même ? Son mari outré de sa profonde dissimulation, la repousse, en faisant des soupirs douloureux; & ne pouvant plus retenir les transports de rage dont il est possédé, il lui fait mille reproches sur le commerce honteux qu'elle a avec le Chevalier, & pour lui faire voir qu'il en est bien instruit, il lui apprend l'avanture de la Lettre & le mistére qu'elle renfermoit. Une femme d'un autre caractere auroit été fort troublée de voir son intrigue découverte d'une maniere qui sembloit fermer tous les chemins à sa justification; mais de quoi n'est-on point capable quand on s'est laissée séduire par une passion amoureuse; elle imagina dans le moment une chose où il entroit plus d'hardiesse que d'esprit: elle ne répondit à son mari, que par de grands éclats de rire: elle appella sa Suivante qui n'étoit pas encore couchée: cette fille étoit sa confidente, elle vint un flambeau à la main. Elle ne la vit pas plûtôt, qu'elle lui dit en riant toujours: *Ah Marton! le Chevalier est le plus fou de tous les hommes: un*

ſçais qu'il gagea contre moi le jour que je partis, qu'il troubleroit les plaiſirs de notre entrevûë, & comme je ne me défiois pas de la malice qu'il vouloit me faire, je fus aſſez folle pour le mettre au pis. La Confidente qui étoit des plus propres à l'intrigue, comprit par ce diſcours & par l'impreſſion de chagrin qu'elle avoit remarqué ſur le viſage de Clitandre, qu'il avoit découvert la méchante conduite de ſa Maîtreſſe, & qu'elle avoit beſoin de ſon ſecours pour lui aider à le tromper : Elle lui dit en faiſant l'étonnée : *Quoi ! Madame, le Chevalier vous auroit-il fait une piece aſſez forte pour vous faire perdre ? Si cela eſt, Madame, vous le méritez bien, puiſque vous l'en avez défié. J'avouë mon imprudence*, reprit-elle : Puis s'adreſſant à ſon mari, elle lui dit ſur le même ton, qu'elle avoit pris d'abord, qu'elle ne l'auroit jamais crû capable de donner dans un piége ſi groſſier ; *car enfin*, continua-t'elle d'un air plus ſérieux : *Eſt-il vrai-ſemblable que le Chevalier fût bien avec moi, & que nous n'euſſions pas pris, en nous ſéparant, des meſures pour nous écrire avec*

ſûreté ; & de plus, il y a ſi peu que je ſuis partie, qu'à peine peut-il s'en appercevoir.

Clitandre aimoit ſa femme ; d'ailleurs il lui trouvoit une liberté d'eſprit que l'on ne conſerve guére quand on eſt coupable : elle s'apperçut que ſes tranſports impétueux commençoient à ſe calmer : elle ſe raprocha de lui, & dit en le careſſant, qu'elle ne lui pardonneroit jamais de l'avoir ſoupçonnée de lui manquer de fidelité, & cette dangereuſe Coquette prit ſi bien le caractere d'une femme innocente, qu'elle deſarma la colere de Clitandre, & le réduiſit à lui demander pardon de ſes emportemens. Il s'excuſa ſur la violente paſſion qu'il avoit pour elle.

Comme la Dame avoit fort grand intérêt de retirer de ſes mains la lettre que ſon amant avoit eu l'imprudence de lui écrire, elle lui dit qu'elle oublieroit tout, pourvû qu'il la lui montrât. La pauvre duppe qui ne prévoïoit pas le beſoin qu'il en pourroit avoir, fit ce qu'elle ſouhaitoit ; il ſeroit difficile d'exprimer ſa joïe, elle

avoit raiſon d'en avoir, puiſqu'il ne pouvoit plus le convaincre d'être en commerce de Galanterie. Après l'avoir lûë, elle la déchira en plaiſantant de la folle imagination du Chevalier; & la Suivante s'étant retirée, leur raccommodement ſe fit dans toutes les formes. La Coquette s'applaudiſſoit de s'être tirée ſi heureuſement d'affaire, bien qu'une gageure auſſi cavaliere que celle qu'elle avoit inventée, loin de perſuader ſon innocence à ſon mari, lui dût faire pénétrer ſon artifice; mais on eſt ſi indulgent quand on aime, qu'on aide ſouvent à ſe tromper. Clitandre en fit la cruelle experience; il oublia pour quelque tems les ſujets qu'il avoit de douter de la vertu de ſa femme, & paſſa quinze ou ſeize jours avec elle fort agréablement. Elle étoit de ces Beautez amuſantes, qui donnent beaucoup de plaiſir à les voir, & qu'on ne quitte jamais ſans chagrin. Cela juſtifie en quelque façon la foibleſſe que Clitandre fit paroître, en ſe laiſſant appaiſer par une fable: il ne l'auroit pas ſi-tôt quittée, s'il n'avoit eu avis

que sa présence étoit nécessaire à Toulon : il le lui dit. Encore, qu'il ne pût lui apprendre une nouvelle qui lui fût plus agréable, elle fit si bien tout ce qu'il faloit faire, pour paroître affligée, qu'il étoit difficile de ne s'y pas laisser tromper. Clitandre eut beau l'assurer qu'elle le reverroit bien-tôt, elle paroissoit inconsolable & bien qu'elle ne fût occupée que de l'impatience de revoir son amant : elle marquoit à son mari beaucoup d'empressement de le suivre, mais par bonheur pour elle, il ne voulut pas le lui permettre : sa douleur paroissoit si naturelle, que cela devoit remettre son Epoux sur un pied de confiance ; cependant il ne l'eut pas plûtôt perduë de vûë, qu'il commença à faire reflexion sur l'avanture de la lettre ; & sur l'air cavalier dont elle avoit pris la chose : il trouva qu'il marquoit plus d'effronterie que d'innocence ; car enfin, disoit-il en lui-même, à ce qu'il m'a dit depuis, le Chevalier ne pouvoit pas être assuré, que son billet tomberoit entre mes mains, puisqu'il s'adressoit à ma femme, & qu'il

ignoroit ce qui devoit lui arriver en chemin.

Après qu'il eut examiné toutes ces circonſtances ſans prévention, s'il ne fut pas entierement convaincu de ſon malheur, il lui en demeura dans l'eſprit de ſi violens ſoupçons, qu'il prit des meſures pour n'être pas la duppe de ſa confiance : il écrivit ſur ſes tablettes le jour que ſa femme étoit arrivée à Lyon, & le tems qu'il étoit demeuré avec elle. Il arriva à Toulon, ſi chagrin que l'on crut que ſes affaires alloient mal, & comme il avoit beaucoup d'amis, on avoit de l'empreſſement de ſçavoir ce qui lui étoit arrivé; mais ſon mal étoit d'une eſpece à ne pouvoir le dire & à n'être jamais oublié. S'il n'étoit pas tranquille, l'eſprit du Chevalier ne ſe trouvoit pas dans une meilleure ſituation, la Suivante de la Dame lui avoit écrit le fracas que ſa lettre avoit cauſé ; il connoiſſoit Clitandre pour un homme trop éclairé pour ſe laiſſer tromper par un conte ſi mal inventé; cela lui donna beaucoup à penſer : il ſçavoit toute l'étenduë de ſa perfidie ; mais la vûë

de ce qu'on aime, a tant de pouvoir, que le retour de sa maîtresse ne lui permit pas de songer à autre chose, qu'à lui donner des marques du violent amour, qu'il avoit pour elle, & comme il craignoit que l'imprudence qu'il avoit eue de lui écrire, ne l'eût irritée, il lui fit une peinture si touchante du desespoir où son départ l'avoit jetté, qu'elle n'eut pas la force de le maltraiter ; elle lui dit seulement, qu'il avoit fait un coup d'étourdi qui avoit pensé la perdre. Après avoir donné quelques jours à leur tendresse, ils concerterent sur la conduite qu'ils devoient tenir pour détruire les méchans préjugez que Clitandre pourroit avoir : ils se persuadoient avec raison, que l'incident de la lettre pourroit lui revenir dans l'esprit ; ils prirent le parti de lui écrire, & tournerent en plaisanterie la prétendue gageure : il entra dans la raillerie en homme d'esprit, & feignit de croire que c'étoit un jeu, encore qu'il lui fût resté de violens soupçons ; cependant il y avoit des momens où il cherchoit à justifier sa femme ; l'incertitude que lui cau-

soit la tendresse qu'il avoit pour elle, le faisoit souffrir cruellement.

Il n'en étoit pas de même de cette infidelle; elle ne songeoit qu'à le tromper avec adresse, afin qu'il reçût sans chagrin le fruit de son commerce amoureux : quelques mois après son retour, elle lui écrivit qu'elle étoit grosse, & lui en marquoit beaucoup de joie ; cela redoubla ses soupçons ; & comme il n'y a rien de plus douloureux que d'être obligé de nourrir des enfans dont on n'est point le pere, la seule idée de ce malheur l'irrita de telle sorte, qu'il résolut de se séparer d'avec elle, si son accouchement ne cadroit pas au tems qu'il avoit marqué : elle n'alla que jusqu'à sept mois, elle crut qu'en lui faisant mander qu'elle s'étoit blessée, cela la mettroit à couvert de tout ; mais Clitandre qui n'étoit pas un mari commode sur ce chapitre, fit éclater son ressentiment contre le Chevalier, il lui écrivit, & lui reprocha sa perfidie en des termes si pleins de fureur & de rage, qu'il en devoit redouter les effets. Ce perfide ami qui ne se sentoit pas assez

de

de force pour soutenir sans confusion la presence d'un homme qu'il avoit si cruellement outragé, s'éloigna de Paris, aussi-tôt qu'il eut appris que Clitandre y devoit arriver. Il ne prit pas congé de la Dame, il sçavoit qu'il ne se guériroit de l'entêtement qu'il avoit pour elle, qu'en ne la voyant plus ; il laissa une lettre pour Clitandre : je ne sçai pas ce qu'elle contenoit, mais à en juger par l'état des choses, ce ne pouvoient être que des mensonges.

Cette maîtresse abandonnée n'eut pas le tems de pleurer la perte de son amant, quoiqu'elle en fût vivement touchée : car son mari arriva, & elle elle ne pensa plus qu'à bien feindre une joie qu'elle ne ressentoit pas. Pour lui, il parut si froid & si consterné, que cela lui donna de grandes inquiétudes ; elle craignit de s'être trompée, quand elle avoit crû qu'il l'aimoit trop, pour conserver de l'aigreur de ce qui s'étoit passé. Sa crainte n'étoit pas mal-fondée, puisque la tendresse de Clitandre étoit changée en fureur, & qu'il ne respiroit plus

que la vengeance : Cependant il n'auroit pas ſi-tôt éclaté, s'il n'eût appris par la lettre du Chevalier, qu'il n'étoit plus à Paris : il fut ſi tranſporté de colére, de voir qu'il s'étoit dérobé à ſon reſſentiment, qu'il ne garda plus de meſures avec ſa femme : il lui reprocha ſon deſordre, & la menaça de la mettre dans un lieu qui lui fermeroit tous les chemins à la galanterie. Elle fut épouvantée, la hardieſſe qui lui étoit ſi naturelle, ne lui fut d'aucun ſecours. Son Mari lui parut ſi terrible, qu'elle n'oſa lui répondre ; elle ſçavoit que ſon emportement étoit juſte, & pour n'être pas expoſée à quelque choſe de plus fâcheux que des paroles, elle ſe réſolut d'aller chez ſon Pere ; il lui fut aiſé d'executer ſon deſſein ; car Clitandre, après lui avoir dit tout ce que la colere peut inſpirer à un mari, qui eſt ſenſible à l'honneur, alla s'enfermer dans ſon cabinet, en diſant qu'elle pouvoit compter qu'il n'auroit jamais aucun commerce avec elle, qu'il avoit été joué d'une maniere trop cruelle pour la pouvoir oublier :

ce n'étoit pas ce qui l'embaraſſoit, elle n'avoit en tête que le Chevalier, elle croyoit que lorſqu'il apprendroit qu'elle ne ſeroit plus avec ſon mari, il reviendroit, & qu'ils continueroient leur commerce avec liberté : mais elle étoit accoutumée à ſe tromper dans ſes vûes, & il l'avoit quittée ſans retour. Toute occupée de cette penſée, elle ſortit de chez elle, ſon pere fut fort ſurpris de la voir ſi tard & dans un deſordre qui ſembloit lui annoncer quelque choſe de fâcheux ; il lui demanda d'abord ſi ſon mari étoit de retour : *Ah* ! s'écria-t'elle, *que le voyage de Toulon me va coûter de larmes, & que je ſuis malheureuſe !* Enſuite elle lui fit un long tiſſu de menſonges, & traita ſon mari de viſionnaire d'être jaloux du Chevalier de..... qui étoit le meilleur de ſes amis. Ce pere imprudent, loin de concilier les eſprits pour empêcher l'éclat que cauſent d'ordinaire ces ſortes de divorces, alla le lendemain chez ſon gendre, & l'aigrit de telle ſorte en prenant avec trop de hauteur le parti de ſa fille, que Clitandre n'écouta plus que ſon

reſſentiment : il l'accuſa d'avoir eu un commerce criminel avec le Chevalier, & demanda qu'elle fût miſe dans un Convent, ſans faire reflexion qu'il alloit s'engager dans une affaire très-fâcheuſe, puiſque la jeuneſſe, la beauté & l'air coquet de ſa femme lui feroient bientôt des conquêtes. Un homme qui avoit, autant que lui, l'uſage du monde, ne devoit pas ignorer que pour peu qu'une femme galante ſoit jolie, elle trouve toujours de la protection : Celle dont je parle, voyant qu'il n'y avoit point de retour avec ſon mari, & qu'il la pourſuivoit vivement, ſe ſervit de tous ſes charmes, pour ſe faire un ami qui eût aſſez de crédit & d'adreſſe, pour la tirer d'une affaire dont elle appréhendoit les ſuites.

Comme elle croyoit que le Chevalier lui auroit été d'un grand ſecours, elle fit ſi bien qu'elle découvrit le lieu où il étoit, & lui fit ſçavoir le beſoin qu'elle avoit de lui ; mais elle eut le chagrin d'apprendre par une voie détournée, qu'il étoit réſolu de ne la voir jamais pour ſe punir d'avoir été

cauſe qu'elle étoit mal avec ſon mari ; & comme il paroiſſoit par ſon procedé que ſa paſſion étoit entierement éteinte, elle prit ſon parti, & ne penſa plus à lui.

C'eſt le caractere des jeunes Coquettes de compter pour rien la perte d'un Amant, perſuadées qu'elles ſont que leurs agrémens la répareront bientôt. Le procès que Clitandre fit à ſa femme, lui ouvrit un beau champ pour faire des conquêtes, elle faiſoit ſes ſollicitations d'une maniére ſi agréable, & avec tant d'eſprit, qu'on en étoit charmé : Quand une jeune perſonne a de l'adreſſe & de la beauté, elle ne donne pas peu d'affaires à un mari : il a beau avoir raiſon, on le tourne en ridicule ; on n'a pas toujours tort, car il arrive aſſez ſouvent, qu'en voulant empêcher un deſordre, il en cauſe un plus grand ; & ce qu'il y a encore de fâcheux, c'eſt qu'il donne la comédie à des gens qui n'auroient pas plus de ſujet de rire que lui, s'ils faiſoient quelque attention ſur la conduite de leurs femmes. Clitandre qui s'étoit mis en tête qu'il n'en

avoit pris une que pour lui, & qui ne s'accommodoit pas du partage, parut impétueux quand il n'eut plus lieu de douter de son infidélité. Cependant il ne devoit se prendre de son malheur, qu'à lui-même ; car il fit deux grandes fautes ; la premiere, de ne l'avoir pas menée à Toulon ; mais la plus essentielle étoit d'avoir laissé auprès d'elle le Chevalier de..... dont il connoissoit le mérite. Ne devoit-il pas faire reflexion, que la liaison d'amitié qui étoit entre eux, n'étoit pas un obstacle assez fort pour l'empêcher de prendre de l'amour pour elle ? Mais il étoit de son étoile qu'il seroit trahi par les deux personnes qui lui étoient les plus cheres.

Il croyoit bien se venger de son infidelle, & qu'on la condamneroit à entrer dans un Couvent ; mais cette retraite étoit trop opposée aux inclinations de la Dame, pour qu'elle ne fît pas tout ce qu'elle croyoit capable de toucher ses Juges, & tous ceux qui s'intéressoient pour elle. Quand elle sollicitoit des Barbons, qui sont ordinairement graves & austeres, elle

pleuroit avec tant d'art, qu'elle leur inſpiroit de la compaſſion : à l'égard des jeunes, elle prenoit des maniéres toutes oppoſées, elle faiſoit briller ſes agrémens. Ses charmes firent l'effet qu'elle en avoit attendu : *Cleonte* qui l'avoit vûe ſouvent ſolliciter, en fut touché ; il avoit du bien & du crédit qui lui donnoit quelque relief dans le monde, il prit avec trop de chaleur les intérêts de cette dangereuſe femme ; mais le violent amour qu'elle lui avoit inſpiré, lui doit ſervir d'excuſe. Clitandre qui ne prévoyoit pas que ſa femme feroit un Amant qui ruineroit ſes affaires, employoit tous ſes ſoins & ceux de ſes amis, pour faire hâter le jugement du procès ; mais plus il preſſoit ſes Juges, plus il avançoit le bonheur de Cleonte ; car cet Amant paſſionné voyant qu'il avoit pas de temps à perdre, s'expliqua avec le Dame, & comme la viſion d'un Couvent eſt quelque choſe de terrible pour une Coquette, elle ne lui reſiſta qu'autant qu'il falloit pour lui faire croire, que ce n'étoit pas ſans ſe faire une extréme violence

qu'elle répondoit à ſa paſſion : l'intrigue ne fut pas plûtôt liée entre eux, qu'elle reçut de Cleonte tout le ſecours qu'on peut attendre d'un homme, qui aime éperdûment : il trouva le moyen de faire durer ſon procès, afin de fatiguer ſon mari, & de l'empêcher de troubler leurs plaiſirs ; il ne réuſſit pas mal dans ſes vûes ; car Clitandre, voyant qu'il n'avançoit rien, & qu'il dépenſoit beaucoup, s'en alla à ſa Terre, qui étoit fort en déſordre ; en partant il chargea quelques-uns de ſes amis de lui mander s'ils apprenoient quelque choſe qui pût lui ſervir.

Cleonte conduiſit ſon intrigue avec tant d'adreſſe & de ſecret, que ce ne fut pas ſans beaucoup de peine, que les amis de Clitandre découvrirent qu'elle avoit un Amant, & qu'il y paroiſſoit ſi fort, qu'elle n'oſoit plus ſe laiſſer voir. Comme la conjoncture étoit favorable pour Clitandre, ils lui manderent de revenir promptement, & qu'il n'avoit pas beſoin d'autres preuves pour les convaincre que l'état où elle étoit ; que cependant ils n'avoient pû

pû démêler celui qui avoit succédé au Chevalier. Clitandre part dans le moment, persuadé que rien ne pourra plus retarder sa vengeance ; mais s'il avoit de bons espions, Cleonte qui avoit un fort grand intérêt à cacher son commerce, avoit gagné des gens qui lui donnoient avis de tout ce que faisoit Clitandre & même de ce qu'il disoit ; & comme il est difficile d'être toujours en garde sur les mouvemens d'une colére impétueuse, apparemment qu'il avoit laissé échaper quelques menaces, lorsqu'il eut appris l'état honteux où étoit sa femme : car il n'eut pas plûtôt pris la résolution de venir à Paris, que Cleonte en fut averti ; en même tems, il mit la Dame dans un lieu, où elle ne fut plus vûe que de lui. Le pere, ne sçachant ce que sa fille étoit devenue, donna une Requête contre Clitandre ; il exposa que n'ayant pû avoir des preuves contre elle, il l'avoit fait enlever ; & demandoit qu'il lui fût permis d'en informer ; ce qu'on lui accorda, & il obtint un décret avec tant de promptitude, qu'il fut arrêté en arrivant à

Paris, & mis dans un cachot ; comme si c'étoit un crime de vouloir empêcher sa femme de faire l'amour. Il demeura long-tems dans ce lieu affreux, sans être interrogé ; enfin on lui demanda compte de sa femme ; il soutint que l'enlévement dont on l'accusoit, étoit une trahison concertée entre elle, son Pere & son Galant, pour le mettre hors d'état de faire voir à ses Juges qu'elle étoit grosse ; & que si c'étoit un crime d'avoir fait cette découverte, il demeuroit d'acord qu'il étoit coupable ; mais il avoit marqué au commencement de son procès tant de haine contre sa femme que malgré tout ce qu'il put dire, la plûpart des Juges ne doutérent pas qu'il ne se fût assûré d'elle pour se venger de l'outrage qu'il croyoit en avoir reçû. Ils ordonnérent que dans un tems marqué il la représenteroit, & manque d'y avoir satisfait, on lui feroit son procès. Cléonte fit jouer tant de ressorts par le pere de cette dangereuse femme, qu'il en pensa coûter la vie à Clitandre : car ceux qui opinérent, qu'il seroit renvoyé absous, ne passé-

rent que d'une voix ceux qui alloient à la mort. Il ne fut pas plûtôt jugé, que sa femme parut ; elle se trouva heureusement débarassée d'un fardeau qui devoit lui peser beaucoup dans la situation où elle étoit. Son mari ne jouissoit pas encore de la liberté ; & pour employer de nouveaux artifices afin de l'empêcher de sortir de prison, elle avoit eu l'imprudence de se montrer trop tôt ; son retour développa un mistére qu'on n'avoit pû pénétrer.

Comme elle alloit chez ses Juges débiter des fables pour noircir son mari, ils la trouvérent si changée, qu'ils ne balancérent pas à croire ce qu'il avoit dit touchant sa grossesse : Cela obligea un de ceux qui avoient été pour Clitandre, à lui demander s'il étoit bien vrai qu'il l'eût fait enlever ? Elle lui dit que les précautions qu'on avoit prises pour empêcher qu'elle ne connût où on la menoit, & ceux qui lui faisoient cette violence, ne lui donnoient aucun lieu d'en douter ; que de plus elle avoit été traitée d'une maniére si barbare, que cela ne pouvoit partir que d'un jaloux furieux,

qui avoit juré sa perte, qu'elle en avoit été à l'extrémité ; mais que le Ciel l'avoit conservée pour faire voir son innocence. Elle étoit en chemin de faire encore bien des mensonges, lorsqu'elle fut interrompue par un ami de celui à qui elle parloit. Il avoit eu pour elle quelque commencement d'amour, il auroit été assez à l'usage de son cœur ; mais comme Cleonte lui avoit paru plus propre à la tirer d'affaire, elle le lui avoit préféré.

Rien n'échappe à la pénétration d'un Amant maltraité, il avoit enfin découvert son intrigue & le manége qu'on avoit fait pour lui donner le tems d'accoucher : il ne la vit pas plûtôt, que pour se venger d'elle il s'écria : *Madame, d'où venez-vous ? Eh, ne sçavez-vous pas que les absences sont suspectes quand on est dans le monde sur un aussi méchant pié que vous y êtes ? Cleonte, en voulant vous servir, vous a perdu de réputation ; Car enfin comment pourrez-vous vous justifier d'avoir exposé la vie de votre mari, en lui supposant de vous avoir enlevée ? Ah! Madame*, poursuivit-il, *que vous êtes coupable ! & que les*

passions que vous inspirez sont dangereuses ! Et voyant qu'elle se préparoit à lui répondre, malgré le désordre où l'avoit jetté un discours si peu attendu, il se retira : elle se plaignit à son ami de l'insulte qu'il venoit de lui faire ; mais ayant remarqué que ce qu'il venoit de lui dire, avoit fait impression sur son esprit, elle le quitta.

Clitandre sçut bientôt l'avanture de sa femme, & que Cleonte en étoit le héros ; il en ressentit un redoublement de fureur, quand il fut en liberté : il le poussa vigoureusement ; mais soit par impuissance ou par d'autres raisons, que je n'ai pas sçues, il cessa ses poursuites & s'en retourna à sa Terre, avec cette foible consolation d'avoir fait perdre à Cleonte le crédit qu'il avoit dans le monde ; mais comme il n'étoit pas en son pouvoir de lui faire perdre l'amour qu'il avoit pour sa femme, il eut bien du chagrin d'apprendre que ce qui lui étoit arrivé de fâcheux, n'avoit servi qu'à l'enflammer davantage. Cependant la Coquette qui ne tenoit à lui que par intérêt, le quitta, quand elle n'en eut

plus affaire : Il en entra un autre en lice, qui déroba au Public par ſon adreſſe, des incidens qui l'auroient peut-être réjoui, & groſſi mon volume ; mais je ne dois pas craindre de manquer de matiére ſur le ſujet de la Galanterie, les mœurs ſont trop corrompues.

II. AVANTURE.

VOici une Avanture qui me paroît aſſez réjouiſſante, & qui a fait un grand bruit : Un homme de Ville, de diſtinction, jeune & aſſez bien fait, la phiſionomie douce & agréable, prit de l'amour pour une groſſe fille, appétiſſante, & qui étoit dans l'âge qui fait briller les agrémens : Comme elle n'avoit ni bien ni naiſſance, elle ne faiſoit pas de ſcrupule de faire ſervir à la fortune les avantages dont elle étoit redevable à la Nature. C'eſt pourquoi cet Amant que je nommerai *Chriſante*, ne fila pas auprès d'elle un amour infructueux ; il fit ſes offres, qui furent reçues agréablement de la

Demoiſelle : la conquête lui paroiſſoit trop belle pour ne s'en pas faire honneur : Chriſante de ſon côté la croyant une bonne fortune, ſe faiſoit un plaiſir de paroître en public avec elle, & de faire voir par toutes ſes manieres, qu'elle étoit ſa maîtreſſe.

Il eſt du grand air d'avoir des galanteries ouvertes ; mais il arrive ſouvent qu'on eſt la dupe de ſa vanité ; car il eſt rare qu'une fille du caractére de celle dont je parle, garde une fidélité exacte à un amant, quand elle eſt tous les jours expoſée à la cajolerie d'un nombre infini de gens de toutes ſortes de profeſſions. Malheureuſement pour Chriſante, un nommé *Arſan*, joli, d'un air gracieux & de qualité, mais étourdi, comme le ſont la plûpart des jeunes gens, jetta les yeux ſur ſa maîtreſſe : Il la trouva belle, il l'aima, & ſe mit en tête de s'en faire aimer ; comme il ne venoit à Paris que pour ſe divertir, il crut qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur uſage de l'argent de ſon quartier d'hyver, que de s'en ſervir pour gagner l'inclination de la Belle, qui lui paroiſſoit très-propre à lui faire

couler le tems agréablement jusqu'à la Campagne. Son humeur cavaliere lui épargna toutes les petites façons qui servent de prélude aux déclarations d'amour ; il lui rendit visite, & lui dit qu'elle étoit fort à l'usage de son cœur, & que s'il étoit assez heureux pour lui être agréable, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour elle : en même tems il lui présenta sa bourse, dans laquelle il y avoit cent louis ; il la pria de les agréer, & de vouloir bien le souffrir quelques mois, & lui jura foi *de Dragon*, qu'il n'en abuseroit pas. Sans le brillant de ce métail, la Demoiselle se seroit offensée de ces manieres, & n'auroit pas souffert qu'il se fût expliqué si naturellement ; mais son humeur intéressée jointe au bon air du Cavalier, lui fit accepter le parti, à condition néanmoins, qu'il ne la verroit pas souvent, & qu'il feroit un grand secret de leur liaison. Mais il falloit être bien dépourvûe de raison pour croire qu'Arsan, qui ne la regardoit que comme une maîtresse de passage qu'il avoit bien payée, eût tant de ménagement pour elle.

Chrisante qui l'aimoit de bonne foi, & qui se flattoit qu'elle en usoit de même à son égard, vivoit avec elle sur un pié de confiance ; s'il avoit eu le moindre soupçon de son commerce avec le Capitaine, il auroit évité une avanture des plus honteuses & des plus chagrinantes.

Un soir allant voir sa maîtresse, il la trouva au lit qui dormoit tranquillement pour réparer les fatigues de la nuit précédente qu'elle avoit passée au jeu ; il se deshabilla sans bruit, & se coucha auprès d'elle. Le hazard qui se mêle de tout, & souvent mal-à-propos, fit qu'un moment après le Dragon arriva, & sans se faire annoncer, il entra dans son appartement. Une fille qui étoit de garde, lui dit que sa maîtresse étoit sortie. *A d'autres*, s'écria-t'il, en s'approchant d'une porte vitrée qui donnoit dans sa chambre, & voyant que cette fille vouloit s'opposer à son passage, il la repoussa avec des marques de colere, cassa un carré de la porte, & ouvrit un verroüil qui la fermoit en dedans : la premiere chose qui s'offrit à ses yeux, fut le chapeau

& la perruque de Chrisante, quoiqu'il ne se fît pas une affaire sérieuse de l'attachement qu'il avoit pour la Demoiselle, il étoit si plein de lui-même, qu'il regardoit comme un outrage, l'infidélité qu'elle lui faisoit. Dans ces transports impétueux, il jetta par la fenêtre tous les habits de Chrisante; & si ce rival avoit été d'épée, il se seroit porté aux plus grandes extrémités. Après ce bel exploit, il ouvrit les rideaux de leur lit, & leur fit mille railleries piquantes: enfin il se retira, en disant qu'il payoit trop bien pour souffrir des concurrens. Il faisoit tant de bruit, qu'il s'étoit amassé une multitude de gens devant la porte: ce tumulte attira le Guet, le Capitaine de Dragons ne s'en fit point une affaire, il passa au milieu d'eux l'épée à la main, en criant: *Quand on a donné cent pistoles à une fille, on est en droit de faire éclater son ressentiment, lorsqu'on trouve sa place occupée par un autre.*

Je ne sçai pas précisément de quelle maniere Chrisante prit la chose, mais on dit dans le monde que la Demoiselle lui fit croire qu'elle n'avoit ja-

mais eu, que des demi-bontez pour son rival ; & que ses emportemens n'avoient été causés que par la jalousie qu'il avoit, de voir qu'il étoit mieux traité que lui. Pour la Demoiselle, elle n'osa plus paroître en Public, la vengeance d'Arsan avoit été trop éclatante pour ne lui pas donner de la honte & de la confusion ; de plus les cent Louis tenoient fort au cœur du Cavalier qui contoit son avanture, à qui la vouloit écouter.

Si les amans qui sont trompés par leurs maîtresses en usoient de cette maniere leur déréglement n'iroit pas si loin : La crainte de s'attirer de pareilles disgraces, les réduiroit du moins à se retrancher à n'avoir qu'un amant à la fois ; mais l'exemple ne corrige que rarement, & tout ce qui n'a pas rapport à nous, n'est pas assez fort pour nous faire changer de conduite.

III. AVANTURE.

CE n'est pas seulement l'amour qui attire des affaires aux femmes, le jeu leur en cause souvent de fâcheuses ;

en voici une qui dans le fond n'eſt qu'une plaiſanterie outrée, & qui n'a pas laiſſé de faire tort à la Dame à qui elle eſt arrivée. Elle étoit jeune, jolie, d'une taille mignone; elle ne ſçavoit pas le monde, & vouloit prendre des airs de qualité qui ne lui convenoient point; mais cela n'engageoit pas ceux qui la voyoient à lui rendre de grands reſpects, cependant elle croyoit impoſer par ſes minauderies ridicules. Un jour elle jouoit avec quelques femmes de ſon quartier & un Officier de Dragons, qui avoit l'eſprit d'un caractére bien différent de celui dont je viens de parler: il regnoit ſur ſon viſage & dans tout ce qu'il diſoit, un air qui inſpiroit la joie, & rien n'étoit plus honnête, mais il étoit dangereux de le prendre avec lui d'un ton de hauteur. Ce jour-là, la Dame jouoit d'un ſi grand malheur, qu'elle fit cinq ou ſix bêtes de ſuite; elle s'en prit à l'Officier, & lui dit avec beaucoup d'aigreur qu'il en étoit cauſe. *Ah, Madame*, s'écria-t-il avec un ſourire malicieux, *vous la faites trop ſouvent, pour qu'on puiſſe me ſoupçonner d'y avoir contribué.* Je ne ſçai de

quelle maniere elle expliqua ſa réponſe, mais elle lui donna un ſoufflet des mieux appliqués. Toute la compagnie fut ſurpriſe de ſon emportement : Pour l'Officier, il prit la choſe d'une maniere plaiſante & des plus ſingulieres. *Ce coup eſt rude*, dit-il en riant, *& me fait douter qu'il parte de la main d'une femme : je dois m'en éclaircir, car ſi c'étoit un homme déguiſé, l'honneur veut que nous nous coupions la gorge.* En même-tems il prit la Dame ſur ſes genoux, & après lui avoir donné le fouet, il la retourna, & dit à la compagnie, en fermant les yeux : *je vous prie d'en juger : pour moi, je ne veux rien voir* : Et pour n'être pas expoſé au reſſentiment d'une femme emportée, il ſe retira, & alla régaler ſes amis de ſon avanture : Elle courut bientôt dans le monde ; rien ne pouvoit être plus mortifiant pour la Dame, & ne pouvant plus ſoutenir les railleries qu'on lui en faiſoit, elle prit le parti de s'en aller à la campagne, dans la réſolution de ne point revenir à Paris, qu'il ne fût arrivé quelqu'autre avanture qui fît oublier la ſienne.

IV. AVANTURE.

LE Jeu n'a nulle part à celle qui la ſuivit : l'amour ſeul en cauſa tous les déſordres, elle n'a pas couru, mais je la ſçais d'original : Un homme de ſoixante ans, nommé *Lornay*, qui vivoit d'une maniere très-ſinguliere, & qui ne ſe faiſoit diſtinguer que par de méchans endroits, en fait le plus plaiſant rôle : il aimoit le vin & les femmes, & pour de l'argent il étoit capable de toutes ſortes de baſſeſſes : Il s'étoit entêté d'une fille de quinze ou ſeize ans, qui étoit, comme lui, ſans bien & ſans naiſſance : elle étoit des plus jolies & des plus innocentes. A la voir on l'auroit priſe pour une *Agnés*. Son vieux mari étoit jaloux, qu'il ne la laiſſoit voir à perſonne ; mais il eut beau faire, il ne put la cacher aux regards curieux d'un nommé *Raumont*, qui faiſoit une aſſez belle figure pour un Bourgeois : Il étoit en Charge, & marié avantageuſement. Cela le mettoit en paſſe de pouvoir faire de la dépenſe ; il étoit d'une figure à ne pas déplaire ; mais ſi ſa phi-

ſionomie ne tenoit pas plus qu'elle promettoit, il avoit l'eſprit de peu d'étenduë. Il étoit bel homme & d'une grande propreté; il avoit toujours des perruques d'un blond admirable. Un matin qu'il alloit au Palais, il remarqua à une fenêtre une jeune perſonne, qui lui parut très-agréable, malgré la négligence où elle étoit, il la ſalua, elle répondit à ſon honnêteté par un ſourire gracieux, qui lui fut d'un heureux préſage. Il fit quelques jours le même manége, & n'oſant haſarder de l'aller voir ſans ſçavoir qui elle étoit, il s'en informa à ces bureaux d'adreſſe dont tous les Quartiers ſont remplis. On lui dit que c'étoit une jeune femme qui étoit fort retirée, & qui ne ſortoit jamais qu'avec ſon mari, qui étoit vieux, mais qui aimoit encore à ſe divertir. Cette découverte lui donna quelque eſpérance: Il crut que par cet endroit il lui ſeroit aiſé de faire amitié avec lui: il ne falloit plus que trouver l'occaſion de lui parler. Comme l'amour ouvre l'eſprit, & rend ingenieux le moins habile, il trouva bientôt le ſecret de joindre le Barbon. Par

un preſſentiment heureux il crut qu'un homme auſſi deſoccupé qu'il étoit, pourroit aller ſouvent à l'aſſemblée des Nouveliſtes. Plein de cette penſée il va au jardin des Celeſtins, qui eſt aſſez proche de ſon quartier : il ſe mêle d'abord avec les debiteurs de Nouvelles, & en dit à ſon tour. Lornay ne lui étoit pas inconnu depuis qu'il étoit amoureux de ſa femme, il fut agréablement ſurpris de le voir, & de remarquer par l'attention qu'il avoit à l'écouter, qu'il y prenoit plaiſir : l'occaſion étoit trop belle pour n'en pas profiter ; il lui fit mille avances d'amitié, quand l'aſſemblée ſe ſépara, il ſortit avec lui, & ſans que rien parût affecté, il le fit entrer à la *Petite-Baſtille*, où il lui donna à ſouper : ils ſe ſéparerent fort contens l'un de l'autre, Lornay d'avoir été bien régalé, & Raumont d'avoir obtenu de lui la permiſſion de l'aller voir.

Cet Amant en uſoit avec tant de prudence, que le Barbon n'avoit pas lieu de ſoupçonner que les viſites qu'il lui rendoit n'étoient que par rapport à

ſa

sa femme : il fit ses affaires si finement & avec tant de précaution, qu'il fut long-tems du dernier bien avec elle, sans qu'il en eût la moindre défiance ; mais s'il y a en amour des momens heureux, on peut dire qu'il y en a souvent de cruels.

Quand Lornay sortoit de chez lui sans sa femme, il n'y rentroit que le soir. Ces Amans qui vouloient que leur commerce fût secret, n'avoient personne dans leur confidence, (c'est aussi la meilleure maxime qu'une femme puisse avoir quand elle fait l'amour.) La Dame qui regloit sa conduite par les conseils de son Amant, quand son mari étoit sorti, mettoit pour signal un mouchoir a sa fenêtre, & le Galant qui étoit au guet, un manteau sur le nez, entroit chez sa Maîtresse sans être remarqué, & passoit quelques heures avec elle. Cela lui étoit arrivé si souvent, qu'il croyoit que leurs entrevûës ne seroient jamais troublées. Leur trop de confiance les fit découvrir d'une maniere cruelle. Un jour, pour le malheur de ces Amans, Lornay ayant oublié sa tabatiere, & ne pouvant s'en

passer, revint pour la reprendre. Comme l'amour est souvent accompagné d'imprudence, ils avoient oublié d'ôter la clef de la porte ; il entra dans un si méchant contretemps pour lui & pour eux, qu'on auroit eu de la peine à démêler laquelle de ces trois personnes eut plus de surprise & de confusion ; pour de la colére on ne peut pas douter que ce ne fût Lornay. Il se jette tout furieux sur Raumont, lui arrache sa perruque ; & après lui avoir donné quelques coups de poing & de pié, il court comme un insensé chez le Commissaire, rend sa plainte, & lui laisse la perruque pour témoin de l'infamie de sa femme.

Le Commissaire qui étoit un homme fort naturel & sans rafinement, trouva l'avanture trop plaisante, pour n'en pas faire part à un de ses voisins, nommé *Arbon*. C'étoit un homme fort enjoüé, & qui avoit l'art de tourner une histoire agréablement : il se divertit de la folie du Barbon, qui étoit jaloux des plaisirs qu'il ne pouvoit plus goûter. Comme le Commissaire ne lui avoit pas caché le nom

des Acteurs de cette Comédie, il se rencontra heureusement pour Raumont, qu'il le connoissoit, & comme il n'étoit pas ennemi des plaisirs, & qu'il s'en faisoit un fort grand de rendre service, quand il en trouvoit l'occasion, il avertit l'Amant qu'on faisoit informer contre lui, & lui conseilla de s'accommoder avec Lornay, avant que l'affaire eût éclaté : Il ajoûta que s'il vouloit le charger de quelque proposition, il la lui feroit ; qu'il ne desespéroit pas de réussir, agissant de concert avec le Commissaire qui étoit de ses amis.

Raumont, qui craignoit que cela ne vînt à la connoissance de sa famille, & que cela ne lui attirât une furieuse affaire, accepta les offres d'Arbon, & lui laissa deux cent Louis, en le priant avec beaucoup d'instance de ne pas perdre de tems : Il le lui promit, & l'assura même qu'il en seroit quitte à moins. Ce qui l'obligeoit à parler de cette maniére, est qu'il avoit vû Lornay qu'il avoit trouvé si sec, qu'il croyoit qu'une centaine de pistoles l'accommoderoit mieux qu'un procès,

qu'il n'étoit pas en état de soutenir : Il ne s'étoit pas trompé dans son préjugé ; car aussi-tôt qu'il lui en eut fait l'ouverture on n'en fut que sur le plus ou le moins ; cela fit qu'il s'écoula quelques jours avant que le traité fût conclu. Raumont qui vouloit étouffer la chose, quoiqu'il lui en pût couter, alloit souvent chez Arbon pour le presser de la finir. Un jour, l'ayant trouvé dans son cabinet avec un de ses amis, qui parloit d'une affaire qui demandoit du particulier, aussi-bien que la sienne, encore qu'elle fût d'une autre espéce, il le pria de vouloir bien attendre un quart d'heure, & afin qu'il ne s'ennuyât pas, il le fit entrer dans l'appartement de sa femme. Cela causa un incident assez plaisant, & qui jetta Raumont dans un furieux embarras. Cette Dame sçavoit son avanture, sans le connoître, & croïant le divertir beaucoup, elle lui en fit le recit d'une maniere très-spirituelle. Un autre que Raumont auroit eu un fort grand plaisir à l'entendre ; il prit d'abord assez bien la chose ; mais quand la Dame ajoûta que c'étoit une

hiſtoire à réjoüir le Public, & qu'elle avoit envie de l'apprendre à un de ſes amis, afin qu'il la mît dans un petit Ouvrage qu'il faiſoit imprimer, il ſe déconcerta de telle ſorte, que ſi Arbon ne fût entré, il auroit fait connoître à ſa femme l'intérêt qu'il y prenoit: Mais elle n'attribua qu'à l'indolence & qu'au manque d'eſprit la maniere avec laquelle il l'avoit écoutée. Il ne fût pas plûtôt paſſé dans le cabinet d'Arbon, qu'il lui apprit ce qui venoit de lui arriver: Il en rit de tout ſon cœur, & trouva l'incident ſi ſingulier, qu'il ſe faiſoit un grand régal d'en aller plaiſanter avec ſa femme; mais Raumont qui avoit ſon affaire en tête, le prioit de lui apprendre ce qu'il avoit fait avec Lornay, & de remettre à un autre tems ſes épanchemens de joïe. Arbon lui dit en riant toujours, qu'il devoit être content, & qu'il s'étoit aſſez bien acquitté de ſon miniſtere, puiſqu'il avoit obligé le Barbon à ſe contenter de cent piſtoles, y ajoutant malicieuſement, qu'il ne l'auroit peut-être pas fait, ſi le Commiſſaire ne lui avoit demandé, s'il

comptoit pour rien le plaiſir qu'il avoit eu à le battre. La plaiſanterie parut un peu forte à Raumont, mais il faloit bien qu'il en paſſât d'autres après les ſervices qu'Arbon lui avoit rendus. Avant que de ſe ſéparer, il lui fit comprendre que pour engager Lornay à ne rien dire contre lui, il faloit qu'il lui renvoïât ſa femme, qu'il l'avoit trouvé tout diſpoſé à la reprendre ; qu'il étoit bien inſtruit, que c'étoit lui qui l'avoit obligée à le quitter, & qu'il continuoit à la voir. Raumont ſuivit cet avis, & s'en trouva bien.

V. AVANTURE.

SI tous ceux qui ſe font une étude de corrompre des femmes, ſans diſtinguer celles de leurs amis ni de leurs parens, coyoient rencontrer des ma is de l'humeur de celui dont je vais écrire l'hiſtoire, je ſu'is perſuadé qu'il n'y en auroit pas un, quelque intrépide qu'il pût être, qui ne renonçât aux intrigues amoureuſes, & les Coqu ttes de profeſſion ne cauſeroient pas tant

de ſcandale par leur déréglement ; mais heureuſement pour elles, il ſe trouve peu de maris auſſi vindicatifs que le Comte d'*Orland* : C'étoit un homme fort eſtimé parmi les gens de guerre, & le poſte qu'il occupoit, ne contribuoit pas moins à le faire diſtinguer que ſon courage & ſon mérite perſonnel. Sa femme n'étoit pas de ces grandes beautez, mais elle avoit du joli, du brillant, & l'eſprit doux, aiſé & ſi agréable, qu'il étoit difficile de ſe défendre de l'aimer ; elle étoit d'une famille tendre, & dans laquelle il n'y avoit jamais eu de *Lucréce*.

Pour ſon malheur, le Comte ſon mari étoit preſque toujours à l'Armée. En ſon abſence il y avoit beaucoup de gens qui s'empreſſoient de la divertir : elle fut quelque tems à ne les regarder tous que comme un amuſement ; mais un de ſes voiſins de campagne nommé d'*Armilly*, jeune, ſage, bien fait, & qui ſe faiſoit diſtinguer par mille qualitez brillantes, étoit le plus dangereux, encore qu'il fût des amis du Comte. Sa paſſion étoit très violente, il n'oſoit cependant la découvrir à

la Dame ; il se contentoit de faire parler ses regards, quand il se trouvoit seul auprès d'elle ; ce qui n'arrivoit pas souvent ; elle entendoit parfaitement ce langage, & il ne fut pas nécessaire qu'il s'expliquât d'une autre manière, pour lui persuader qu'il l'aimoit éperdument : Mais comme elle ne vouloit pas répondre à sa passion, & qu'elle se sentoit beaucoup de penchant pour lui, de crainte que sa raison ne fût la duppe de son cœur, elle résolut de ne le voir que rarement, & jamais sans témoins.

D'Armilly étoit trop éclairé pour ne pas pénétrer ces secrets ; il en tira un présage heureux, & loin de se rebuter par les nouveaux obstacles, qu'elle formoit tous les jours pour l'empêcher de trouver une occasion de l'entretenir en liberté, il mettoit tout en usage pour lui donner des marques de son amour. Si elle étoit à sa Terre, il se rendoit aussi-tôt à la sienne, dans l'espérance que la liberté de la campagne lui feroit trouver quelque rencontre dont il pourroit profiter.

La Dame qui n'ignoroit pas qu'il

est

eſt dangereux de faire tête à l'Amour ; & qu'on ne peut ſe garantir de ſes traits, qu'en fuyant, ne vouloit pas s'expoſer à le voir ; & comme le voiſinage étoit un obſtacle à ſon deſſein, elle revenoit à Paris. D'Armilly étoit trop amoureux pour la perdre de vûë ; ſi elle avoit été plus en garde ſur ſes mouvemens, il n'auroit pas été ſi empreſſé ; mais elle lui laiſſoit voir l'extrême violence qu'elle ſe faiſoit, pour s'empêcher de répondre à ſa paſſion. C'en étoit aſſez pour faire croire à cet Amant, qu'il pouvoit tout entreprendre ſans rien hazarder. Dans cette confiance il prit des meſures ſi juſtes, qu'il trouva ce moment heureux, qui fait la félicité des Amans ; mais il éprouva d'une maniere des plus cruelles, que les douceurs de l'Amour coutent ſouvent bien cher : Ils prenoient tant de ſoin pour empêcher qu'on ne découvrît leur intelligence, qu'on l'auroit toujours ignorée, s'ils avoient eu le ſecret d'empêcher la fecondité. Mais quand on s'expoſe à ces ſortes d'accidens, on mérite bien d'en porter la peine. Lorſque la Dame s'apperçut de

l'état où elle étoit, ſon deſeſpoir lui cauſa tant d'égarement, qu'elle auroit été capable, pour cacher ſon crime, d'en commettre un beaucoup plus grand, ſi elle n'eût fait reflexion, que ſon mari étoit quelquefois un an ſans revenir, & qu'elle auroit le tems de ſe tirer d'affaire. Cela rétablit en quelque façon le calme dans l'eſprit de ces deux Amans: le plaiſir qu'ils avoient de ſe voir, les dédommageoit des ſujets de chagrin qu'ils avoient.

Cette intrigue s'étoit conduite avec tant d'adreſſe, que la Dame étoit preſqu'à la fin de ſon terme, ſans qu'on s'apperçût de rien. Il eſt vrai que le lit lui étoit d'un grand ſecours pour cacher ſa taille: elle étoit ſi accoutumée à le garder ſans neceſſité, que cela ne donna pas lieu à la moindre défiance.

Mais le bonheur des attachemens criminels eſt ſujet à de fâcheux retours: en voici un terrible. Le Comte d'Orland ayant été choiſi pour apporter au Roi la nouvelle de quelque avantage qu'on avoit remporté ſur les Ennemis, prit la Poſte,

ſe rendit à la Cour, & après avoir rempli ſon miniſtere, il ne penſa plus qu'à ſatisfaire l'impatience qu'il avoit de voir ſa femme : Il arriva chez lui fort tard. Elle étoit couchée ; & comme il ſe faiſoit un plaiſir de la ſurprendre, il monta à ſon appartement ſans ſe faire annoncer ; il ſe jette ſur ſon lit, l'embraſſe avec toute l'ardeur & la tendreſſe dont un homme eſt capable, quand il aime ſa femme, & qu'il en a été long-tems abſent. La Dame fut ſi ſurpriſe & ſi effrayée de ſe voir entre les bras de ſon mari dans l'état où elle étoit, qu'elle demeura glacée. Si dans les premiers tranſports de joïe de Comte n'y fit pas reflexion, il n'en fut pas de même lorſqu'ils furent un peu moderés, il connut ſon malheur dans toute ſon étendue. C'étoit un homme de tête, il ne s'abandonna pas à ces tranſports impetueux, qui font de l'éclat, de crainte que la victime qu'il deſtinoit à ſa vengeance, ne lui échappât, il ne fit pas même des reproches outrés à ſa femme, auſſi étoit-elle un objet digne de pitié : elle ſe jetta à ſes pieds toute en larmes, en

disant qu'après l'outrage qu'elle lui avoit fait, il n'y avoit point de punition qui ne fût au-dessous de ce qu'elle méritoit: il la fit relever, & lui dit qu'il lui pardonnoit à des conditions qu'il lui diroit. Il avoit pris son parti; c'est pourquoi il passa le reste de la nuit sans lui parler. Le jour ne parut pas plutôt, qu'ils partirent pour aller à leur maison de campagne; aussi-tôt qu'ils y furent arrivés il lui dit: *Vous sçavez, Madame, que je vous ai promis de vous pardonner à des conditions: je vais vous les expliquer: Il faut que vous m'appreniez le nom de celui qui a été de moitié avec vous pour me deshonorer*; mais voyant qu'elle ne lui répondoit que par des soupirs & des larmes, comme si elle eût voulu lui demander la vie de ce malheureux Amant, il fut si transporté de fureur & de jalousie, qu'il la menaça de la tuer; il l'auroit fait, si dans le moment elle ne l'eût éclairci de ce qu'il vouloit sçavoir. Il n'eut pas plutôt appris que c'étoit d'Armilly qui l'avoit offensé si cruellement, que la rage s'empara de son esprit. *Ah lâche!* s'é-

cria-t'il ; *peux-tu croire qu'on puisse trahir impunément l'amitié d'un homme comme moi ? Non ; la liaison qui étoit entre nous, te rend si coupable, & me donne tant d'horreur pour toi, que le supplice le plus affreux ne sçauroit me venger que foiblement* ; & sans être touché des cris & des plaintes de sa femme, il la contraignit par une violence barbare, d'écrire à d'Armilly.

Le Comte d'Orland avoit un valet de chambre, qui étoit dans sa confidence : il le chargea de porter le billet ; & afin qu'il n'eût aucune défiance du piége qu'il lui tendoit, il lui dit de feindre qu'il avoit été tué. Cet homme avoit de l'esprit, il n'executa que trop bien les ordres de son Maître : La Terre de d'Armilly n'étoit éloignée de celle du Comte, que d'une petite lieue ; la vûe d'un homme qu'il connoissoit pour être à lui, le troubla : mais il avoit si bien pris le caractere d'une personne affligée, que d'Armilly y fut trompé ; il lui demanda ce qu'il avoit de fâcheux à lui apprendre ; il lui dit, avec une apparente douleur, que son Maître étoit mort, & en mê-

me-tems il lui presenta le billet dont il étoit chargé. Cet Amant l'ouvrit avec beaucoup d'agitation, & y trouva ces mots:

Venez aussi-tôt que vous aurez reçû mon billet, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

Je ne sçai s'il eut quelque pressentiment de ce qui lui devoit arriver; mais il fit bien des questions à ce Valet, qui répondit à tout si juste & avec tant d'apparence de sincérité, que d'Armilly ne balança plus à partir. Le Comte avoit pris si bien ses mesures, que lorsqu'il arriva chez lui, il n'y avoit que ceux qu'il avoit choisi pour être les ministres de ses cruautez. A peine étoit-il descendu de cheval, qu'il fut saisi par quatre hommes, qui le désarmérent; il se servit de toutes ses forces pour se dégager, & voyant que c'étoit inutilement, il cria; mais à quoi pouvoient servir ces cris, puisqu'il étoit dans un lieu où il ne devoit attendre aucun secours; ils le liérent, malgré sa résistance, le trainérent en

un endroit que l'on nomme à la Campagne *le Fourni*, & avec une inhumanité ſans exemple, ils le jettérent dans un four qu'on pouvoit nommer *la Fournaiſe ardente*, & l'ayant bien bouché, *ce martyr d'amour* fut dans un inſtant conſommé.

Le Comte vindicatif, ayant ſatisfait ſi cruellement ſa vengeance, alla renfermer ſa femme dans une Tour de ſon Château, & après lui avoir donné pour garde ſon Concierge, homme brutal, avec ordre ſur peine de la vie, de ne la laiſſer voir à perſonne, il alla prendre la poſte, & s'en retourna à l'Armée. Quelques jours après qu'il fut parti, ſa femme accoucha d'un enfant mort. Elle fut ſi maltraitée, qu'il eſt étonnant comme elle put y réſiſter, & que la tête ne lui tourna pas. Le Comte ſon mari ne vouloit point entendre parler d'elle; il ſembloit que depuis ſon action barbare il eût perdu tous les ſentimens d'humanité. Il fut heureux, car bien qu'on le ſoupçonnât de s'être défait de d'Armilly, les héritiers n'ayant point de preuve pour le convaincre, ne le pouſ-

ſérent pas ; il fit encore deux Campagnes : mais enfin s'étant laſſé du ſervice, il revint à ſon Château, où il ne s'occupa qu'à chaſſer & à boire.

Un jour qu'il n'avoit pris de vin qu'autant qu'il en faut pour avoir de la diſpoſition à la joïe, il lui revint une idée de la beauté de ſa femme : il y avoit cinq ans qu'elle étoit renfermée dans ſon affreuſe priſon ; il y alla dans le deſſein de voir ſi elle n'étoit point changée. Cette malheureuſe crut d'abord, que la rage de ſon mari n'étoit pas encore aſſouvie, & qu'il venoit pour la tuer. Comme la vie lui étoit ennuïeuſe, elle ne fut point troublée, & quoiqu'une idée ſi funeſte dût la faire pâlir, il s'épancha ſur ſon viſage un incarnat ſi vif & ſi beau, qu'il lui rendit dans ce moment tout l'éclat qu'une vive & longue douleur lui avoit fait perdre. Au travers des vapeurs du vin, ſon mari la trouva ſi belle, qu'au lieu de la mort qu'elle en attendoit, elle n'eut de lui que de tendres careſſes. Depuis ce jour-là, il ne manquoit jamais de l'aller voir quand il avoit fait la débauche ; cependant

elle n'en étoit guéres plus heureuſe ; puiſqu'il la tenoit toujours enfermée ; mais ſa fecondité qui avoit fait tout ſon malheur, fut le remede aux maux qu'elle avoit cauſés ; puiſque le Comte ne s'apperçut pas plûtôt de ſa groſſeſſe, qu'il la fit ſortir de ſa priſon, & lui dit de faire un bon uſage de la liberté qu'il lui rendoit, en l'aſſurant qu'il oublieroit le paſſé, & que ſi l'enfant dont elle étoit groſſe, vivoit, il l'aimeroit tendrement, parce qu'il ne pourroit pas douter qu'il ne fût à lui. Il lui tint parole, car étant mort quelques années après, on vit par ſon Teſtament qu'il l'avoit fait ſon légataire univerſel, & réduit à leur légitime, deux autres qu'elle avoit eus dans le commencement de ſon mariage.

Pour effacer les triſtes idées que la lecture d'une Hiſtoire tragique laiſſe dans l'eſprit, je vais en écrire une d'un caractere tout oppoſé. Le ſujet n'a rien d'heroïque ; mais ce ne ſont pas toujours les grands évenemens qui divertiſſent le plus. La ſcéne s'eſt paſſée à Tournay dans le tems qu'on y fit des *Cazernes* pour les Soldats.

VI. AVANTURE.

COmme l'amour qui naît de la débauche, ne s'effarouche pas du bruit des armes, il régne ſouvent dans les Troupes, quelque ſoin que l'on prenne de l'en écarter : Un homme d'une grande pieté, & qui avoit un caractere à impoſer, alloit ſouvent viſiter ces *Cazernes* pour voir s'il ne s'y paſſoit point quelque deſordre. Un jour ayant ſurpris une Fille avec un Soldat, il la fit mettre dans le lieu où l'on renferme ces ſortes de créatures : Le lendemain on vint avertir le bon-homme, que ſa ſeverité n'empêchoit pas le déreglement de ces brutaux, & qu'il y avoit encore une miſérable qui étoit enfermée avec trois Soldats : on l'y vit auſſi-tôt voler, quoiqu'il fût d'un âge qui rendoit toutes ſes démarches chancelantes ; mais que ne peut-on pas quand on eſt animé d'un véritable zéle ? Il trouva une grande perſonne, qui ſe cacha de ſes coëffes auſſi-tôt qu'elle l'apperçut ; il épuiſa toute ſon éloquence pour lui

faire voir l'horreur de ſon peché ; mais elle ne lui répondit que par des gémiſſemens & par des ſoupirs entrecoupés. Il crut que c'étoit pour l'attendrir, afin qu'il ne la fît pas auſſi renfermer ; c'eſt pourquoi il lui dit que ſes pleurs étoient inutiles, & qu'elle iroit tenir compagnie à celle qu'il avoit fait prendre le jour précedent : en même-tems il commanda qu'on l'emmenât. A juger des choſes ſelon les apparences, il ſemble que cela ne devoit avoir aucune ſuite ; cependant ce qui arriva, fait tout le plaiſant de l'hiſtoire.

Un Officier s'étant apperçu qu'il lui manquoit un de ſes meilleurs Soldats, & des mieux faits de ſa Compagnie, croïant qu'il eût deſerté, ſe mit en tête d'apporter tous ſes ſoins pour le faire arrêter : il y avoit près de quinze jours qu'il étoit dans cette recherche, lorſqu'il reçut un billet de lui, il marquoit le lieu où il étoit retenu priſonnier, & le prioit de l'en retirer. Cet Officier fut fort ſurpris de cette avanture : car il ſçavoit que cet endroit n'étoit deſtiné que pour enfer-

mer des femmes débauchées : Pour être éclairci du fait, il envoya querir celui qui chambroit avec le Prisonnier ; & apprit que le bon-homme lui ayant ôté sa Maîtresse le jour précedent, pour s'en venger il s'étoit habillé en femme, & qu'il lui avoit fait donner avis, qu'll y avoit une fille enfermée avec trois Soldats ; qu'il y étoit accouru tout hors d'haleine, & que trompé par les apparences il l'avoit envoyé tenir compagnie à sa maîtresse, croyant faire la meilleure action du monde. Cette découverte fut un grand régal pour l'Officier ; il alla demander son Soldat, & conta son avanture : on le lui rendit ; & la plus austere du lieu où il étoit renfermé, eut bien de la peine à soutenir son sérieux. Ce Soldat étoit jeune, blond, bien-fait, cela n'avoit pas peu contribué à les tromper ; on sçut bien-tôt dans toute la ville la piéce qu'on avoit faite au bon-homme ; on en plaisanta beaucoup ; il en fut pénétré d'une douleur si vive, qu'il mourut quelques jours après, autant de déplaisir que de vieillesse.

VII. AVANTURE.

QUelques années avant cette avanture, il en étoit arrivé une à Bruxelles fort ſinguliere. Un homme de Paris, que je nommerai *de Pauny*, qui étoit des mieux alliés, avoit une fille toute aimable, encore que ce ne fût pas de ces beautez régulieres. Si la Nature lui avoit été favorable, il n'en étoit pas de même de la fortune ; les affaires de ſa Maiſon étoient ſur un ſi méchant pié, que ne pouvant la marier, il lui fit ménager par ſes amis une place de Fille d'honneur de la Reine de Pologne, qui étoit Françoiſe, & qu'on nommoit *Mademoiſelle d'Arquien*. Cette aimable perſonne aimoit le Monde, & la ſeule idée d'être à la Cour lui donnoit beaucoup de plaiſir : elle fit ce voyage avec la gayeté d'une jeune fille, qui eſt entêtée des airs de grandeur : elle fut reçue des gens de diſtinction de la Cour Polonoiſe, d'une maniere qui marquoit qu'elle leur plaiſoit infiniment.

Encore que les mœurs de ce Païs-là n'ayent guéres de rapport aux nôtres, elle y trouva beaucoup d'agrément. Tout ſembloit la favoriſer, & donnoit un heureux préjugé de ſa fortune: elle étoit aimée de la Reine, elle en recevoit tous les jours de nouvelles graces; mais pour ſon malheur, elle n'étoit pas indifferente au Roi, & quand le hazard la lui faiſoit rencontrer ſeule, il lui diſoit beaucoup de douceurs.

Comme rien n'échappe aux regards d'une femme qui veut ſe conſerver le cœur de ſon époux, la Reine s'en apperçut bien-tôt; cela lui donna de l'averſion pour Mademoiſelle de..... Cette Princeſſe ne pouvoit lui pardonner ſes agrémens: pour empêcher les ſuites d'un engagement qui commençoit à l'inquiéter, elle prit le parti de la renvoyer. Cette jalouſe Princeſſe ne manquoit pas de prétextes; elle eut l'adreſſe de perſuader au Roi qu'elle avoit une intrigue: la paſſion de ce Prince ſe trouva moins forte, que ſon dépit, il la laiſſa partir.

En revenant à Paris, il ſe rencon-

tra dans le Caroſſe où elle étoit, un Gentilhomme Flamand, qui ſe faiſoit nommer *le Comte de Baſte* : Ses dehors étoient d'un honnête homme ; ſa taille étoit des plus avantageuſes, & ce qu'il laiſſoit voir de ſon eſprit & de ſon humeur, étoit fort agréable : il employa bien les ſept ou huit jours de chemin qu'il fit avec Mademoiſelle de..... Il avoit le goût fin & beaucoup de délicateſſe, il ſçavoit le monde : il lui fut d'un très-grand ſecours. La fatigue d'un ſi long voyage lui cauſoit un abattement terrible. Le Comte qui avoit en vûe de pouſſer la connoiſſance plus loin ; lui propoſa d'aller ſe repoſer à Bruxelles, & lui dit que le lieu où ils alloient coucher, n'en étant pas fort éloigné, il manderoit à ſa femme de les venir prendre dans ſon équipage ; qu'il ſe faiſoit un plaiſir extrême de lui procurer la connoiſſance d'une perſonne d'un auſſi grand mérite. Mademoiſelle de.....s'en défendit d'abord ; mais comme elle étoit de ces eſprits aiſés, qui ſe contentent d'une innocence extérieure, & qui ſe

mettent au-dessus de tout le reste, elle accepta les offres honnêtes du Comte.

Elle avoit déja mandé à sa mere sa disgrace : elle lui écrivit que s'étant trouvée incommodée, elle avoit été obligée de s'arrêter à Bruxelles pour quelques jours. La Comtesse de Baste qui avoit reçu une lettre de son mari, se rendit à ses ordres. Cette entrevûe se fit avec beaucoup d'agrément de part & d'autre : on se dit mille choses obligeantes, elles n'auroient pas si-tôt fini, si le Comte ne les eût obligées de monter en carosse : ils arriverent à Bruxelles. Sa maison étoit une des belles de la Ville, & des plus proprement meublées, sa table bien servie. Mademoiselle de .... y fut régalée très-magnifiquement, & on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la divertir. La Comtesse Flamande lui fit voir tout ce qu'il y avoit de personnes de condition dans la Ville. Ce ne furent que grands repas tout le tems qu'elle y demeura : mais il falut se séparer, pour satisfaire à l'impatience que sa famille avoit de la revoir : jamais

jamais départ ne cauſa plus de chagrin. Mademoiſelle de ..... s'étoit attiré l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui l'avoient vûe, particulierement du Comte de Baſte : il la fut conduire avec ſa femme à ſept ou huit lieuës de Bruxelles ; ils ſe promirent, en ſe quittant, de s'écrire ; Mademoiſelle de... leur laiſſa ſon adreſſe : elle arriva à Paris ſans aucun incident, & fut reçûe de ſa famille & de tous ſes amis avec de grands témoignages de joïe. L'air qu'elle avoit pris à la Cour de Pologne, ne contribuoit pas à rendre ſa fortune meilleure : elle étoit ſi entêtée de la grandeur, qu'elle ne trouvoit point de parti qui ne fût au-deſſous d'elle, & la foule d'adorateurs dont elle étoit ſuivie, ſervoit encore à lui gâter l'eſprit. Une année s'étoit preſque écoulée depuis ſon retour de Pologne, lors qu'un matin on lui vint dire qu'un homme qui paroiſſoit de qualité, demandoit à lui parler, & ne vouloit pas dire ſon nom. Elle dit qu'on le fît entrer. Sa ſurpriſe fut extrême de voir que c'étoit le Comte Flamand : il étoit en grand deuil, elle

en avoit reçu tant de témoignages de bonté, qu'elle lui demanda avec un trouble qui n'étoit pas d'un heureux préſage, quelle perte il avoit faite : Il lui dit avec des marques d'une vive douleur, qu'il y avoit quatre mois que ſa femme étoit morte. Elle s'intéreſſa en bonne amie, dans ſon malheur.

Monſieur de.....& ſa femme ayant appris que le Gentilhomme qui avoit ſi bien régalé leur fille à Bruxelles, étoit avec elle, monterent à ſa chambre, & après avoir marqué au Comte leur reconnoiſſance avec beaucoup d'honnêteté, ils le prierent de ne point prendre d'autre maiſon que la leur : il avoit des vûes qui lui firent accepter ces offres avec plaiſir : il paroiſſoit ſi affligé, qu'il faiſoit beaucoup de pitié à Mademoiſelle de..... qui étoit tendre. Lorſqu'elle ſe trouvoit ſeule avec lui, elle ſe ſervoit de tout ſon eſprit pour tâcher de le divertir. Si elle eût pénétré le ſecret de ſon ame, elle ſe ſeroit épargnée cette peine ; & des choſes beaucoup plus fâcheuſes ; mais le cœur de l'homme eſt impé-

nétrable. Quelques jours après qu'il fut arivé, il laissa entrevoir à Mademoiselle de . . . . . qu'elle seule pouvoit réparer la perte qu'il avoit faite. Il s'alloit expliquer plus clairement, lorsque la mere entra : il étoit trop amoureux pour ne pas chercher l'occasion de faire une déclaration en forme.

Mademoiselle de . . . . avoit beaucoup d'impatience de changer de nom ; d'ailleurs le Cavalier ne lui déplaisoit pas, elle le croyoit riche : elle lui permit de parler à ceux de qui elle dépendoit. Monsieur & Madame de . . . . qui jugeoient du bien du Comte Flamand par rapport à la figure que leur fille leur avoit dit qu'il faisoit à Bruxelles, conclurent avec plaisir ce mariage, sans prendre aucune précaution. Quelque tems après, les deux époux prirent le chemin de Flandre avec Madame de . . . . qui voulut conduire sa fille contre le sentiment de son mari.

Mademoiselle de . . . . laissoit à Paris un Amant desespéré de voir qu'un Etranger la lui enlevoit d'une maniére si précipitée, qu'il ne pouvoit prendre

congé d'elle, il lui avoit écrit. Comme elle n'avoit pas eu le tems de voir sa lettre, elle l'avoit mise dans la busquiére de son corps. En arrivant à la dînée, l'impatience de la lire, la fit entrer dans le jardin, & s'étant assise sous un berceau, par malheur son mari qui l'avoit suivie sans qu'elle s'en apperçût, la surprit : il étoit soupçonneux, il voulut l'obliger à la lui montrer ; mais par priére ni par menaces il ne put rien gagner sur son esprit, & de crainte qu'il ne la prît par force, elle la déchira en petits morceaux, & la jetta dans un puits. Cela lui laissa dans le cœur un venin qui se répandit bientôt sur elle, il lui dit d'un ton de colére, qu'à Bruxelles il seroit le maître.

En arrivant, Madame de .... fut fort surprise de voir que rien ne répondoit chez son gendre à l'idée que sa fille lui en avoit donnée : elle la regarda d'un air mécontent ; le Flamand qui s'en apperçut, lui dit : *Ne vous allarmez pas, Madame, de voir ma maison en desordre ; comme je n'avois pas d'enfans, jai eu des démêlez avec les héritiers*

de ma femme ; qui ont un peu dérangé mes affaires, mais bientôt elles seront sur un meilleur pié. Cette Dame qui n'étoit pas d'humeur non plus que sa fille, à troubler son repos par des réflexions chagrinantes, prit le parti de ne penser qu'à se divertir tant qu'elle seroit à Bruxelles : elle fut bientôt en commerce de jeu avec les femmes les plus distinguées de la Ville. Elle s'étoit fait un si grand nombre d'amis, que par ses sollicitations elle avoit accommodé une affaire d'un Flamand qui en reconnoissance lui avoit fait présent de quatre mille livres. A l'egard de sa fille, l'avanture qui étoit arrivée en chemin, avoit rendu son mari si jaloux, qu'elle n'avoit pas la liberté d'aller dans aucun lieu sans lui ; cependant elle n'étoit criminelle que par le mistére qu'elle lui avoit fait.

C'étoit trop de la moitié d'avoir un mari jaloux & sans bien : Madame de . . . . qui avoit fait beaucoup d'amis de jeu, fut avertie que le Flamand étoit soupçonné de s'être défait de sa femme pour épouser sa fille ; que l'on croyoit aussi qu'il avoit tué sa pre-

miére ; on y ajoûta qu'elle prît garde que la troisiéme n'eût le même sort. Elle fut si épouvantée de tant de crimes, que bien que ce ne fussent que des préjugez qui pouvoient être faux, elle résolut de ne pas demeurer davantage chez un homme qui étoit en réputation d'avoir l'ame si scélérate : ce qui l'embarrassoit, étoit sa fille : elle auroit bien voulu l'emmener avec elle, mais c'étoit une chose impossible ; cela lui causoit beaucoup d'inquiétude, & la rendoit de très-méchante humeur. Si elle ne s'ouvroit pas entierement à elle, elle lui en disoit assez pour lui faire connoître qu'elle devoit être en garde avec son mari : lui qui voyoit sa femme souvent rêveuse, en attribuoit la cause à sa belle-mere ; il auroit bien voulu qu'elle eût été à Paris.

Quand deux personnes sont prévenuës d'une forte haine l'une contre l'autre, il faut qu'elles ayent une continuelle attention sur tout ce qu'elles disent, pour ne rien laisser échapper, dont elles puissent se repentir ; ce qui arriva à Madame de ..... le fait bien voir. Son gendre ayant sçu qu'elle

avoit quatre mille livres, la pria de les lui prêter ; le refus qu'elle lui en fit, causa entr'eux un démêlé qui alla si loin, qu'elle eut l'imprudence de lui laisser voir que ses méchantes actions n'étoient pas si bien cachées qu'il se l'imaginoit ; elle ne sçavoit pas qu'il est très-dangereux de faire connoître à un homme accoutumé aux crimes, qu'on ne l'ignore pas : Il feignit de ne pas comprendre ce qu'elle lui disoit, & marqua par ses manieres, qu'il ne vouloit pas être mal avec elle, ayant si peu de tems à vivre ensemble, car elle avoit pris ses mesures pour partir. Mais la rage qu'il eut de voir qu'elle sçavoit des choses qui pouvoient le perdre, n'eut pas tant de part à la résolution qu'il prit de s'en défaire, que l'envie d'avoir son argent.

Sa fille étoit dans un chagrin mortel de ne pouvoir la retenir. Le jour qu'elle devoit quitter Bruxelles, cette Dame infortunée s'étoit levée si matin, que les valets étoient encore endormis. Comme elle n'avoit amené de Paris personne pour la servir, parce qu'elle comptoit sur les gens de sa fille, de

crainte de les fatiguer, elle se coëffoit seule. Son gendre qui croyoit en multipliant ses crimes, en dérober la connoissance, entra dans la chambre comme elle étoit à sa toilette, lui donna deux ou trois coups de marteau sur la tête, & après cette action barbare, il la traina sur l'escalier, & l'ayant jettée pour faire croire qu'elle étoit tombée en voulant descendre, il s'alla recoucher auprès de sa femme, qui dormoit si profondément qu'elle ne le sentit pas. Quelques valets s'étant éveillés au bruit de la chute de Madame de..... se leverent; l'ayant trouvée mourante, ils la porterent sur son lit, en faisant des cris terribles, & coururent avertir leur Maître, d'un accident qu'il sçavoit mieux que personne: Il leur demanda d'abord en feignant une surprise mêlée de douleur, si elle étoit morte; ils lui dirent qu'elle avoit encore quelques signes de vie, mais qu'elle ne parloit plus. Sa femme qui s'étoit éveillée, se leva malgré sa resistance, & courut toute éperduë à la chambre de sa mere qu'elle trouva dans l'état que je viens de marquer:

marquer : il seroit difficile d'exprimer son desespoir, elle l'embrasse, lui baigne le visage de larmes, en faisant des plaintes si douloureuses, que le cœur le plus barbare en auroit été touché. Son scelerat de mari paroissoit aussi affligé qu'elle, & tâchoit, par des paroles flateuses, de l'arracher d'un objet si funeste, mais elle n'étoit occupée que de son malheur; elle envoya chercher des Chirurgiens; & comme on disoit que Madame de..... étoit tombée du haut en bas de l'escalier, apparemment qu'elle l'entendit, car dans le moment elle fit un dernier effort, & montra de la main à sa fille son meurtrier; il étoit si troublé de voir que les Chirurgiens marquoient par leur action, qu'ils n'étoient pas persuadés de ce qu'on leur disoit, qu'il ne s'apperçut pas du reste; sa femme eut tant d'horreur pour lui, qu'elle courut, sans balancer, chez le Gouverneur, se jetta à ses piés, & implora sa justice; en même-tems il donna ordre qu'on le prît. La tête lui tourna de telle sorte, quand il se vit arrêté, qu'il ne fut pas nécessaire de

lui donner la gêne pour lui faire avoüer qu'il avoit tué ſa belle-mere à coups de marteau, & ſa premiere femme d'un coup de piſtolet, en ſe promenant avec elle dans un bois, & qu'il avoit fait croire que ç'avoient été des Soldats qui vouloient les voler; pour la ſeconde il l'avoit empoiſonnée.

Il étoit trop coupable pour n'être pas puni par le ſupplice le plus honteux. Par l'inſtruction de ſon procès, on découvrit que ſon pere étoit un gros Marchand de chevaux, qui avoit rendu quelque ſervice à M. le Prince, en reconnoiſſance il avoit fait beaucoup de bien à ſon fils. Ce miſerable pour n'être pas connu, s'étoit donné un beau nom, & avoit pris les airs d'un homme de qualité : ſa femme pour ſurcroît de douleur ſe trouva groſſe & ſans bien. Elle étoit infiniment à plaindre; car après ſa cruelle avanture, elle ne pouvoit pas ſe reſoudre à paroître dans le monde : elle fit tant de pitié à la Gouvernante, qu'elle prit ſon enfant auſſi-tôt qu'elle fut accouchée. Si une fille qui a l'entêtement d'être mariée, ſoit par ambi-

tion, ou par quelque autre raiſon, penſoit bien à cet engagement éternel, elle ne tenteroit pas le hazard d'être malheureuſe en quittant ſon païs, pour ſuivre un homme qu'elle ne connoîtroit que ſuperficiellement; mais il s'en trouve peu qui ſoient capables de ces reflexions. Mademoiſelle de .... s'en revint à Paris. Après avoir demeuré quelques jours avec ſon pere pour le conſoler, elle ſe renferma dans un Convent, prit l'habit de Religieuſe, & fit profeſſion.

VIII. AVANTURE.

LEs differens caracteres de ceux dont j'ai écrit les avantures, font voir que la plûpart des hommes ſont ſujets à bien des ſortes d'égaremens; mais il faut convenir, qu'il y en a, où il entre moins de malice que de folie: voici une avanture qui juſtifiera ce que je dis.

Un homme nommé *Daunen*, qui n'étoit pas illuſtre par ſa naiſſance, mais qui paſſoit de fort loin en généroſité des gens bien au-deſſus de lui,

avoit toujours marqué beaucoup d'éloignement pour le mariage, pour des raisons qu'on ne pouvoit pas pénétrer, puisqu'elles n'étoient connuës que de lui, & qu'il en faisoit un grand secret.

Cependant son air, sa taille, son action vive & enjouée donnoient de grandes idées de lui ; ces dehors étoient soutenus par beaucoup de bien: pour son esprit il étoit très-borné, mais il le ménageoit si heureusement, qu'il ne disoit rien que de juste & d'agréable : il avoit un frere dont les inclinations étoient fort opposées aux siennes ; il étoit marié, son humeur intéressée lui faisoit conter sur sa succession : il regardoit la dépense qu'il faisoit, comme un bien qu'il lui déroboit, & ne pouvant plus resister au chagrin que cela lui donnoit, il voulut se mêler de le regler. Il lui en parla si souvent, qu'il lassa sa patience. Il lui dit d'un ton de colere, qu'il ne le verroit jamais, & qu'il s'alloit mettre en état d'avoir des héritiers, pour le punir de l'avidité qu'il marquoit d'avoir son bien. Leur démêlé alla si

loin, que tout commerce fut rompu entr'eux, & Daunon pour se venger, resolut de se marier.

Il avoit un ami nommé *Danchy*, il lui ouvrit son cœur là-dessus, & il lui demanda son avis, sans lui découvrir qu'il avoit un défaut qui devoit l'empêcher de penser au Mariage. Son ami qui ne jugeoit de lui que sur de fausses apparences, ne l'en détourna pas ; au contraire il lui marqua beaucoup de joie de voir qu'il étoit revenu de l'aversion qu'il avoit toujours fait paroître pour les engagemens éternels.

Il y avoit dans son quartier une jeune personne qui demeuroit chez une de ses tantes, qui lui tenoit lieu de mere : elle avoit peu de bien, mais elle étoit toute belle & bien élevée ; un gros parti auroit été un obstacle à ses vûes ; c'est pourquoi cela ne l'arrêta pas.

Ce Mariage fut conclu aussi-tôt que proposé : la fête fut fort galante ; on y dansa ; on y rit beaucoup ; mais les plaisirs des Mariés furent bornés à ces seuls divertissemens ; Cependant Daunon prit si bien le caractére d'un époux

qui attend avec une impatience amoureuſe le moment qui va le rendre poſſeſſeur de ce qu'il aime, qu'on étoit bien éloigné de croire qu'il rempliroit mal la place qu'il alloit occuper : en ſe mettant au lit, il feignit d'être incommodé, il en uſa cinq ou ſix jours de cette maniére.

L'aveu & les propoſitions qu'il vouloit faire à ſa femme, étoient d'une eſpéce qui l'embarraſſoit beaucoup ; mais ne croyant pas la pouvoir amuſer long-tems par une maladie de commande, il ne balança plus à ſe faire connoître à elle pour ce qu'il étoit, & s'excuſa de la tromperie qu'il lui avoit faite, ſur la forte haine qu'il avoit pour un frere intereſſé, en la priant dans les termes les plus touchans, de lui pardonner, & de ne pas inſulter à ſon malheur en le publiant.

Comme elle ne reſſembloit pas à la plûpart des filles, & qu'elle avoit toute ſon innocence ; ce qu'il lui apprit, quoique très-facheux pour elle, ne lui cauſa ni dépit ni chagrin ; elle lui dit avec beaucoup de douceur & de ſimplicité, qu'il ne devoit pas s'allarmer,

puiſqu'il n'y avoit rien de capable de l'empêcher de l'aimer toujours. Daunon fut charmé de recevoir tant de marques de bonté de cette jeune perſonne malgré les ſujets qu'elle avoit de le haïr ; il lui dit tout ce que la reconnoiſſance peut inſpirer à un bon cœur ; il auroit pû vivre aſſez content, s'il s'en étoit tenu à ſa premiere folie, mais il l'outra de telle ſorte, qu'il s'attira des chagrins qui ne finirent qu'avec ſa vie.

Il ne s'étoit marié qu'en vûe d'empêcher que ſon frere n'heritât de lui ; & pour cela il faloit que ſa femme eût des enfans, ce qui ne ſe pouvoit ſans le ſecours de quelqu'un. Cela fit que Daunon executa le deſſein qu'il avoit fait en ſe mariant, qui n'étoit pas moins bizarre que ridicule. Il regardoit Danchy comme un ſecond lui-même ; il alla le trouver & lui dit ſans détour, le beſoin qu'il avoit de lui. Un diſcours ſi extravagant & ſi peu attendu le ſurprit ſi fort, qu'il fut longtems à le regarder ſans pouvoir lui répondre ; mais étant un peu revenu de ſon étonnement, il lui dit : *Si ce que je*

viens d'entendre, venoit d'un autre, je dirois qu'il auroit perdu la raison ; mais notre amitié ne me permet pas de prendre les choses sur un ton d'aigreur, encore que votre procedé soit très-outrageant : car enfin, vous pouviez me faire connoître d'une autre maniere, que mes visites vous donnoient de l'ombrage, sans me tendre un piege si grossier ; & sans attendre sa réponse, il le quitta d'un air mécontent, & le laissa plein de honte & de confusion. Daunon ne se rebuta pas d'un si méchant succès. Il alla le lendemain chez son ami : il étoit si matin, qu'il le trouva au lit ; & ayant fait retirer ses gens, il l'embrassa en lui disant : *Ah ! mon cher, que vous êtes injuste de croire, que je cherche des prétextes pour vous écarter de chez moi, quand je vous fais un aveu sincere de mon malheur & de l'égarement qu'il me cause, si vous m'aimez, vous en serez touché, & vous ne me dénirez pas le secours que je vous demande.* Son air, son action donnoient tant de force à ses paroles, que Danchy fut convaincu de sa sincérité : il lui fit tant de pitié, qu'il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le faire revenir d'un

de entêtement ſi extraordinaire& ſi ſingulier : mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur ſon eſprit, il lui dit : *Quand je ſerois diſpoſé à faire ce que vous ſouhaitez, la vertu de votre femme ſeroit un obſtacle invincible à votre deſſein, & il n'aura ſervi qu'à l'irriter contre vous. Quand nous agirons de concert*, reprit Daunon, *je me flatte que la choſe réuſſira.* Son ami ſe fit preſſer encore quelques jours ; enfin il ne put ſe défendre de contenter ſon caprice : Tout autre auroit accepté le parti avec plaiſir, mais il aimoit Daunon, & il craignoit, que s'il étoit aſſez heureux pour ne pas déplaire à ſa femme, cela ne les brouillât dans la ſuite.

La vengeance eſt ſi douce, que Daunon ne ſe ſentoit pas de joie de voir la complaiſance de ſon ami ; perſuadé qu'il étoit que ſon frere auroit un chagrin mortel, quand il lui verroit un enfant ; je ne dis pas *des enfans* ; car la convention qu'il fit avec ſon ami, fut que le commerce entre ſa femme & lui ceſſeroit auſſi-tôt qu'elle deviendroit groſſe. Danchy mangeoit tous les jours chez Daunon, & pour lui laiſſer la

liberté d'entretenir sa femme, il feignoit souvent d'avoir des dépêches à faire, & s'enfermoit dans son cabinet.

Danchy qui avoit de l'esprit, n'entretint d'abord cette jeune personne que du mérite de son époux, de crainte de l'effaroucher ; mais lorsqu'il se crut assez bien établi auprès d'elle pour l'engager à quelque confiance, il fit tourner ingenieusement la conversation sur le chagrin que son ami devoit avoir d'être privé de la possession d'une si belle personne par la bizarrerie de la Nature. Ce discours la fit rougir, & lui causa un si grand trouble, qu'elle ne le put cacher a Danchy. Elle lui dit toute en larmes, qu'il ne se pouvoit rien ajouter à son malheur, & que si son époux s'appercevoit qu'il sçavoit une chose qu'il voudroit pouvoir se cacher à lui-même, il ne balanceroit pas à croire qu'elle auroit trahi son secret, & qu'elle ne concevoit rien de plus fâcheux pour elle. Danchy qui tendoit à ses fins, lui dit : *Ne vous allarmez pas, Madame, c'est de lui que je tiens ces lumieres.* Ensuite il lui fit le récit de la conversation qu'il avoit euë avec Daunon sur ce sujet, &

ce qu'il avoit exigé de lui. *Ah !* s'écria-t-elle, avec une surprise mêlée de colére, *votre ami ne m'a donc épousée qu'en vûe de sacrifier mon honneur à sa vengeance ? & vous avez eu la folle complaisance de vous engager à le servir. Ah ! Danchy, que vous êtes coupable ! Croyez, Madame*, lui dit-il, *que je n'ai rien épargné pour lui faire changer de sentiment ; mais lui ayant trouvé une opiniâtreté invincible, j'ai crû que le devoir d'ami m'engageoit d'en user comme j'ai fait, de crainte qu'il ne s'ouvrît à quelque autre moins dans ses intérêts que moi ; car enfin*, continua-t-il, *il lui est important qu'un si grand foible ne se publie point dans le monde ; puisqu'on ne manqueroit pas d'en faire des plaisanteries outrées, & de croire que les défauts du corps auroient passé jusqu'à l'esprit : Ayez-en pitié, Madame*, ajouta-t'il, en se jettant à ses pieds, *& n'augmentez pas ses égaremens, en resistant à ce qu'il souhaite de vous* La douleur de cette jeune personne fut si vive, qu'elle ne put soutenir plus long-tems un entretien qui blessoit sa vertu : elle le quitta, & passa dans une autre chambre, dont elle ferma la porte. Danchy alla ren-

dre compte à ſon ami de ce qui venoit de ſe paſſer, il lui dit qu'il n'étoit pas ſurpris de cette reſiſtance, qu'il s'y étoit bien attendu; mais qu'il ne faloit pas s'impatienter, puiſqu'il n'y avoit rien dont on ne vînt à bout avec le tems. Il raiſonnoit juſte, car il eſt rare qu'une femme puiſſe tenir contre les aſſiduitez d'un homme bien-fait, quand elle eſt autoriſée par une perſonne qui a du pouvoir ſur elle.

Daunon la perſécuta ſi fort, qu'après avoir quelque tems gémi, pleuré, ſoupiré, elle ſe rendit, mais d'une maniere qui marquoit qu'elle ſe faiſoit beaucoup de violence.

Danchy en conçut pour elle une forte eſtime: cette eſtime le conduiſit bien-tôt à quelque choſe de plus vif, & l'intérêt de ſon ami n'eut plus de part aux ſoins qu'il rendoit à cette jeune perſonne: il la trouva ſi digne de l'attachement d'un honnête homme, que depuis ce tems-là il l'aima toujours avec toute la tendreſſe & la ſincerité d'un véritable Amant. Leur liaiſon remplit bien-tôt les eſperances de Daunon; elle devint groſſe. Danchy

qui ſçavoit à quoi il s'etoit engagé ; auroit bien voulu en faire quelque tems un ſecret à ſon ami ; mais quoique la Dame répondît à ſa tendreſſe, il ne put jamais l'obliger à cacher une choſe qui auroit été mal expliquée par Daunon : Elle lui apprit l'état où elle étoit. Il en eut tant de joie ; qu'il ſeroit difficile de l'exprimer ; il lui témoigna par ſes careſſes, qu'il étoit très-content d'elle, & lui demanda pardon de l'avoir forcée à faire des choſes ſi oppoſées à ſon inclination, l'aſſurant que ſa pudeur ne ſouffriroit plus, & qu'il lui répondoit que ſon ami ne lui demanderoit plus rien, qui lui pût déplaire. Il alla le trouver pour ſe réjouir avec lui de ce qu'il venoit d'apprendre, & pour le faire reſſouvenir d'être exact à lui tenir ſa parole ; mais les tems étoient changés, & il n'étoit plus au pouvoir de Daunon de rompre des nœuds, que lui-même avoit formés. Il ne laiſſa pas de l'aſſurer, qu'il auroit ſujet d'être content de ſa conduite, encore qu'il connût bien que la Dame & lui avoient fait trop de chemin avec l'amour, pour ne pas continuer à ſe donner des mar-

ques de leur tendreſſe : ils étoient ſi bien établis auprès de Daunon, qu'il étoit perſuadé qu'ils n'abuſeroient pas de la liberté qu'ils avoient de ſe voir tous les jours. Cette erreur le faiſoit vivre plus content que la malheureuſe ſituation où il ſe trouvoit, ne devoit le lui permettre. Sa prétenduë femme accoucha d'un garçon ; il en marqua autant de joie que s'il en eût été le véritable pere. Danchy n'en reſſentoit pas moins, avec cette difference, que celle de Daunon étoit cauſée par la haine, & la ſienne par un violent amour. Cet enfant augmenta de telle ſorte ſa paſſion, qu'il ſe faiſoit une extrême violence pour n'en rien laiſſer voir à ſon ami ; mais comme il ne ſe contraignoit que devant lui, & qu'il ſe laiſſoit aller à ſon penchant, quand il en trouvoit l'occaſion, il y parut bientôt. Daunon qui ne ſe rendoit pas de juſtice, regarda la ſeconde groſſeſſe de ſa femme, comme le plus grand outrage que ſon ami lui pouvoit faire. Il le traita de lâche & de perfide, & dans ſa fureur il lui défendit ſa maiſon. Danchy qui avoit des égards pour lui,

ſe retira en lui diſant que malgré le traitement indigne qu'il recevoit de lui, il lui garderoit le ſecret, mais qu'il l'avertiſſoit qu'il lui étoit de la derniere conſéquence pour ſa réputation & ſon repos, de ménager celle qu'il avoit ſi cruellement ſacrifiée à la haine qu'il avoit pour ſa famille. Daunon, malgré ſa colére, comprit le ſens de ces paroles; cela l'obligea à garder beaucoup de meſures avec la Dame, ayant fait réflexion qu'elle étoit en droit de demander la rupture de leur mariage. La violence qu'il ſe fit pour ne la pas maltraiter lui cauſa une fiévre qui l'emporta ſept ou huit jours après.

Auſſi-tôt qu'il fut mort, ſon frere qui avoit ſçu par un valet quelque choſe du ſujet de la rupture de Danchy & de lui, voulut faire un procès à la Dame; mais ſon Amant, de qui la paſſion étoit toujours très-violente, ſe ſervit ſi heureuſement du miniſtere de ſes amis, que ſans qu'il lui en coutât beaucoup, il appaiſa ce frere intéreſſé; il tenoit à elle par des endroits ſi attachans, qu'il ſe crut infiniment heureux de voir qu'ils n'avoient plus

d'obſtacles qui les empêchât d'être unis pour toujours, ils s'épouſerent, & s'il y a eu un mariage heureux, c'eſt celui-là.

IX. AVANTURE.

VOici le *Surtout des Folies amoureuſes* qui va paroître ſur la Scene ſous le nom de *Rinville*. Quoiqu'il ait beaucoup de ſingularitez dans toutes ſes manieres, on peut dire pour ſe ſervir des mots qui ſont en uſage, que *c'eſt un joli homme*, qui a beaucoup de *politeſſe*, ſa taille eſt entre la grande & la médiocre. Il a un peu trop d'embonpoint, mais cela ne lui gâte rien : ſon air eſt doux & agréable, ſes yeux ſont grands, & ſa phiſionomie marque de l'eſprit ; il en a auſſi infiniment : il eſt civil, honnête juſqu'à l'excès : ſon humeur flateuſe & inſinuante prévient d'abord à ſon avantage ; il hable un peu, & l'on ne doit pas toujours compter ſur ce qu'il dit ; mais on lui paſſe ce défaut en faveur de ces agrémens : il eſt quelquefois magnifique, & ſouvent ſi négligé qu'on a de la peine à le

le reconnoître. Il n'y a pas d'homme plus ingénieux pour trouver des modes ; il affecte de n'être pas mis comme les autres, pour se donner un air de distinction, & jusques à ses meubles & à son équipage on y remarque toujours quelque chose de particulier. Malgré la bizarrerie de son goût, ce qu'il imagine, ne laisse pas de plaire ; son entêtement pour les gens de qualité va si loin, qu'il en parle continuellement, & en prend les airs & les maniéres.

Il ne se fait pas une affaire d'avoir deux ou trois Maîtresses à la fois, c'est un charme pour lui de leur donner de la jalousie & de s'en faire battre : voici ce qu'un de ses amis m'a dit, qu'il avoit appris de lui, car il ne fait pas de mistére de ses avantures amoureuses.

Il inspira une forte passion à une de ses parentes, que je nommerai d'*Arigny* : c'étoit une grande personne qui n'étoit pas mal faite, elle avoit le visage oval, les yeux admirables, la bouche grande ; mais ce défaut étoit en quelque façon réparé par la beauté de ses dents : son teint étoit livide,

& si elle n'avoit pas eu soin de l'embellir, elle auroit été dégoutante ; on disoit même que devant qu'elle se servît de poudre d'alun, elle sentoit d'une si grande force, quand elle se donnoit trop de mouvement, qu'elle faisoit déserter tous ceux qui se trouvoient auprès d'elle ; mais elle avoit d'ailleurs assez d'agrémens pour amuser un jeune homme aussi désoccupé que l'étoit en ce tems-là Rinville : elle lui fit tant d'avances, qu'il se mit en chemin d'intrigue avec elle, & pour la voir plus commodément, il obligea son mari de le prendre en pension : c'étoit un gros réjoui, qui ne prenoit ombrage de rien.

Madame d'Arigny, qui étoit beaucoup plus âgée que Rinville, prit un si grand ascendant sur son esprit, qu'il ne faisoit pas une démarche sans la consulter : il vécut quelque tems avec elle sur ce pié ; mais comme il aime naturellement les galanteries éclatantes, il se lassa d'un amour si tranquille, & rendit des soins à une belle de son quartier, qui faisoit une profession ouverte de coqueterie, c'étoit un mal-

heur pour ceux qui s'attachoient auprès d'elle ; elle aimoit les parures, les cadeaux & tous les divertiſſemens qui engagent à la dépenſe ; quand un amant la quittoit, il étoit bien ſec. Monſieur de .... en auroit pû dire des nouvelles, auſſi étoit-il libéral juſqu'à la profuſion ; ſon ardeur étoit ſi vive pour elle, qu'il lui faiſoit tous les jours quelque nouveau préſent, & comme on eſt ingénieux quand on aime, il imagina une galanterie aſſez nouvelle, il lui envoya le jour de ſa fête, une grande poupée qui avoit pour plus de mille piſtoles de bijoux. Un amant qui a des qualitez ſi rares, ne redoute guéres ſes rivaux ; auſſi les aſſiduitez que Rinville rendoit à la Demoiſelle, ne le conduiſoient à rien.

Cependant Madame d'Arigny ne put apprendre ſans chagrin, qu'il la voyoit ; elle la regardoit comme une dangereuſe rivale, à qui il ne manquoit rien pour faire la conquête d'un cœur ; elle avoit la beauté, l'air & la taille admirables, & un *je-ne ſçai-quoi* ſi attachant, qu'on ne pouvoit pas ſe défendre de l'aimer. La jalouſie

qu'elle lui causa ne lui donnoit aucun repos ; elle la rendoit si furieuse, & lui faisoit faire de si grandes extravagances, qu'on lui faisoit grace en la croyant folle ; car toutes ses actions n'étoient que d'une enragée. Ce que je vais rapporter, fera voir que je n'exagere rien. Un jour qu'elle avoit fait à Rinville de cruels reproches sur les fréquentes visites qu'il rendoit à sa voisine ; fatigué de ses emportemens il lui dit d'un ton de colere, que son amour étoit si terrible, qu'il en étoit épouvanté, & la quitta brusquement. Elle fut si outrée de voir le peu de soin qu'il prenoit de l'appaiser, qu'elle s'abandonna à son désespoir, & s'étant enfermée dans sa chambre elle s'arrache les cheveux, meurtrit son visage, déchire ses habits, & se donne de la tête contre le plancher. Rinville qui tenoit à elle par plus d'un endroit, ayant fait réflexion qu'on doit tout craindre d'une femme jalouse, remonta à son appartement. Il fut fort allarmé d'entendre qu'elle se débattoit comme une possedée, & de trouver qu'elle avoit fermé sa porte : il l'alloit faire

enfoncer, ſi un de ſes laquais ne ſe fût aviſé de monter avec une échelle par la fenêtre.

Quel ſpectacle pour cet amant de la voir étendue à terre, pleine de ſang, toute échevelée, preſque nue & mourante. On la mit au lit, elle fut trois ou quatre jours ſans parler, & ſans connoiſſance; heureuſement ſon mari étoit à la campagne. Elle reçut de Rinville tout le ſecours qu'elle auroit pû attendre de l'amant le plus paſſionné.

Ses tranſports impétueux avoient ſi fort alteré ſa ſanté, qu'elle fut quelque tems à ſe rétablir. Rinville, qui eſt un peu ſcélerat, la remit ſur un pié de confiance par ſes ſoins & par ſes paroles flateuſes; il lui jura qu'il lui ſacrifieroit tout ce qui pourroit lui donner de l'inquiétude. Elle fut quelque tems aſſez tranquille; mais comme elle ne voyoit rien de plus douloureux pour elle que la perte du cœur de cet amant, elle ſe mit en tête de le faire obſerver: elle gagna par ſa libéralité un de ſes laquais, qui lui rendoit compte de toutes ſes démarches.

Rinville avoit lié amitié avec un

grand garçon, admirablement bien fait, que je nommerai *Blanmont* : il avoit la taille admirable, l'air grand, & l'esprit d'un caractére si propre à se faire aimer, que c'étoit assez de l'avoir vû une fois pour souhaiter de le voir toujours : Il avoit une sœur qui passoit pour une très-belle blonde. L'envie que Rinville avoit de la connoître, n'avoit pas peu contribué aux liaisons qu'il avoit avec son frere. Dans cette vûe il lui rendoit de fréquentes visites: mais comme cette Demoiselle étoit d'une famille fort reglée, les galans de profession n'avoient pas l'entrée libre chez elle. On ne cherchoit qu'un mari. Rinville étoit bien son affaire ; mais elle n'étoit pas riche, & il est intéressé.

Cependant il la vit ; il étoit trop sensible à toutes les nouveautés, pour n'être pas touché de ses agrémens : la difficulté qu'on avoit à la voir, étoit encore pour lui un charme qui augmentoit sa passion.

Ce qu'il y eut de fort singulier, Madame d'Arigny, qui ne se piquoit pas non plus que lui d'une exacte fidélité,

s'entêta du frere, pour le moins autant qu'il l'étoit de la sœur. Le Cavalier répondit aux bontez qu'elle avoit pour lui, sans faire réfléxion à l'intérêt que son ami prenoit à la Dame.

Ce n'étoient tous les jours que billets doux, & que parties de plaisir. Rinville étoit si plein & si occupé de son amour, qu'il ne faisoit aucune attention sur leur conduite : il étoit même bien aise que Blanmont vît souvent Madame d'Arigny, pour l'amuser, afin qu'elle ne s'apperçût pas des mouvemens qu'il se donnoit pour se rendre agréable à sa sœur ; mais il n'avoit rien à craindre. Leurs momens étoient trop précieux pour être employés à autre chose qu'à se donner des marques de leur tendresse.

Le bonheur des amans est souvent troublé par des contrastes qu'ils s'attirent par leur imprudence. Madame d'Arigny en fit la cruelle épreuve ; Blanmont fut obligé de faire un voyage d'un mois, ces deux amans se séparérent avec de grandes marques de chagrin : mais la Dame n'eut pas plûtôt perdu de vûe le Cavalier, qu'elle

ne s'appliqua plus qu'à faire revenir Rinville de ses petits égaremens. Comme ils demeuroient ensemble, il avoit beau être en garde, rien n'échapoit à ses regards curieux.

Un jour elle entra dans sa chambre en pas de jalouse, & le surprit qui tenoit quelque chose qu'il considéroit avec beaucoup d'application; quoiqu'il le mît dans sa poche aussi-tôt qu'il l'apperçut, il ne put empêcher qu'elle ne vît que c'étoit un portrait. Elle ne douta pas que ce ne fût celui de la sœur de Blanmont. Cette découverte la rendit si furieuse, qu'elle se jetta sur lui, & fit tous ses efforts pour le lui prendre, & voyant qu'ils étoient inutiles, elle en fut pénétrée d'une douleur si vive, qu'elle se laissa aller sur un canapé, en s'écriant toute en larmes: *Ah! perfide, tu ne m'aimes plus, je n'en suis que trop convaincue; mais*, continua-t-elle avec un redoublement de fureur, *ne crois pas que je souffre que tu fois la duppe d'une coquette sans bien, dont la famille croira s'illustrer beaucoup par ce mariage.* Elle fut interrompue par la mere de Rinville, qui entra.

Sa vûe les déconcerta de telle sorte, que la bonne femme qui ne manquoit ni de bon sens ni de pénétration, s'en apperçut, & leur dit d'un ton d'aigreur, qu'elle étoit venuë bien à propos pour les racommoder.

Elle étoit en droit de lui parler avec quelque autorité, puisqu'elle avoit épousé en premiéres nôces son oncle, qui étoit le pere de Rinville. Le désordre où elle les avoit surpris, fit craindre à son artificieuse niéce, qu'elle ne soupçonnât leur commerce; elle lui dit : *Je suis persuadée, ma Tante, que quand vous sçaurez le sujet de notre démêlé, vous ne me condamnerez pas.* Malgré tout ce que Rinville put faire pour l'obliger à ne pas parler, elle n'oublia rien pour faire croire à sa mere, qu'il étoit en chemin de se marier par amourette; elle lui peignit la Demoiselle dont il étoit entêté, avec les couleurs les plus noires de la jalousie. Rinville avoit de grands égards pour sa mere, & la ménageoit beaucoup : Il avoit raison, car elle augmentoit tous les jours son revenu par son sçavoir-faire, elle n'aimoit ni le

faſte ni la dépenſe, c'eſt pourquoi il ne demeuroit pas avec elle.

Encore que l'emportement que ſa Niéce avoit fait paroître, en parlant de ce prétendu mariage, lui fît croire qu'elle pourroit bien avoir quelque intérêt caché qui lui faiſoit prendre la choſe avec tant de chaleur, ce qu'elle lui avoit dit, ne laiſſa pas de faire impreſſion ſur ſon eſprit; elle fit connoître à ſon fils en peu de paroles, que s'il ſe marioit ſottement, elle ſçauroit bien l'en punir, & ſans vouloir l'entendre, elle le quitta.

Madame d'Arigny avoit une maligne joie d'avoir brouillé Rinville avec ſa mere; mais elle en fut punie, car pour s'être laiſſée trop emporter à ſes tranſports jaloux, elle s'attira bien des choſes chagrinantes. Ce ne fut pas du côté de ſon amant; il avoit un ſi grand foible pour elle, qu'il ſe laiſſa appaiſer après ce méchant tour. Pour ſa mere, elle s'en retourna chez elle, très-convaincue que l'intérêt du ſang avoit moins de part que l'amour à tout ce que lui avoit dit Madame d'Arigny; elle étoit intéreſſée, & connoiſſoit ſa

nièce pour une femme adroite aussi bien que son mari ; cela lui fit craindre que son fils ne s'embarassât avec eux, cette crainte n'étoit pas sans fondement, puisque d'Arigny lui prêtoit de l'argent qu'il dépensoit avec sa femme.

Pour le tirer d'un lieu si dangereux, elle lui loua une belle maison, & la meubla magnifiquement. Cela lui étoit fort aisé, & l'on auroit trouvé chez elle pour en garnir plusieurs. C'étoit là son plus bel endroit, & ce qui l'avoit enrichie.

Encore que Rinville témoignât à Madame d'Arigny, qu'il étoit désespéré de ne pouvoir pas résister aux volontés de sa mere sans s'attirer sa haine, ce qu'elle faisoit pour lui, flattoit trop agréablement son ambition pour n'en avoir pas beaucoup de joie : il seroit difficile d'exprimer la douleur que la Dame en ressentit. Rinville qui l'aimoit d'un amour d'habitude, n'oublioit rien pour la remettre dans un état tranquille, il lui jura qu'il seroit toujours le même pour elle, & qu'il la verroit encore plus souvent, que s'ils demeuroient ensemble ; il lui tint quel-

que tems parole : mais cela ne l'empêchoit pas de penſer à ſe ménager des entrevûes avec la ſœur de Blanmont : il étoit toujours à la campagne, & Madame d'Arigny comptoit de ſe conſoler avec lui de tous ſes chagrins quand il ſeroit à Paris ; mais elle ſe trompa dans ſes vûes, & bien loin que le retour du Cavalier lui donnât du plaiſir, ce fut une choſe très-mortifiante pour elle, car elle apprit qu'il étoit arrivé, & qu'il avoit dit à une Dame de ſes amies qu'il ſçavoit bien qu'elle avoit parlé de ſa ſœur dans des termes ſi outrageans, qu'il ne la verroit de ſa vie, & que s'il étoit moins honnête homme, il ne borneroit pas là toute ſa vengeance, qu'il pouvoit l'étendre plus loin, en montrant toutes les lettres qu'il avoit d'elle, qu'elles étoient d'un caractére, qui devoit l'engager d'avoir du ménagement pour lui. Cela étonna Madame d'Arigny ; elle connut toute l'étendue de ſon imprudence ; elle auroit bien voulu la réparer, mais cela ne ſe pouvoit plus ; ſes tranſports impétueux avoient rendu publics ſes déchaînemens ; c'eſt pourquoi tous les ſoins

qu'elle prit pour faire revenir Blanmont furent inutiles, il étoit trop sensible à l'honneur pour lui pardonner.

Rinville ne fut pas fâché de cette rupture ; il avoit appris dans le tems que le Cavalier étoit absent, quelque chose de leur commerce, & quoiqu'il n'eût pas pour la Dame une fidélité exacte, il ne laissoit pas d'en être jaloux ; mais la passion qu'il avoit pour la sœur de ce rival, l'obligeoit à des ménagemens, encore qu'il n'eût pour elle aucunes vûes de mariage ; il étoit bien aise qu'elle le crût, afin d'en être souffert avec plus d'agrément, & que sa famille ne s'effarouchât pas des soins qu'il lui rendoit.

Blanmont qui ne pénétroit pas le secret de son cœur, lui ménageoit des entrevûes ; ce n'étoient pas des *tête-à-tête* ; mais c'est toujours beaucoup pour un amant, de lui procurer le plaisir de voir la personne qu'il aime, quand il n'auroit que la liberté de lui parler des yeux.

Rinville qui étoit logé en grand Seigneur, voulut marquer à Blanmont la distinction qu'il faisoit de sa sœur, en

la régalant la premiere dans sa nouvelle maison : Il le pria d'engager cette Belle à lier une partie avec quelques Dames de ses amies, pour venir dîner chez lui, & lui marqua le jour. On ne doit pas douter de la magnificence de ce repas, puisqu'il étoit préparé par l'Amour. Il auroit été des mieux entendus & des plus superbes ; mais la jalousie & la discorde s'y trouvérent, qui en dérangérent l'œconomie, & qui en bannirent la joie.

Rinville qui ne vouloit point que Madame d'Arigny sçût qu'il donnoit ce repas, crut s'être bien précautionné, en lui disant qu'il alloit à la chasse avec le Prince de.... & qu'il seroit deux jours absent ; mais elle payoit trop bien ses espions, pour n'en être pas avertie. Sa jalousie la jetta dans un si grand égarement, qu'elle courut chez Rinville plus furieuse qu'une Bacchante. Elle entra comme on alloit se mettre à table. Il fut glacé de la voir ; il alla au-devant d'elle, & la pria d'une maniere flateuse & soumise de lui pardonner sa reserve, & de ne lui pas marquer de colere devant des femmes

qui en pourroient tirer des conſéquences déſavantageuſes pour elle. Elle le regarda fiérement ſans lui répondre, & entra dans la ſalle où étoit la compagnie. Quoiqu'elle dût être fort déconcertée d'y rencontrer Blanmont, dans l'eſprit duquel elle n'ignoroit pas qu'elle étoit très-mal, elle s'approcha des Dames, & leur dit d'un air cavalier, qu'elle avoit appris que ſon parent régaloit des Belles, qu'elle venoit faire les honneurs de chez lui. Elles n'eurent pas le tems de lui répondre, on ſervit : comme elle ne cherchoit qu'à le chagriner, quand elle eut fait placer les Dames, elle ſe mit auprès de lui, afin de pouvoir l'inſulter de plus d'une maniére : ſes tranſports jaloux étoient ſi impetueux, qu'il ne tournoit jamais ſes regards ſur ſa rivale, qu'elle ne le pinçât de toute ſa force, ou qu'elle ne lui donnât quelque coup de pié dans les jambes ; mais cela ne lui étoit pas ſi ſenſible, que les paroles piquantes qu'elle diſoit aux Dames. Elles en étoient ſi ſcandaliſées, que ſans l'adreſſe de Blanmont, elles l'auroient pris ſur un

ton qui n'auroit pas été plaisant pour elle. Il avoit de l'esprit, & donnoit un tour de raillerie à tout ce qu'elle disoit : pour Rinville, il faisoit une très-sotte figure ; les malhonnêtetez de sa parente le désoloient. La jalouse qui jugeoit de la passion qu'il avoit pour sa rivale, par raport au Cadeau qu'il lui donnoit, étoit si irrité contre lui, qu'à chaque service elle se récrioit sur sa profusion, & lui disoit quelques duretez, qu'il souffroit, de crainte de s'en attirer d'autres.

Ayant entendu qu'il demandoit le le petit rôt, elle sortit brusquement de table, & courut à la cuisine, il étoit encore en broche, elle prit de la cendre, & le mit dans un état à ne pouvoir plus être mangé. Après cette action de folie, elle s'alla remettre à table avec un air de gayeté. Rinville voyant entrer son valet de chambre avec une impression de chagrin sur le visage, se douta qu'elle venoit de lui faire quelque nouveau tour, il en fut bientôt éclairci, il lui dit tout bas ce qui venoit d'arriver. Rinville la regarda avec des yeux pleins de colére,

mais il ne la fit pas éclater pour ne pas faire paroître le ridicule de sa jalousie : il dit, qu'on apportât le fruit, & fit beaucoup d'excuses aux Dames de ce qu'on ne leur servoit pas le petit rôt, parce qu'il venoit d'être gâté par un incident aussi bizarre qu'imprévû. Blanmont, qui connoissoit le caractére de la Dame, dit en riant, qu'il méritoit bien ce petit chagrin, qu'il se l'étoit attiré par sa profusion. La Compagnie jugea par ce discours d'où cela partoit, & ne voulant avoir rien à démêler avec cette emportée, on ne marqua point la moindre attention à ce qui se passoit entre Rinville & son ami : ils mangérent en admirant la beauté du dessert. En sortant de table, Madame d'Arigny fit apporter une corbeille de fleurs d'orange, & dit aux Dames avec l'effronterie d'une femme qui suit son caprice, & qui ne ménage rien, qu'elles pouvoient passer dans l'appartement de Rinville qu'elle en alloit parfumer les lits, afin qu'il ne manquât rien pour rendre la fête complette, & sans attendre leur réponse, elle les quitta.

Rinville avoit tant de confusion d'un procedé si outrageant, qu'il leur fit pitié : Ils ne voulurent pas l'accabler en lui faisant des reproches ; ils dirent en riant, que la jalousie de cette femme lui avoit gâté l'esprit. Rinville, qui ne s'attendoit pas à être traité si favorablement, commença à respirer, & les fit passer dans son cabinet, qui étoit d'une propreté enchantée : il y avoit un bureau de marqueterie des plus beaux ; la sœur de Blanmont, qui étoit curieuse pour tout ce qui regardoit Rinville, voyant un tiroir entr'ouvert, crut qu'elle pourroit bien y trouver quelque billet doux ; mais elle fut bien punie de sa curiosité, car dans le tems qu'elle en tiroit une lettre, Madame d'Arigny entra, apparemment qu'elle étoit d'elle, son action fut trop violente pour en pouvoir douter ; elle se jetta sur elle avec tant de fureur qu'elle la fit tomber, & la lui arracha. Cette jeune personne auroit été exposée à quelque chose de plus fâcheux, si son frere ne fût venu à son secours, il eut tant de colere de cet indigne traitement, qu'il

dit à Rinville avec beaucoup de chaleur, qu'il étoit fort imprudent de les commettre avec une Dame des Halles; qu'il devoit les avertir qu'elle seroit de son repas, qu'il auroit eu la précaution d'amener trois ou quatre crocheteurs des plus forts pour lui faire tête; qu'il devoit faire réflexion qu'une femme de ce caractere ne leur convenoit pas; il ajouta que s'il étoit permis à un honnête homme de se venger d'une Dame après avoir été bien avec elle, il feroit voir à cette folle la difference qu'il y avoit entre elle & sa sœur. Madame d'Arigny voyant que le Cavalier le prenoit d'un ton à ne la pas ménager, prit le parti de se retirer; elle étoit si contente du desordre que son procedé ridicule avoit causé, qu'elle rentra chez elle avec de fort grands épanchemens de joie.

Il n'en étoit pas de même de Rinville; elle ne fut pas plûtôt sortie, que Blanmont le railla cruellement sur son beau choix : malgré tout son esprit il étoit si embarrassé, qu'il ne pouvoit leur répondre; ce qui augmentoit son trouble, est qu'il craignoit que la sœur

du Cavalier ne fût pas contente de lui: il ne se trompoit pas, car il paroissoit à cette Belle, que s'il l'eût aimée autant qu'il le lui vouloit persuader, il n'auroit pas souffert qu'on l'eût insultée de cette maniére, & que les ménagemens qu'il avoit eus pour sa parente, marquoient quelque chose de plus fort que l'amitié. Ces réfléxions l'ayant pénétré jusqu'au vif, elle n'oublia rien de tout ce qu'elle crut pouvoir donner de la honte à Rinville; elle exagéra d'un air malicieux la délicatesse de son goût, & caractérisa si bien Madame d'Arigny & d'une maniére si réjouissante, que le plaisir qu'on prit à l'entendre, dédommagea des méchantes heures que la jalouse leur avoit fait passer.

Rinville ne pouvoit se consoler d'avoir donné un repas, qui n'avoit servi qu'à lui attirer des railleries piquantes d'une personne qu'il avoit crû prévenuë de quelque estime pour lui, il prévoyoit qu'étant convaincuë par tout ce qu'elle avoit vû, de la forte liaison qui étoit entre Madame d'Arigny & lui, il ne pourroit plus lui parler de

l'amour qu'il avoit pour elle, ſans s'expoſer à des rebuts & à des mépris.

La Compagnie voulant ſe retirer, il donna la main à la Demoiſelle pour la conduire au caroſſe : Il prit ce tems-là pour lui témoigner le deſeſpoir où il étoit de voir qu'elle avoit l'injuſtice de ſe prendre à lui, du caprice d'une femme qui s'étoit offenſée de ce qu'il ne l'avoit pas priée d'être de leur partie ; elle ne lui répondit que par un ſourire, qui lui fit voir qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de l'appaiſer ; ils ſe ſéparérent très-mécontens l'un de l'autre. Si l'on en croit Rinville, ils ne furent pas longtems brouillés ; mais ce qu'il y a de plus conſtant, c'eſt qu'il n'eut plus la liberté de la voir chez elle : car Blanmont ayant fait réfléxion à l'attachement qu'il avoit pour Madame d'Arigny, ne crut pas devoir continuer à lui ménager des entrevûes, puiſque préoccupé comme il étoit, on ne devoit pas s'attendre qu'il penſât au mariage, & afin qu'il ne comptât plus ſur ſon ſecours, il rompit entiérement avec lui.

A juger des choſes par les apparences, les affaires de cœur de Rinville étoient ſur un méchant pied ; cependant tout fut bien-tôt calme du côté de ſa vieille Maitreſſe, ils ſe revirent, & après s'être épuiſés l'un & l'autre en injures & en reproches, ils ſe pardonnerent tout : on verra dans la ſuite, que Rinville fut bien puni de ſa foibleſſe.

Pour la ſœur de Blanmont, ſa famille ayant remarqué qu'elle avoit du penchant pour lui, & qu'il étoit très-difficile d'empêcher qu'elle ne lui parlât, puiſqu'il ſe trouvoit dans tous les lieux où elle alloit, ſa mere l'emmena à la campagne.

Madame d'Arigny triomphoit de l'abſence de ſa Rivale, & ne penſoit uniquement qu'à regagner le cœur de Rinville; & ne le perdoit de vûe qu'aux heures qu'elle étoit obligée de paſſer avec ſon mari ; mais elle eut beau faire, ſon cœur n'étoit pas aiſé à fixer, il aimoit le nombre des Maîtreſſes, il s'ennuya bien-tôt de ne rendre des ſoins qu'à une même perſonne. La Dame n'étoit pas devenuë plus commode depuis leur raccommodement :

la facilité qu'elle avoit eue à le faire revenir, ſembloit l'avoir miſe en droit de l'outrager impunément ; elle n'eut pas plutôt appris qu'il recommençoit à entrer dans le commerce des femmes, qu'elle reprit toute ſa fureur.

Un jour l'ayant fait obſerver, on lui vint dire qu'il étoit chez une Demoiſelle qu'elle connoiſſoit pour être très-jolie & d'une humeur à mener loin un homme qui ſeroit amoureux d'elle. Madame d'Arigny, ſans conſulter que ſes tranſports jaloux, part dans le moment, & ſe fait porter au lieu où étoit Rinville. Pour ſon malheur, elle monta à l'appartement de la Demoiſelle, entra dans ſa chambre ſans être annoncée, & le trouva à ſes pieds; apparemment il lui diſoit quelque folie qui la réjouiſſoit, car elle rioit beaucoup : Mais quel coup de foudre pour cet amant ! quand il vit cette furie, elle ſe jette ſur lui, arrache ſa perruque, déchire ſa cravatte. Comme ſa ſurpriſe l'avoit empêché de ſe relever, il lui fut aiſé de le battre à ſon aiſe.

La Demoiſelle qui étoit la cauſe innocente de cette avanture, fut ſi ef-

frayée, qu'elle ne vit pas la fin de la scene, elle s'étoit enfermée d'abord dans un cabinet, & n'en sortit qu'après que Madame d'Arigny & Rinville se furent retirés.

On croit peut-être que ce qui étoit arrivé à cet amant, étoit trop mortifiant, pour qu'il osât paroître dans l'état où elle l'avoit mis, & qu'il en fît un grand secret, de crainte que cela ne courût dans le monde. Point du tout : Il s'imagina qu'il étoit si glorieux pour lui d'être aimé jusqu'à la folie, qu'il dit à son cocher de le mener chez Madame de *Beaugy*. Le mari de cette aimable personne étoit de ses amis, mais il n'avoit pas la même ouverture de cœur pour lui, qu'il avoit pour sa femme. Sa surprise fut extrême de le voir en cet état ; il n'avoit presque plus qu'une moitié de perruque, sa cravatte n'étoit pas plus entiere, & l'on voyoit peu d'endroits à son justaucorps qui n'eussent quelque blessure. Elle lui demanda, avec des marques d'étonnement, quelle affaire fâcheuse lui venoit d'arriver ?

Il lui fit le détail de son avanture,

& la pria avec instance de lui donner conseil sur la conduite qu'il devoit tenir pour s'affranchir de l'esclavage où il étoit depuis près de huit années. Madame de Beaugy qui avoit crû d'abord qu'il s'agissoit de quelque affaire sérieuse, ne put s'empêcher de rire, au récit de toutes ses folies : elle lui dit d'un air plaisant, qu'il n'étoit pas fort à plaindre : Enfin, *ajouta-t-elle*, lorsqu'un amant est battu de sa maîtresse, c'est une marque qu'il en est aimé avec violence, & loin d'en avoir de la colere, il en doit ressentir beaucoup de joie. « Ah ! Madame, *s'écria Rinville*, » n'insultez pas à mon malheur, puis- » que je vous découvre ma foiblesse & » les égaremens qu'elle me cause : » ayez-en pitié, & me dites ce que je » dois faire. Je le veux bien, *reprit-elle* ; » mais de l'humeur dont je vous con- » nois, vous aurez de la peine à rom- » pre vos chaînes, toutes usées qu'el- » les doivent être ; si vous m'en croyez, » vous suivrez les préceptes d'Ovide, » vous aurez recours à l'absence ; c'est » le seul moyen de guérir d'un amour » qui ne peut vous attirer que de la

» honte & de la confusion ; vous avez
» fait le voyage d'Angleterre, allez en
» Italie, cela convient à un homme de
» votre âge ; & si vous pouvez obtenir
» de votre cœur, de vous éloigner de
» cette dangereuse femme, ne vous en
» rapprochez point, que vous ne soyez
» entiérement dégagé. Ah ! Madame,
» *s'écria-t'il douloureusement*, ce remede
» est plus difficile à supporter que le
» mal. Je m'étois bien attendu, *re-*
» *prit Madame de Beaugy* ; qu'il vous en
» couteroit trop, & puisqu'il vous est
» impossible de vous empêcher de la
» voir, vous n'avez point d'autre parti
» à prendre, que celui de borner tous
» vos plaisirs aux assiduités que vous
» lui rendrez ; afin de n'être plus ex-
» posé à ses fureurs. Mais, *continua-*
» *t'elle*, vous aimez le fracas, & l'en-
» vie que vous avez de passer pour un
» homme à bonne fortune vous a si
» fort gâté l'esprit, que tout ce qu'on
» pourroit vous dire, ne vous fera ja-
» mais changer de conduite. Ils n'eu-
rent pas le tems d'en dire davantage, une parente de Madame de Beaugy entra ; c'étoit de ces esprits aisés qui s'ex-

priment naturellement : elle connoiſſoit Rinville pour un homme qui aimoit à faire confidence de ſes intrigues amoureuſes, pour s'en faire honneur. Comme elle s'étoit miſe ſur le pié de le railler, elle ne le vit pas plûtôt fait de la maniere que je viens de marquer, qu'elle s'écria avec un emportement agréable : Ah ! mon Cavalier, votre jalouſe a fait encore » quelque nouvelle découverte, & » vous a puni de votre coqueterie. » Si j'étois à votre place, j'aurois la » précaution de lui faire couper les » ongles, & limer les dents.

Rinville qui ſe faiſoit un mérite de toutes les plaiſanteries qu'on lui faiſoit ſur le chapitre de ſes amourettes, ne s'offenſa pas de celles que lui fit cette Dame, au contraire il y prit tant de goût, que pour lui donner lieu de les continuer, il propoſa d'aller à la Porte Saint-Bernard, & après avoir un peu réparé devant un grand miroir, le deſordre où il étoit, ils monterent dans ſon caroſſe ; c'étoit dans le tems des Bains. Un autre que Rinville n'auroit pas choiſi une promenade où

il y avoit tant de monde ; mais sa vanité lui donnoit toujours des vûes bizarres : quand il voyoit passer quelque personne de qualité dont il étoit connu, il feignoit de se cacher, pour donner de la curiosité par cet air de mistere. Ces Dames avoient beaucoup de peine à soutenir leur serieux, & fatiguées de toutes ses minauderies, elles l'obligerent à les remener chez elles. Il les pria, en les quittant, d'avoir un peu d'indulgence pour ses folies, & de ne les pas publier. Ah ! » s'écria *Madame de Beaugy*, vous se» riez au desespoir qu'on vous gardât » le secret. Il s'en retourna chez lui, où il demeura quelques jours sans sortir & sans entendre parler de sa Jalouse. Cela le rendoit inquiet ; cependant comme elle l'avoit si fort maltraité, il crut qu'il seroit honteux de n'en pas marquer de ressentiment ; c'est pourquoi il résolut de ne se point raccommoder avec elle, à moins qu'elle n'en fît les premieres démarches ; mais soit que Madame d'Arigny fût assurée de son retour, ou par quelque autre raison, elle se tint sur son fier,

& il fut encore contraint, par la malignité de son étoile, de lui demander pardon, en lui jurant que la passion qu'il avoit pour elle, ne dureroit pas moins que sa vie.

S'étant rembarqué avec cette extravagante maîtresse, il s'étudia tout de nouveau à lui plaire; mais malgré tous ses soins, il y avoit des momens, où elle n'étoit pas contente de lui. Sa jalousie le faisoit souffrir si cruellement, qu'il en étoit fatigué, & ne tenoit plus à elle que par crainte. Il avoit des affaires avec son mari, qui l'embarassoient terriblement; mais comme un amour usé n'a pas les charmes d'un amour naissant, les considerations d'intérêt ne furent pas assez fortes pour l'empêcher de s'abandonner aux douceurs d'un nouvel engagement.

TABLE

DES AVANTURES

Contenues dans la ſeconde Partie.

X. *LE Bourgeois devenu docile*, Page 122
XI. *La Dame aux Vapeurs*, 146
XII. *Le Riche Corſaire*, 155
XIII. *Le Portier conſcientieux*, 164.
XIV. *La Maſcarade*, 168
XV. *L'Avanturiere*, 173
XVI. *Le Campagnard qui prend l'air*, 181
XVII. *Le Marquis à fracas*, 186
XVIII. *Le ſoufflet avantageux*, 197
XIX. *La fauſſe Dévote*, 204.

RECUEIL
DE PLUSIEURS
HISTOIRES
SECRETTES
NOUVELLEMENT ARRIVE'ES,
Par MESSIEURS ***

X. AVANTURE.

Elle qui rendit Rinville infidéle, paſſoit de fort loin en eſprit & en beauté Madame d'Arigny ; elle avoit le viſage ovale, le nez aquilin, un peu élevé du milieu, le teint fin & uni, ſes cheveux noirs en relevoient encore l'éclat..

Rinville la fit peindre blonde ; & pour se faire honneur il montroit son portrait à tous ses amis ; & disoit qu'il étoit d'une Angloise de qualité, & afin qu'on ne pût douter qu'elle fût sa maîtresse, il fit faire le sien au dos de celui de la Dame, de maniere que lorsqu'il vouloit le cacher, il le retournoit.

Il trouvoit dans cette jolie femme tout ce qu'il faloit pour remplir sa vanité : elle lui écrivoit des lettres d'un caractére aussi tendre & aussi passionné que les Lettres Portugaises ; & l'on peut dire que pour une personne qui n'avoit pas de naissance, elle avoit beaucoup l'air de qualité. Son mari, que je nommerai *Richard*, avoit du bien, & passoit parmi les gens de sa portée pour un homme de bon commerce. Par un malheureux rencontre pour lui, Rinville vit sa femme, & l'aima d'abord jusqu'à la fureur. Il n'eut pas de peine à s'introduire chez elle, son mari se croyoit si fort honoré des avances d'amitié que lui faisoit un homme qui lui paroissoit d'un gros relief, qu'il ne se défioit pas que ce fût un Amant façon d'Ami, il le re-

galoit ſouvent, & il y avoit tant de liaiſon entre eux, qu'ils ſe voyoient tous les jours. Rinville ſe ſervit ſi heureuſement de la liberté qu'il lui donnoit d'entretenir ſa femme, qu'elle ne fut pas long-tems ſans répondre à ſa paſſion; & comme l'amour & la prudence ne ſe rencontrent que rarement enſemble, l'intrigue ne fut pas plûtôt liée, qu'ils devinrent inſéparables; ils alloient tête-à-tête aux promenades, afin de n'être pas connus, où pour donner plus de curioſité, il la faiſoit maſquer, & la faiſoit toujours paſſer pour une Dame Angloiſe.

Encore qu'il fût bien aiſe que l'on crût que c'étoit ſa maîtreſſe, il ne laiſſoit pas de garder de certaines meſures à cauſe de Madame d'Arigny: Elle avoit auſſi en tête un jeune Blondin, qui l'avoit ſi fort occupée, qu'elle ne s'étoit pas apperçûe de ſon nouvel attachement; mais ayant trouvé que cet Amant ne lui convenoit pas, ce ne fut qu'un feu follet, qui s'éteignit preſqu'en naiſſant. Elle ne fut pas plûtôt libre, qu'elle remarqua le peu

d'empreſſement que Rinville avoit de la voir; elle en eſt chagrine, & lui fait des reproches. Il ſe défend ſi mal que cela lui auroit encore attiré quelque bruſquerie, s'il lui en eût donné le tems; mais il la quitta avec précipitation, & la laiſſa entierement convaincuë de ſon infidelité. Cela lui donna un deſeſpoir ſi terrible, qu'elle ne fut plus occupée que du ſoin de découvrir ſon heureuſe rivale. Elle mit tant de *griſons* en campagne, qu'elle en fut pleinement informée, & ne penſa plus qu'aux moyens de ſe venger, & de ſacrifier ces deux Amans à ſa jalouſe rage.

Elle avertit Richard de prendre garde à la conduite de ſa femme, qui aimoit ſi éperduëment Rinville, qu'elle lui donnoit beaucoup; que c'étoit un ſcelerat, qui s'étoit ſervi de ſes bontez pour le perdre d'honneur; qu'il n'y avoit plus que lui qui ignorât qu'il étoit du dernier bien avec cette coquette.

Les Bourgeois ſont d'ordinaire plus ſenſibles aux outrages de cette eſpece, que les Perſonnes de qualité; ils

ſont aſſez fols de croire que c'eſt pour leur famille une tache qui ne s'efface jamais ; c'eſt une erreur du Vulgaire que je ne prétens pas combattre : Cependant il y auroit une belle diſſertation à faire là-deſſus, je la laiſſe à ceux qui liront cette Hiſtoire.

L'avis de Madame d'Arigny fit ouvrir les yeux à Richard, & s'il ne connut pas d'abord toute l'étenduë de ſon malheur, il en découvrit aſſez pour lui donner de violens ſoupçons. Comme il ne manquoit pas d'eſprit, il ne voulut pas éclater, qu'il n'en eût une entiere certitude.

Malgré la douleur dont il fut pénétré, il fut ſi fort le maître de ſes mouvemens, qu'il n'en laiſſa rien voir à Rinville, ni à ſa femme ; mais il les obſervoit, & comme ils n'avoient pas la moindre défiance du furieux contraſte dont ils étoient menacés, ils n'étoient point en garde, & ſi leur langue ne diſoit rien devant le mari, qui pût découvrir le ſecret de leurs cœurs, il n'en étoit pas de même de leurs regards, il auroit fallu être peu éclairé pour ne les pas expliquer juſte.

Richard, qui ne manquoit pas de lumiere, n'y fut point trompé : Il ne balança pas à croire que l'intrigue entre Rinville & sa femme ne fût consommée : il lui passoit dans l'esprit mille pensées violentes. Il étoit dans cette agitation, & incertain du parti qu'il devoit prendre, lorsqu'il rencontra un de ses amis, qui s'étoit mis en possession de plaisanter toujours » avec lui : Il lui dit en l'abordant : » Je croyois vous avoir vu descendre » à l'*Opera* avec Madame Richard & » Monsieur de Rinville. Ce discours lui causa beaucoup de trouble ; il n'en fit rien paroître, & lui repliqua : » Cela auroit dû vous surprendre, » vous qui sçavez que ces sortes de » divertissemens ne sont point de mon » goût.

En achevant ces mots, il le quitte, & tout furieux va à l'Opera : il entre au Parterre, le manteau sur le nez, & eut la douleur de voir Rinville & sa femme au fonds d'une Loge, plus occupés à se parler qu'à regarder le spectacle. Il souffroit cruellement, & sortit des premiers, alla prendre un Fia-

tre, & le fit approcher le plus près qu'il put du caroſſe de Rinville, qui ne parut avec ſa Dame qu'après que le monde fut écoulé. Cela leur cauſa un incident très-fâcheux; il lui fut plus aiſé de les remarquer dans le tems qu'ils montoient dans leur caroſſe. Richard ayant mis la tête à la portiere du ſien, un laquais de Rinville qui ſervoit au commerce amoureux, le reconnut, & en avertit ſon maître: il en fut allarmé; mais ſon embarras fut extrême, quand il remarqua qu'il les ſuivoit; il fit dire à ſon cocher de ne point ménager ſes chevaux, & de faire en ſorte de paſſer de ſi loin le caroſſe où étoit Richard, que cela le put dérouter. Mais il eut beau faire, les chevaux du Fiacre ſe trouverent ſi vigoureux, quoique d'ordinaire ce ne ſoient que des roſſes, que pour peu que l'on eût fait attendre Rinville à ſa porte, lui & Richard s'y ſeroient rencontrez. Mais on ouvrit ſi à propos, que ce malheureux eut la douleur de voir que ſa femme étoit échappée à ſa fureur.

Il heurta long-tems, mais on ne ſe

donna pas la peine de lui répondre, il l'appella de tous les beaux noms que sa colere lui inspira.

Heureusement pour Rinville, son quartier étoit assez éloigné du commerce du monde; il n'avoit pour voisin qu'un homme distingué par son mérite & par une grande Charge: quoiqu'il fût sur le retour, il donnoit encore dans tous les plaisirs des jeunes gens; & c'en étoit un fort grand pour lui, que d'entendre conter à Rinville toutes ses bonnes fortunes & les incidens dont elles étoient remplies. Pour le voir plus commodément il avoit fait faire une porte de communication, qui fut d'un grand secours pour ces Amans; car Rinville l'envoya prier de lui permettre de faire sortir une Dame par sa porte de derriere. Il le lui accorda avec plaisir, & lui donna même son carosse. Rinville l'ayant remenée assez près de chez elle, rentra de la même maniere qu'il étoit sorti; & comme il prévoyoit que Richard s'opiniâtreroit à demeurer à sa porte, il imagina une chose pour le tromper: Il avoit chez lui depuis

quelques jours une parente de son homme d'affaires : elle étoit très-jolie, elle avoit la taille si semblable à celle de la Richard, qu'on pouvoit s'y méprendre : avant que de la remener, il l'avoit fait changer d'habit avec cette femme, & il ne fut pas plutôt de retour, qu'il monta en carosse avec elle. Richard qui ne se défioit pas qu'une porte de derriere rendroit son attente inutile, ayant fait reflexion que tant qu'il feroit du bruit, sa femme ne s'hazarderoit pas de sortir, il étoit remonté dans son Fiacre, & l'avoit fait ranger dans le détour d'une petite ruë, d'où il attendoit avec beaucoup d'agitation la fin de cette catastrophe, lorsqu'il le vit sortir, & comme il remarqua à la clarté d'un flambeau, qu'il étoit avec une femme, il crut que c'étoit la sienne, & ne balança pas à le suivre encore : il fut bien surpris de le voir descendre seul chez sa mere. Cette occasion lui parut belle pour se venger ; il s'approcha tout furieux du carosse, & alloit faire sentir à cette femme ce que pese le bras d'un Jaloux, si dans le moment

un laquais de Rinville ne fût venu avec son flambeau pour sçavoir ce qu'il vouloit. La Demoiselle qui jouoit à regret un si méchant personnage, fut si effrayée de voir un homme qui s'alloit jetter sur elle, qu'elle fit un cri terrible, qui fit connoître à Richard sa méprise ; il se retira avec un étonnement mêlé de confusion & de colere.

Rinville qui avoit prévû qu'il se déferoit de son jaloux par cette ruse, s'en retourna chez lui, en plaisantant de la frayeur que la Demoiselle avoit euë.

Pour Richard, il crut que la tête lui tournoit, lorsqu'en arrivant chez lui on lui dit que sa femme étoit au lit, & qu'elle étoit revenuë du sermon fort malade. Tous ses gens étoient dans ses intérêts, & il n'y en avoit pas un qui n'aidât à le tromper. Il étoit infiniment à plaindre, car s'il vouloit la justifier après ce qu'il avoit vû, il faloit qu'il convînt qu'il étoit un visionnaire, & si elle étoit coupable, comme il n'en doutoit pas, il avoit lieu de croire que l'impunité la rendroit plus hardie à l'outrager. Il monta à sa chambre, incertain de la maniere qu'il devoit prendre avec

elle ; mais il ne la vit pas plûtôt, qu'il ne fut plus le maître de ſon reſſentiment : Il lui dit d'un ton à la faire trembler : » Tu feins d'être malade, perfi» de, & tu me crois aſſez dupe, après » ce que j'ai vû, pour ajouter foi aux » fables que tu me fais débiter ! Hé ! » que voulez-vous dire, *s'écria-t'elle*, » *avec l'aſſurance d'une perſonne qui n'a* » *rien à ſe reprocher ?* Tu le ſçais mieux » que moi, *reprit Richard avec un re*»*doublement de fureur* ; mais ne te flat» tes pas que je ſois aſſez lâche pour » ſouffrir que tu continues le com» merce honteux qui eſt entre Rinville » & toi : Comptes que ſi tu le vois ja» mais, il n'y a point d'extrémités où je » ne me porte pour me venger. Après ces terribles menaces, il ſe retira. Ils furent quelques jours ſans ſe parler, & ſi la coquette avoit voulu regler ſa conduite, il l'aimoit, & auroit tout oublié : Mais elle ſe laiſſoit aller ſans aucun ménagement au penchant qu'elle avoit pour Rinville, & n'ayant plus la liberté de le voir, & n'oſant pas ſitôt en chercher les occaſions, de crainte d'être obſervée, elle ne s'amuſoit qu'à lui écrire.

On se persuade aisément ce que l'on souhaite ; Richard voyant qu'elle ne sortoit plus, crut que l'avanture de l'Opera l'avoit allarmée, & que cela pourroit bien la rendre sage. Ce faux préjugé commençoit à l'adoucir ; mais la parente de Rinville, qui ne cherchoit qu'à les troubler, ayant été avertie de toutes choses par ses espions, en fit faire le détail à Richard : cela réveilla toute sa colere.

Il alla trouver un de ses amis, & lui demanda conseil sur cette fâcheuse avanture ; il entra dans sa douleur, & lui dit qu'il étoit infiniment à plaindre ; qu'il ne connoissoit rien de plus douloureux, que de recevoir d'une femme qu'on aime tendrement, des outrages de cette espece. » Elle s'est rendue si » indigne des bontés que j'avois pour » elle, *repliqua-t'il*, que je n'aurai ja- » mais de repos, que je ne sois ven- » gé. Pensez-y bien, *reprit son ami*, » afin de ne pas tomber dans le ridi- » cule de la plûpart des maris, à qui il » arrive de pareilles avantures ; après » avoir bien fait les méchans & rendu » leur malheur public, ils s'appaisent,

» & s'étant raccommodés avec leurs
» femmes ils souffrent leurs galanteries
» avec beaucoup de docilité. Ne croyez
» pas, *s'écria Richard*, que je tombe
» dans ces sortes d'extravagances, j'ai
» pris mon parti, & il n'y a rien qui
» puisse me faire changer. Puisque vous
» êtes si sûr de vous-même, *lui dit l'offi-*
» *cieux ami*, je vais vous donner un ex-
» pédient qui vous épargnera bien des
» choses chagrinantes. Je connois une
» femme, qui par son sçavoir-faire s'est
» fait quelque habitude à la Cour; je
» crois que par son crédit vous pourez
» bien avoir une Lettre de cachet pour
» faire renfermer votre femme; mais
» elle ne donne pas ses services pour
» rien, & il faut compter qu'il vous en
» coutera. Richard l'embrasse, en lui
disant qu'il ne pouvoit pas l'obliger
davantage, que de lui ouvrir cette
voye. Il vit la femme, convint avec
elle à mille écus. Un homme moins
sensible à l'honneur que lui, auroit
trouvé la somme un peu forte: Aussi-
tôt qu'il eut la Lettre de cachet, il fit
monter sa femme en carosse, & mal-
gré ses pleurs & ses cris, il la mena

avec une bonne escorte à un Couvent qui n'est éloigné de Paris que de neuf ou dix lieues, & dit à la Supérieure de ne la laisser voir à personne, & de ne pas souffrir qu'elle reçût aucune lettre.

Richard s'en revint chez lui fort content d'avoir mis sa femme dans un lieu qui lui fermoit tous les chemins à la galanterie : il ne prévoyoit pas que sa retraite alloit fournir à Rinville une nouvelle matiere pour exercer les grands talens qu'il avoit pour les intrigues amoureuses.

Cet amant n'apprit pas plûtôt le malheur de sa maîtresse, qu'il s'appliqua uniquement à démêler l'endroit où elle étoit : il imagina une chose qui lui réussit : il connoissoit beaucoup d'avanturieres, il en choisit une qui n'avoit pas moins d'esprit que d'adresse. Après qu'il l'eut bien instruite, il l'envoya par une voie détournée, grossir le nombre des pensionnaires du Couvent où étoit sa Belle, & par cette ruse ingénieuse il rendit les précautions de Richard inutiles, car cette fille joua si bien son rôle, qu'elle établit entre ces deux amans un commerce de lettres.

Mais la vanité qui l'emportoit toujours sur son amour, le rendit si imprudent, qu'il ne put s'empêcher de les montrer ; la tendresse que la Dame avoit pour lui, y étoit si bien exprimée & dans des termes si forts, qu'il auroit manqué quelque chose à son plaisir si l'on ne les avoit pas vûes. En effet y a-t-il rien de plus flateur pour un amant, que de faire voir qu'il a inspiré une forte passion à une jolie personne ? C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que Rinville, qui n'étoit pas naturellement discret, s'en fit honneur ; & même cela ne lui auroit rien attiré de fâcheux, sans une malheureuse rencontre ; il se trouva qu'un Gentilhomme qui portoit le même nom que sa maîtresse, avoit une fille en pension dans ce même Couvent. Cette avanture avoit trop éclaté, pour être ignorée de ce Gentilhomme. Sa délicatesse sur le chapitre de l'honneur, alloit si loin, qu'il crut qu'on pourroit se méprendre à ce rapport de noms, & quoique sa fille ne fût pas encore d'un âge à être soupçonnée de galanterie, il ne balança pas à la retirer. Comme il

connoiſſoit des Dames qui voyoient Rinville, & qu'elles lui avoient dit, que malgré la clôture de Madame Richard, il en recevoit ſouvent des lettres, il ne put s'empêcher de le dire à la Supérieure, en lui faiſant entrevoir que des femmes de ce caractére donnoient de méchans préjugés d'un Couvent. Encore qu'elle n'ajoutât pas une entiere croyance à ce qu'il lui diſoit, elle ne laiſſa pas de faire obſerver la Dame, & ayant fait réflexion aux grandes liaiſons qu'elle avoit avec la nouvelle Penſionnaire, elle entra en quelque défiance; elle donna de ſi bons ordres, qu'on ſurprit un paquet qui s'adreſſoit à elle. La Supérieure l'ouvrit, & y trouva une lettre de Rinville qui s'adreſſoit à Madame Richard; de cette maniere leur artifice fut découvert. Comme ſon mari payoit pour elle une forte penſion, la Supérieure craignit qu'il ne la retirât, s'il apprenoit ce qui s'étoit paſſé: elle chaſſa l'Avanturiere avec tant de précipitation, qu'elle n'eut pas le tems de parler à Madame Richard. Cet incident fut douloureux pour ces deux amans, particuliérement

culierement pour Rinville ; mais comme les obſtacles ne ſervoient qu'à augmenter ſon amour, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fiſt pour les ſurmonter, cela lui fit faire des folies outrées ; on en va être convaincu.

L'Avanturiére, qui étoit des plus adroites pour ces ſortes de commerces, avoit fait remarquer à la Richard, étant à la garde robe avec elle ; que l'ouverture de ce lieu donnoit ſur un petit ruiſſeau qui étoit au dehors du Couvent, & qu'il y avoit ſi peu de hauteur, qu'il étoit aiſé de parler aux perſonnes qui auroient été au bas, de leur donner des lettres, & d'en recevoir par le moyen d'un cordon, auquel on les attacheroit. Cette imagination parut d'un grand ſecours à Madame Richard ; elle la remercia, & lui dit que s'il arrivoit quelque incident qui les ſéparât, elle viendroit ſouvent dans cet endroit, qu'elle ne manquât pas d'en avertir Rinville, & qu'il pourroit ſe ſervir d'un ſiflet pour ſignal. L'Avanturiere, qui connoiſſoit l'humeur de cet Amant, ne fut pas plûtôt arrivée à Paris, qu'elle lui alla faire le

détail de ce que je viens de dire. Il en eut tant de joie qu'il l'embrassa, & lui marqua sa reconnoissance par sa liberalité.

Il s'alla préparer pour le lendemain, elle lui conseilla de se munir de bonnes odeurs ; il partit comme il l'avoit résolu, après avoir écrit une lettre pour donner à la Dame s'il en trouvoit l'occasion. On auroit dit à le voir, qu'il avoit quelque grand dessein ; il n'avoit de guide que l'amour, quoique d'ordinaire il égare ceux qui se livrent à sa conduite, il arriva si à propos, qu'il n'eut pas l'ennui d'attendre. Sa Maîtresse, par un pressentiment que les amans ont quelquefois, s'étoit rendue dans le lieu secret. Au premier signal qu'il fit, elle descendit une lettre avec un cordon où il attacha la sienne ; & quoique l'enveloppe ne fût pas des plus propres, ayant passé par un si vilain canal, je croi que dans leurs premiers transports ils ne laissérent point de les baiser. Comme ils n'étoient pas pleinement satisfaits des marques de tendresse qu'ils venoient de se donner, ils voulurent y

ajouter le plaisir de se parler ; & pour s'entendre plus aisément, Rinville se mit dessous cette ouverture ; & par cette belle sarbacane ils liérent conversation. Cet amant y prit tant de goût, qu'il y revint souvent : on ne s'en étonnera point quand on fera reflexion que Madame d'Arigny sa vieille Maîtresse l'avoit accoutumé aux mauvaises odeurs.

Un jour, l'imprudent Rinville ne s'étant point apperçu qu'il y avoit des femmes qui lavoient du linge à ce petit ruisseau, parloit si haut qu'il en étoit entendu, elles servoient le Couvent, elles le dirent à plusieurs Religieuses, qui en informérent la Supérieure, qui ne voulant plus être chargé d'une femme de ce caractére, avertit son mari. Il partit dans le moment, la rage dans le cœur, & après l'avoir accablée de reproches, il la mena avec beaucoup de secret dans un autre Couvent à cinquante lieuës de Paris.

Je ne sçai si cela dérouta Rinville, mais il n'en est rien revenu dans le monde.

Sa vieille Maîtreſſe, qui ne lui pouvoit pardonner de l'avoir ſacrifiée à une femme qu'elle croyoit beaucoup au-deſſous d'elle en toutes maniéres, lui fit éprouver qu'il n'y a rien de ſi dangereux que la haine qui naît d'un amour mépriſé : elle lui fit tout le mal qu'elle lui put faire, elle parloit de lui comme du dernier des hommes, & lui donnoit de ſi méchans caracteres, que cela dérangea ſes vûes, & le contraignit d'en avoir d'autres, qui l'ont perdu ; elle l'empêcha d'entrer dans un Corps célébre, où il auroit acquis de la réputation ; car il eſt naturellement éloquent, & ne manque pas de vivacité ni de pénétration. Les diſgraces que l'attachement honteux qu'il avoit eu pour cette parente, lui avoient attirées, le chagrinoient beaucoup ; mais pour ſon malheur, elles ne lui ôterent pas le goût pour les Charges : il en acheta une très-belle, qu'il exerça quelque tems avec beaucoup d'agrément & de ſuccès ; mais lorſqu'on a de grands biens, nos ennemis ont continuellement les yeux ſur notre conduite pour nous perdre ;

on l'accuſa de peu de droiture. Cette accuſation eut des ſuites ſi fâcheuſes, que malgré le crédit de quelques gens qui s'intéreſſoient pour lui, on le contraignit de ſe défaire de ſa Charge, avec les circonſtances des plus mortifiantes pour un homme qui eſt ſenſible à l'honneur.

Cependant il ne changea rien à ſa conduite, & affecta même de ſe trouver aux endroits où il y a le plus de monde, entêté de la folle penſée qu'en le voyant chercher les plaiſirs, on prendroit ſon affaire pour une fable inventée par ſes ennemis. A l'égard de ceux avec qui il avoit eu des liaiſons, & qui étoient pleinement informés de la choſe, il ceſſa de les voir.

Pour Richard, qui jugeoit du chagrin de Rinville par raport à ce qui lui étoit arrivé, il en avoit toute la joïe dont un véritable ennemi eſt capable; il crut même que l'amour qu'il avoit pour ſa femme, n'auroit pas tenu contre une ſi longue abſence, & la méchante ſituation de ſes affaires; il s'imagina qu'il n'oſeroit plus s'ha-

zarder à faire parler de lui, après s'être mis dans un si méchant jour dans le monde. Tout plein de cette confiance, il commença à s'adoucir pour sa femme, & quelque tems après, il eut la foiblesse de la reprendre, avec l'inutile précaution de lui faire jurer qu'elle ne verroit plus Rinville. Il fut encore assez fou pour lui donner un carosse, afin qu'elle eût chez elle tout ce qui pouvoit remplir son ambition : elle ne s'appliqua d'abord qu'à regagner sa tendresse, & la Coquette y réussit si bien, que le pauvre duppe fut bien-tôt sur le pié des maris commodes, & si elle ne voyoit pas Rinville chez elle, ils ne manquoient point d'endroits où ils étoient en liberté. Les airs de fierté qu'elle se donnoit depuis qu'elle avoit un équipage, lui attirerent la jalousie & le déchaînement de tout son quartier. Il se trouva des curieux qui l'observerent, & comme il n'y a rien qu'on ne découvre, quand on s'en veut donner la peine, il revint bien-tôt à Richard, que sa femme avoit fait une reprise d'amour avec Rinville ; mais soit qu'il

eût pris son parti là-dessus, ou qu'il ne le crût pas, il ne s'en embarassa point. Elle étoit si charmée de sa douceur, que quoiqu'elle ne fût occupée qu'à chercher les occasions de lui faire tous les jours de nouveaux outrages, elle lui marquoit autant de tendresse, que si elle l'eût aimé éperdument. Cette profonde dissimulation fait voir de quoi une femme est capable, quand elle se laisse aller au penchant d'un amour déreglé. Cette Coquette étoit du même caractere que son Amant, les obstacles avoient servi à faire durer son amour; elle cessa de l'aimer, dès qu'elle s'apperçut que son mari ne prenoit plus garde à sa conduite; mais quand on s'est fait une douce habitude d'avoir des amourettes, on n'en revient que rarement, & l'on passe sans peine à une nouvelle intrigue. Rinville s'étant apperçu qu'elle n'étoit plus la même pour lui, s'en plaignit, l'artificieuse s'en offensa, & lui voulut persuader, que s'il remarquoit quelque changement en ses manieres, il ne devoit pas s'en allarmer, puisqu'il n'étoit causé que par la crain-

te qu'elle avoit que ſon mari ne les ſurprît enſemble ; que leur amour leur avoit tant couté, qu'elle ne le pouvoit voir ſans être agitée d'une fraïeur mortelle ; que s'il l'aimoit, il n'exigeroit plus des entrevûes ſi fréquentes. Un diſcours ſi peu attendu lui fut ſuſpect ; il n'y a rien qui inquiette davantage un Amant qu'un ſoupçon de cette eſpece : il n'eut point de repos, qu'il ne s'en fût éclairci. Il fit poſter des gens auprès de la maiſon de la Dame, avec ordre d'obſerver tous ceux qui y entreroient ; il fut ſi bien ſervi, qu'il apprit qu'il avoit un Rival, & que Richard étoit ſi docile, qu'il le ſouffroit tous les jours chez lui, ſans en marquer le moindre ombrage. Cela livra Rinville au plus fâcheux deſeſpoir. Sa vanité redoubloit ſa jalouſie, & lui faiſoit regarder le changement de cette Coquette, comme un outrage dont il devoit ſe venger : Il croyoit avoir aſſez de mérite pour arrêter le cœur le plus inconſtant ; il fit éclater ſa colére, il publia le déreglement de la Dame, & fit des railleries de ſon mari, qui ne prenoit plus garde à ſa conduite,

conduite, & qui s'étoit mis auſſi ſur le pié d'avoir des Maîtreſſes. Autrefois il n'y avoit que les gens de qualité qui en uſoient de cette maniere; mais comme le Bourgeois eſt le ſinge de la Cour, ce déreglement eſt paſſé juſqu'aux perſonnes du plus bas étage.

Rinville qui n'étoit pas d'épée, ne pouvant ſe venger de ſon Rival, ſe retrancha au plaiſir que donne l'indiſcrétion à un Amant outragé; il montra toutes les lettres de la Richard, & j'ai même appris qu'il avoit été dans le ſentiment de les faire imprimer; je ſuis perſuadé qu'elles auroient beaucoup réjoui le Public.

Si les femmes qui ont des commerces criminels, avoient quelque jugement, elles n'écriroient jamais à leurs Amans, ou du moins elles auroient la précaution de retirer leurs lettres, avant que de rompre avec eux; mais ce ſont des Folles & des Etourdies, qui ne ſont occupées que des plaiſirs, & qui n'ont aucune attention pour tout le reſte.

XI. AVANTURE.

VOici encore une femme qui s'eſt toujours livrée ſans honte aux tranſports impétueux de ſes paſſions déréglées : elle avoit un mari très-aimable ; ſon eſprit étoit doux & aiſé ; il aimoit beau ſexe juſqu'à la folie ; ce qui dérangeoit beaucoup ſes affaires, & cauſoit ſouvent de veuves nuits à Madame *Darincourt* ſa femme. Cela ne s'accommodoit pas avec ſes vivacitez naturelles, & contribuoit à la rendre plus libertine. Elle prit de l'amour pour un homme au-deſſous d'elle : il étoit grand, ſans avoir bon air, & quoique jeune, il avoit le viſage à peu près comme ces vieilles médailles d'Empereurs Romains, les grimaces lui étoient ſi naturelles, qu'il en auroit donné des leçons aux Farceurs Italiens. Cela convenoit admirablement bien à la Dame dont toutes les actions étoient ridicules & extravagantes : il étoit d'une profeſſion qui le rendoit néceſſaire à Monſieur Darincourt. Cela l'obligeoit d'aller ſouvent chez lui,

où la Dame avoit le plaisir de le voir en liberté; car son époux qui n'avoit en tête que ses amourettes & ses affaires, étoit fort tranquille sur son chapitre. Il n'avoit point d'attention à tout ce qu'elle faisoit, & prenoit ses égaremens pour des vapeurs, en voici une des plus violentes.

Le pere de son indigne amant ayant appris l'attachement que la Dame avoit pour son fils, craignit que cela ne lui attirât quelque affaire fâcheuse, & résolut de le marier : Ayant trouvé une fille qui lui convenoit, il la lui fit voir, elle étoit jolie; & de plus, Madame Darincourt commençoit à le fatiguer. Cela le fit consentir sans peine à tout ce que son pere voulut; mais les égards qu'il étoit obligé d'avoir pour elle & pour son mari l'embarassoient beaucoup, par la raison qu'il ne pouvoit se marier sans leur en parler. Il étoit persuadé que de l'humeur dont étoit cette Dame, elle n'apprendroit pas, sans de violens transports de colere, une chose si opposée à ses sentimens. Cependant il falut se résoudre à aller chez Darincourt : il lui montra

ſon Contrat ; après qu'il l'eut ſigné, il lui dit de le porter à ſa femme : il paſſa, en tremblant, à ſon appartement : elle n'étoit pas encore levée, & n'ayant aucun preſſentiment de ce qu'il venoit lui apprendre, elle le reçut avec de grands épanchemens de joie, & voulut le faire aſſeoir ſur ſon lit. Voyant qu'il s'en défendoit d'un air embaraſſé, elle lui dit avec quelque marque de dépit : » D'où » vient donc que tu manques aujour- » d'hui de complaiſance pour moi ? » Ah ! Madame, *s'écria-t'il*, en fei- » gnant une extrême douleur, pardon- » nez à un malheureux, qui eſt ſi trou- » blé, qu'il ne ſçait ce qu'il fait. Enſuite il lui apprit que pour obéir à ſon pere, il étoit obligé de ſe marier. On veut te marier, *reprit-elle*, avec un égarement dans les yeux qui marquoit qu'il lui alloit prendre une vapeur encore plus forte que toutes celles qu'elle avoit eues ; en même-tems elle ſaute de ſon lit, & l'embraſſe d'une ſi grande force, qu'il ſemble qu'elle le veuille étouffer, en criant d'un ton de folle : » Tu te » veux marier, ingrat ! & tu crois que » je le ſouffrirai ? Non, non, *ajouta-*

» t'elle avec un redoublement de fureur ;
» comptes que je te poignarderai plû-
» tôt. Le pauvre garçon se trouvoit dans un terrible embaras ; car malgré tout ce qu'il pouvoit lui dire, elle s'opiniâtroit à ne vouloir pas le quitter. Elle étoit si fort colée sur lui, qu'à peine pouvoit-il respirer. Il auroit bien pû s'en débaraſſer, s'il eût voulu se servir de toutes ses forces, mais il craignoit que cette folle ne courût après lui malgré l'état où elle étoit. Il ne sçavoit quel parti prendre, lorsque M. Darincourt entra. On peut juger de la surprise d'un mari, qui trouve sa femme en chemise, la gorge toute découverte, qui embrasse un homme & un homme si indigne de ses careſſes. Cependant quoiqu'il fût autant irrité & étonné qu'on le peut être, il ne prit pas la chose sur un ton de hauteur, il lui donna un tour fort ingénieux, en disant à ce misérable : D'où vient que tu n'as pas sonné pour
» faire venir les gens de Madame ? Ne
» t'es-tu pas apperçu que ses vapeurs
» lui alloient prendre, & qu'étant tout
» seul avec elle tu courois risque de te
» faire étrangler ? Je l'aurois fait, *lui*

» *repliqua-t'il*, si elle m'en avoit donné le tems ; elle s'est jettée d'abord » sur moi. Son mari voulut lui faire quitter cet homme pour se mettre au lit ; mais sans l'écouter, elle baise ce malheureux, & lui dit mille choses flateuses. Darincourt, malgré sa douceur naturelle, ne laissa pas de marquer de la colere, en voyant son effronterie. Il lui demanda avec emportement si elle ne le connoissoit plus, & si elle n'avoit point de honte de paroître de cette maniere en sa présence ?

» Ah mon cher mari ! *s'écria-t'elle*, » je te demande pardon, & je te prie » de croire que malgré tout ce que tu » vois, je ne t'en aime pas moins. Ce » pauvre garçon est le seul qui prend » soin de me divertir, & l'on veut me » l'ôter en le mariant. Si tu ne détour- » nes ce malheur, tu peux compter » que je mourrai de désespoir. En achevant ces mots, elle jetta des regards furieux sur son mari & sur son amant. Ils en furent épouvantés, & lui promirent tout ce qu'elle voulut. Cela la remit dans un état plus tranquille : elle se laissa habiller, à condition que ce

homme demeureroit à dîner avec eux. Sa freneſie lui avoit duré ſi longtems, que l'on ſervit. Elle obligea cet amant à ſe mettre auprès d'elle : cela cauſa encore un incident qui la fit retomber tout de nouveau dans ſon ridicule outré : Il ſe trouva quelques gens avec eux, qui ne ſçavoient pas l'intérêt qu'elle prenoit à cet homme ; ils lui portérent la ſanté de ſa future épouſe ; il demanda à boire pour leur faire raiſon. Dans le moment l'extravagante prit ſon couteau, & ſans ſon mari qui lui retint le bras, elle auroit ſacrifié ce malheureux à ſa jalouſie. M. Darincourt le fit retirer, & calma les tranſports de cette emportée, en lui faiſant eſperer qu'il alloit travailler à rompre ſon mariage : cependant il s'acheva peu de jours après, avec ſon agrément ; & la Dame trouva en Monſieur de... de quoi ſe conſoler de cette perte.

Darincourt fut obligé de faire un grand voyage ; je ne ſçai ſi le nouvel amant de ſa femme avoit ſçû profiter de ſes vapeurs, mais il y parut, & ce qu'il y eut d'étonnant & de fort ſingulier, eſt qu'elle n'en fit aucun myſtere ;

mais le Ciel la punit de son déréglement, elle tomba malade & fut à l'extrémité. Une de ses amies qui étoit continuellement auprès d'elle, appréhendant qu'elle ne mourût dans le méchant état où elle étoit, donna des ordres pour empêcher que son amant ne la vît, & tâcha de la préparer à se confesser : mais comme il est impossible qu'une folle ait de la Religion, elle traita son amie de ridicule, & demanda avec beaucoup d'empressement à voir Monsieur de.... Elle voulut lui faire comprendre qu'elle ne devoit plus penser qu'à bien mourir. » Je mourrai, » *reprit-elle*, sans faire ce que vous sou» haitez, à moins que je ne parle à lui. Son opiniâtreté invincible obligea de consulter là-dessus un homme de pieté : il dit qu'il faloit le lui accorder, puisqu'on ne pouvoit la réduire d'une autre maniere. On l'alla chercher ; elle ne l'apperçut pas plûtôt, qu'elle s'écria avec un transport de joie : » On ne » veut plus que je te voye, mon cher ! » approches que je t'embrasse pour la » derniere fois. Cet amant ne parut pas moins confus que pénetré de douleur ;

il la pria avec beaucoup d'instance d'être plus moderée, & de se laisser conduire par la Dame qui étoit auprès d'elle, y ajoutant que pour lui, il alloit faire des vœux pour sa santé. » Eh » bien ! *lui repliqua-t'elle*, je me con» fesserai, puisque tu le souhaites, mais » je te jure que ce ne sera que pour » avoir le plaisir de parler de toi. Quoiqu'il eût paru d'abord très-affligé, une extravagance si peu attendue & si opposée aux sentimens que l'on doit avoir dans ces momens lui fit horreur, il se retira sans lui répondre, comme s'il eût voulu cacher son désespoir. On ne sçait si la joie que Madame Darincourt eut de voir une personne qui lui étoit si chere, diminua son mal, ou s'il étoit sur ses fins, mais le lendemain elle se trouva hors de danger. Quelques jours après, elle accoucha fort heureusement, & lorsque son mari revint, elle étoit assez bien rétablie. Il apprit, en arrivant son avanture, & quand il l'auroit ignorée, elle avoit un travers dans l'esprit qui l'empêchoit de rien cacher.

Ce fut la premiere fois qu'il s'irrita tout de bon ; il l'aborda avec une im-

preſſion de colere ſur le viſage ; mais loin d'en être allarmée, elle lui dit avec une hardieſſe qu'on auroit de la peine à concevoir : » Je t'ai fait un outrage, » mon mari, mais tu me le dois par- » donner, puiſque je n'ai jamais mar- » qué de reſſentiment de tous ceux » que j'ai reçus de toi. Ah malheureu- » ſe ! *s'écria-t'il, en ſortant de ſon caractere* » *doux*, je n'oublierai jamais l'affront » que tu m'as fait. Si tu m'en crois, » reprit-elle, tu ne feras pas de bruit, » puiſque nous ne ſçaurions nous » brouiller ſans ruiner nos affaires : je » ſçai bien, *continua-t'elle en verſant* » *quelques larmes*, qu'il eſt douloureux » à un mari d'avoir des preuves de » l'infidélité de ſa femme, mais ne » crains pas d'entendre jamais parler » du malheureux enfant qui a décou- » vert mon crime; je ne prétens pas » le mettre ſur ton compte, & cela » doit te conſoler. Darincourt ne pou- vant plus ſupporter ces diſcours extra- vagans, la quitta, très-réſolu de ſe ſé- parer. Il fut quelque tems ſans la voir, mais l'intérêt enfin les réunit, & ils ne changérent rien à leur conduite.

Je ſuis perſuadé que le peu de Religion a beaucoup de part au déreglement des hommes & des femmes, & que n'étant retenus par aucune crainte, ils s'abandonnent ſans ſcrupule à tout ce que leur méchant naturel leur inſpire.

XII. AVANTURE.

IL ne faut pas toujours faire paroître ſur la Scene, des Acteurs du même caractére, l'Heroïne de l'hiſtoire que je vais faire, eſt bien différente de celle dont je viens de parler, elle étoit jeune, belle, & avoit un air auſſi doux que modeſte.

Elle ſe trouva dans un embaras d'affaires, dont elle ne pouvoit ſortir ſans argent comptant; elle en avoit à recevoir, mais pour ſon malheur, il étoit entre les mains d'un homme dur, brutal, & dont les manieres rebutantes déconcertoient les plus hardis. Comme il étoit ſur ce pié-là dans le monde, Madame d'*Aucour*; c'étoit le nom de celle dont je parle, ne pouvoit ſe réſoudre à lui faire aucune priére,

mais étant preſſée par le mauvais état de ſes affaires, elle s'ouvrit à une Dame qui entroit, en bonne amie, dans ſes intérêts : Elle lui conſeilla de voir ce Dogue, & s'offrit d'aller avec elle: elles ne purent avoir audiance ; il les quitta bruſquement, en diſant qu'il avoit affaire. Elles y retournerent le lendémain, il ne leur fut pas plus favorable ; auſſi-tôt qu'il les apperçut, il s'enferma dans ſon cabinet, & leur fit dire qu'elles n'avoient que faire d'attendre, qu'il ne leur parleroit pas.

La Dame étoit deſeſperée de ſon peu de ſuccès ; ſon amie qui avoit l'eſprit fin & pénétrant, s'étoit apperçûe que le Monſieur, malgré toutes ſes malhonnêterez, avoit regardé avec attention Madame d'Aucour ; cela lui fit croire qu'il la trouvoit belle, & qu'il pourroit bien être touché de ſes agrémens, & avoir en vûe de profiter du beſoin qu'elle avoit de lui : elle lui fit part de ſes ſoupçons. Madame d'Aucour avoit de la vertu, elle en fut ſi effrayée, qu'elle ne put retenir ſes larmes. Son amie qui avoit l'eſprit entreprenant, & qui ne s'embaraſſoit de

» rien, lui dit : Eh quoi ! ma chere, ne
» ſeroit-ce pas un grand bonheur pour
» vous, ſi j'avois deviné juſte ? Car
» enfin l'amour adoucit les plus fa-
» rouches, & ſi vous en aviez inſpiré
» au mal-honnête homme que vous
» redoutez ſi fort, il deviendroit trai-
» table, & ſe feroit un plaiſir de vous
» obliger. Je ne ſçaurois que vous
» dire, *reprit triſtement la Dame*, mais
» je ſens bien que j'aurois moins de
» peine à ſouffrir ſes duretez, que ſes
» douceurs. Il n'eſt pas queſtion, *lui*
» *repliqua-t'elle*, de ſçavoir ce qui vous
» plairoit davantage, mais ce qui vous
» ſeroit le plus utile : pour moi, je
» m'imagine qu'il vous recevroit beau-
» coup mieux, ſi vous alliez ſeule, &
» je vous conſeille de le faire. Ah !
» *s'écria Madame d'Aucour*, vous n'y
» penſez pas : Ecoutez-moi, *reprit-elle*,
» & vous verrez que c'eſt après y
» avoir bien penſé, que je vous parle
» de cette maniére : Croyez-moi, ma
» preſence a eu beauconp de part à
» la mauvaiſe humeur qu'il vous a fait
» paroître, & je ſuis fort trompée, ſi
» dans un tête-à-tête vous ne le trou-

» vez tout different. Vous ne voyez
» pas, *lui repliqua Madame d'Aucour*,
» qu'en faisant ce que vous me con-
» seillez, je m'expose beaucoup. Eh,
» *lui dit-elle en riant*, tout ce qui peut
» vous arriver de fâcheux, c'est qu'il
» vous fera peut-être une déclaration
» d'amour un peu cavaliere : si cela
» arrive, n'allez pas lui ôter toute es-
» pérance, & songez que la réussite
» de votre affaire dépend de votre
» adresse. Je n'en attens rien, *repartit*
» *Madame d'Aucour*, & si je ne com-
» ptois sur la vôtre, j'abandonnerois
» tout ; mais puisque vous le voulez, je
» verrai demain de quoi il est capable.

Elles se séparent, Madame d'Aucour qui n'étoit pas de ces femmes du tems, qui comptent pour rien d'hazarder leur réputation, quand il s'agit d'accommoder leurs affaires, passa la nuit dans des irrésolutions cruelles ; Cependant le jour ne parut pas plutôt, qu'elle se fit habiller, & alla chez celui qu'elle redoutoit si fort. Aussi-tôt qu'on l'eut annoncée, un Valet de chambre la vint prendre, & la conduisit dans le Cabinet de son Maître.

Quelques momens après, il parut : il lui dit, en l'abordant avec l'air d'un » homme de son caractére. Je vous » accorderai, Madame, ce que vous » me demandez, mais je suis un peu » Corsaire, & je ne fais rien pour rien. Elle expliqua ce discours d'une maniére qui lui causa beaucoup de joie ; elle crut qu'il ne s'agissoit que d'argent, & lui répondit qu'elle lui feroit telle remise qu'il lui plairoit. » Ce n'est pas cela que je veux, Ma» dame, *reprit-il brusquement* ; & sans prendre aucun détour, il lui fit connoître qu'elle ne devoit attendre aucune grace de lui, à moins qu'elle ne voulût lui permettre de passer une nuit avec elle, & lui donna deux jours pour y penser. Elle se jetta à ses piés, & n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de le faire changer de sentiment ; mais il fut inéxorable, il la quitta en lui disant, que si elle se trouvoit d'humeur à accepter le parti, elle le lui feroit sçavoir. Quand elle fut un peu remise du trouble que lui avoit causé cette avanture, elle s'en alla trouver son amie pleine de douleur

& de honte ; elle fut d'un grand ſecours à cette belle affligée, qui l'embraſſe & pleure ſans pouvoir parler.

Comme cette Dame avoit beaucoup d'uſage du monde, elle ne s'allarma pas de la voir en cet état ; elle lui demanda ce qui s'étoit paſſé, & ce ne fut pas ſans un redoublement de douleur qu'elle lui en fit le détail : elle n'en fut pas ſurpriſe, & lui dit qu'elle avoit bien prévû, que ce brutal voudroit profiter d'une ſi belle occaſion ; mais que ſi elle avoit aſſez de réſolution pour exécuter ce qu'elle avoit imaginé, il pourroit bien être leur duppe. En même-tems, elle lui donna une boëte, en lui diſant, qu'elle renfermoit une drogue, dont elle n'auroit qu'à ſe frotter en ſe mettant au lit. Madame d'Aucour l'ouvrit, la ſenteur en étoit ſi forte qu'elle la referma avec précipitation.

» Eh bien, *lui dit ſon amie*, n'êtes-» vous pas perſuadée, que l'homme le » moins délicat ne pourroit pas ſup-» porter cette puanteur, & qu'il n'y a » point d'amour, quelque violent qu'il » fût, qui pût tenir contre un ſi grand

défaut.

si défaut. Elle ajouta encore plusieurs choses qui la déterminerent à tenter l'avanture. Comme elle ne vouloit pas lui écrire, elle lui manda par une personne de confiance, qu'elle le prioit de marquer jour pour terminer l'affaire qu'il sçavoit. S'il en avoit crû son impatience, il l'auroit fait venir dans le moment, mais étant occupé de choses qu'il ne pouvoit remettre, il choisit le lendemain. Madame d'Aucour qui avoit pris son parti, alla chez lui, & ne songea qu'à bien conduire sa ruse : elle trouva une fille, qui la conduisit dans une chambre, qui n'étoit éclairée que par quelques bougies, & se retira. La Dame se mit au lit avec beaucoup de précipitation, de crainte que le Monsieur n'arrivât, & qu'elle n'eût pas le tems de faire ce qu'elle avoit concerté avec son amie : mais heureusement pour elle, quand il entra, elle s'étoit si bien frottée qu'il n'y manquoit rien : Il étoit en robe de chambre, & on peut dire qu'il avoit pris autant de soin à n'avoir rien sur lui qui ne fût très-propre, que la Dame en avoit pris pour

ſe rendre puante : il ne lui fit pas un fort long prélude, il lui dit ſeulement pour lui donner quelque diſpoſition à la joie, qu'il avoit apporté la ſomme qu'elle lui demandoit. En même-tems il voulut l'embraſſer ; mais il fut frappé d'une odeur ſi empeſtée, que tout brutal qu'il étoit il demeura glacé, & s'éloigna d'elle, en s'écriant : » Ah, Madame, que vous êtes puante : » ſi toutes les femmes l'étoient com- » me vous, je renoncerois à leur com- » merce pour toute ma vie. Madame d'Aucour voyant que ſa ruſe avoit ſi bien réuſſi, ſe leva, prit ſa robbe de chambre, & le ſuivit dans un cabinet où il étoit entré, elle le pria de vouloir bien lui tenir la parole qu'il lui » avoit donnée. Cela eſt trop juſte, » *repliqua-t'il avec un air chagrin*, puiſ- » qu'il n'a pas tenu à vous que vous » n'ayez ſatisfait à la vôtre. Il fut exact, & lui compta ſon argent, qu'elle fit emporter ſur le champ. Le lendemain il arriva un incident ; elle avoit laiſſé ſous le chevet du lit la boëte qui renfermoit la drogue qui l'avoit tirée ſi heureuſement d'affaire,

Le Valet de chambre l'ayant trouvée, la porta à ſon Maître, qui reconnut en l'ouvrant l'odeur qui lui avoit cauſé un ſi grand dégoût ; il en comprit d'abord la ruſe. Encore qu'il ne lui eût rien donné du ſien, & qu'il n'eût fait qu'avancer la ſomme de quelques mois, il eut un violent dépit de ſe voir la duppe de cette avanture ; cependant il fut aſſez fou pour la publier.

Si ceux qui liront cette Hiſtoire, jugent comme moi de la Dame, ils ne lui croiront pas ces grands caractéres de vertu malgré la violence qu'elle ſe fit pour ſuivre le conſeil de ſon amie ; car enfin la choſe auroit pû tourner ſur un autre pié, ſi le Monſieur avoit été plus amoureux, & quand elle n'auroit eu rien à craindre pour l'eſſentiel, n'étoit-elle pas aſſez coupable, en donnant à cet homme lieu de ſoupçonner ſa vertu ? On dira peut-être qu'elle avoit laiſſé la boëte plutôt pour ſervir à ſa juſtification, que par oubli ; mais elle n'avoit pas de certitude qu'elle lui tomberoit entre les mains.

XIII. AVANTURE.

IL y a quelque tems que je fis une découverte qui me surprit beaucoup : Une femme de Ville, riche, & dont le mari est assez bien fait, après plusieurs années de mariage, s'entêta d'un homme d'un caractére, qui ne convenoit pas à la galanterie, c'est ce qui rend encore la Dame plus coupable. L'esprit n'est pas son bel endroit, l'on peut dire aussi que ce n'est pas celui du Monsieur, & s'il est vrai que la ressemblance forme la sympathie, il ne faut pas s'étonner s'il y eut une forte liaison entr'eux.

La Dame commençoit à s'éloigner du bel âge, mais le soin qu'elle prenoit de réparer ce que le tems lui avoit dérobé d'agrémens, la faisoit encore paroître belle. Sa taille étoit grande & des plus droites ; mais elle n'avoit pas bon air. Son mari étoit si persuadé de sa vertu, qu'elle pouvoit faire toutes choses, sans craindre qu'il y trouvât à redire. Comme c'est dans le jeu qu'on cache le mieux les intrigues, elle avoit

certains jours marqués, où il se rassembloit chez elle beaucoup de monde. Il y avoit toujours trois tables de jeux differens : De cette maniere elle auroit pû cacher son commerce, si elle avoit eu un peu plus de jugement, mais l'amour l'avoit rendue si folle, que le moins éclairé en galanterie auroit découvert la sienne. Elle donnoit souvent son jeu à quelqu'un sous prétexte de quelque petit soin domestique, & dans le même-tems le Monsieur avoit aussi quelque affaire, il ne se passoit gueres de jours qu'ils ne fissent de ces petites absences ; elle revenoit fort rouge & toute en désordre, & sans les égards qu'on avoit pour son amant, qui étoit un favori de la fortune, on en auroit beaucoup plaisanté : Enfin ils prirent des manieres plus commodes : le galant gagna le portier ; encore que cet homme eût beaucoup d'affection pour son Maître, qu'il servoit depuis longtems, il ne fut point à l'épreuve de l'argent : il ouvroit tous les jours au galant à six heures du matin. Comme la Dame suivoit le bel usage, qui ne veut plus que l'on couche avec le mari, rien

ne l'empêchoit d'avoir une conversation secrette avec son amant. Ce commerce dura assez long-tems ; mais il arriva qu'un jour notre Portier alla à confesse, & comme il commençoit à se faire un scrupule de servir à l'intrigue de sa Maîtresse, il ne put s'empêcher de le déclarer ; & l'on ne voulut point lui donner l'absolution, qu'il ne promît de sortir de chez elle. Il se résolut à demander son congé à son maître, jugeant bien que s'il s'adressoit à elle, il ne l'obtiendroit pas aisément : il le pria donc de vouloir lui permettre de se retirer. Il étoit très-bon valet, son maître lui demanda avec des marques de chagrin, la raison qui l'obligeoit à le quitter ? Il s'en défendit d'abord, mais il l'en pressa si fortement, que le » pauvre homme lui dit ; C'est, Mon- » sieur, à cause que je suis le premier » levé de votre maison. Eh, de quoi » t'avises-tu, *lui dit son Maître en l'in-* » *terrompant*, de te plaindre d'une cho- » se à laquelle tu dois être accoutumé » depuis tant d'années ? Il est vrai, *dit* » *le valet* ; mais je suis las d'ouvrir tous » les jours à six heures du matin à

» Monsieur de . . . . . & j'aime » mieux sortir que de me damner. La bonne foi du Portier fut quelque chose de fort mortifiant pour le mari ; mais il eut assez de force d'esprit pour n'en rien faire paroître ; il lui dit qu'il étoit fou, & que s'il continuoit dans ses égaremens, il le feroit renfermer aux Petites-Maisons. Cet homme fut si épouvanté de ces menaces, qu'il s'en alla dans le moment : il quitta même Paris, mais ce fut après s'être soulagé en découvrant cette avanture à un de ses camarades, qui la dit à son maître, & de cette maniére la chose fut bien-tôt sçûë de tout le monde. Apparemment que le mari n'en témoigna rien à sa femme, car on l'a vûe depuis dans les mêmes liaisons avec son Amant. Pour moi, je me suis imaginé, que la crainte a eu beaucoup de part à la docilité de ce pauvre Epoux, car le Galant de sa femme étoit d'une famille puissante, & il étoit très-dangereux d'en faire un ennemi.

Je ne moraliserai point sur la lâche complaisance de cet homme ; ce

n'eſt plus une nouveauté de voir l'honneur céder à l'intérêt.

S'il y a des perſonnes qui ne ſuivent pas les mouvemens impétueux de la jalouſie, il y en a d'autres à qui elle fait prendre pour des crimes les choſes les plus innocentes ; c'eſt pourquoi ce n'eſt pas aſſez que le beau ſexe ſoit ſage, il faut qu'il ne donne pas lieu de ſoupçonner de ſa vertu. La plûpart des femmes ne réfléchiſſent jamais ſur ce qu'elles font, c'eſt pour elles un plaiſir de laiſſer entrevoir du miſtére dans leur conduite, ou de faire de l'éclat; elles ſont nées avec l'imprudence, & l'on peut dire que c'eſt en elles une eſpéce de paſſion.

XIV. AVANTURE.

UNe fort jolie fille & des plus enjoüées, avoit deux amans : le premier avoit envie de l'épouſer, & l'autre étoit ſi jeune qu'il ne cherchoit qu'un amuſement agréable ; de plus ſon pere étoit dans une élévation qui faiſoit une trop grande inégalité entre lui & la Demoiſelle : cependant ſans rien

rien examiner, elle ſuivoit le penchant de ſon cœur, qui s'étoit déclaré pour ce dernier. Ce n'étoit pas ſans raiſon, puiſqu'il étoit encore plus ſupérieur à ſon rival par les agrémens de ſon eſprit & de ſa perſonne, que par les avantages de la fortune & de la naiſſance. Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre, ſon air étoit noble & gracieux : il avoit les cheveux blonds, le teint vif, les yeux bleux, petits, mais fort brillans. Sa bouche étoit un peu grande, mais il ſembloit que ce ne fût que pour laiſſer voir de petites dents bien arrangées & de la plus belle eau du monde ; encore que ſa phyſionomie fût des plus fines & des plus ſpirituelles, on lui trouvoit toujours plus d'eſprit qu'elle n'en marquoit. Sa vivacité étoit ſoutenue par un jugement ſolide : il s'étoit formé un goût ſi exquis par la lecture des bons Livres, que les meilleurs Auteurs le conſultoient ſur leurs ouvrages, & s'en tenoient à ſes déciſions. Avec des qualités ſi attachantes, il ne faut pas être ſurpris ſi la Demoiſelle ſouffroit ſes ſoins ; elle aimoit les plaiſirs, il lui en procuroit tous les jours de nou-

veaux ; dans le tems des assemblées ils couroient souvent ensemble. Un jour qu'il s'en faisoit une dans son quartier, il vint chez elle pour l'engager a masquer avec lui & quelques Dames de leurs amies : elle ne le vit pas plûtôt, qu'elle lui dit avec de grands épanchemens de joie, qu'elle sçavoit déja qu'il y auroit un grand bal dans le voisinage, & qu'elle avoit de quoi faire une mascarade des plus réjouissantes. En même-tems elle le mena à la ruelle de son lit, & lui montra deux habits que l'antiquité rendoit des plus grotesques: Il fit un éclat de rire en voyant celui qu'elle lui destinoit, le pourpoint étoit de satin blanc découpé avec beaucoup de petites basques, pleines d'œillets. Le haut de chausse étoit de velours cramoisi & fort étroit, un grand nombre d'aiguillettes en garnissoient la ceinture ; le manteau étoit de satin noir égratigné, & si court, qu'il sembloit avoir été fait pour Arlequin. Le Cavalier eut envie de l'essayer, & la Demoiselle n'y forma point d'obstacle : il se trouva si bien, qu'il ne pouvoit se lasser de faire mille postures plai-

fantes devant un miroir, en disant d'agréables folies. Dans le moment qu'ils n'étoient occupés que du plaisir que leur donneroit cette mascarade, ils entendirent quelqu'un sur le degré. Le Cavalier craignant d'être surpris dans l'état où il étoit, courut à la ruelle du lit, ne trouvant point d'autre endroit pour se cacher. Il jetta promptement cet habit, & reprit le sien ; mais malheureusement dans le tems qu'il mettoit sa culotte, son Rival entra. Quelle vision pour un Amant qui a des desseins de mariage ? Il se présenta de si étranges choses à son imagination, qu'il ne put s'empêcher de faire un cri terrible, & se retira, très-persuadé que son Rival étoit du dernier bien avec sa Maîtresse, & de crainte que sa raison ne fût la duppe de son cœur, il partit dans le moment pour la campagne, très-resolu de n'en revenir que quand il seroit entierement dégagé.

Pour la Demoiselle & le Cavalier, encore que cette avanture les eût déconcertés, comme ils n'avoient rien à se reprocher qu'un peu d'imprudence, cela ne dérangea point leurs plai-

ſirs ; ils allerent au Bal, leur Maſcarade les divertit beaucoup ; mais les malheurs ont leurs enchainemens ; le Cavalier fut obligé pour des affaires de famille de s'éloigner de la Demoiſelle : on le preſſa ſi fort de partir, qu'il n'eut pas le temps de la voir ni de lui écrire.

Si elle n'avoit pas été ſenſible à la perte de ſon premier Amant, il n'en fut pas de même de celui-ci : ce fut quelque choſe de fort douloureux pour elle, qu'un départ ſi précipité, & pour ſurcroit de chagrin, elle apprit que l'on plaiſantoit dans toute la Ville de l'avanture de la Culotte, & qu'on y ajoutoit des circonſtances qui la mettoient dans un fort méchant jour. Cela doit ſervir de leçon aux Filles, qui vivent d'une maniere trop libre avec les hommes ; puiſqu'après cela, elles ont beau affecter une conduite plus réguliere, elles ne ſçauroient ſe remettre ſur un bon pied dans le monde.

XV. AVANTURE.

UNe Fille qui n'avoit de reſſource qu'en ſa beauté & en ſon ſavoir-faire, ſe mit en tête de voir du pays, & d'en faire voir à ceux qui ſeroient aſſez duppes pour s'attacher à elle; mais après avoir été de Province en Province étaler ſes agrémens, ſans avoir trouvé ce que les femmes de ſon caractére nomment *bonne fortune*, elle prit le parti de revenir à Paris; il y avoit quelque tems qu'elle en étoit ſortie, elle y parut avec tous les charmes de la nouveauté.

Elle fut d'abord placée dans un de ces beaux endroits où tous ceux qui font profeſſion ouverte d'avoir des Maîtreſſes de grand air, les prennent; elle étoit expoſée à un trop beau jour, pour ne pas faire bientôt des conquêtes. Sa premiere ne fut pas illuſtre, & celui qu'elle rendit ſenſible, n'occupoit pas un poſte fort élevé; mais il s'y faiſoit diſtinguer. Son cœur étoit des plus tendres, & ſa tendreſſe l'avoit engagé dans une intrigue qui avoit beaucoup

dérangé ſes affaires par l'éclat qu'elle avoit fait ; cependant cela n'avoit rien diminué du penchant qu'il avoit pour les femmes ; il s'enflamma de telle ſorte à la premiere vuë de la perſonne dont je parle, qu'il étoit dans un état violent, lorſqu'il ne pouvoit la voir ; ſa profeſſion l'obligeoit d'être preſque toujours à Verſailles ; quand il venoit à Paris, il couchoit avec un de ſes amis qui étoit dans ſa confidence.

C'étoit un homme d'un bon commerce & qui aimoit à ſe divertir ; il auroit bien ſouhaité que ſon ami eût eu moins d'ouverture de cœur pour lui, car depuis qu'il étoit amoureux, il ne le laiſſoit pas dormir un moment, il lui parloit toute la nuit de la Demoiſelle, il en étoit ſi fatigué qu'il ne l'écoutoit plus.

La paſſion de cet Amant devint ſi vive, & elle lui fit faire tant de chemin, qu'il ſe reſolut de l'épouſer. Il le dit à ſon ami, ſa ſurpriſe fut extrême ; il ne pouvoit ſouffrir qu'il ſe donnât un ridicule dans le monde, en prenant une Fille qui n'y étoit pas ſur un bon pied, il lui dit là-deſſus tout ce que l'amitié peut inſpirer.

La Demoiſelle qui ſçavoit qu'un mari eſt d'un grand ſecours à une Coquette, mettoit tout en uſage pour amener cet amant au point qu'elle ſouhaitoit ; la choſe auroit réuſſi ſelon ſes ſouhaits, ſi l'ami qui avoit l'eſprit fin & adroit, ne lui eût fait comprendre que lorſqu'il s'agiſſoit d'un engagement éternel, il ne faloit rien précipiter, pour s'épargner le chagrin que l'on pourroit avoir dans la ſuite, d'avoir fait un mauvais choix : Il eſpéroit que ſi ce mariage trainoit en longueur ; il ſurviendroit quelque obſtacle qui pourroit bien le rompre, ce qui arriva comme il l'avoit prévû.

La Demoiſelle qui n'avoit jamais inſpiré de paſſions innocentes, ne ſe ſentoit pas de joie d'avoir trouvé un homme qui ſe faiſoit un honneur d'être ſon Epoux : elle le diſoit en ſecret à tous ſes amis ; on en fit des railleries très-piquantes ; il en revint quelque choſe à ſon Amant, mais il n'y faiſoit aucune attention ; & ſans une découverte qu'il fit, il l'auroit épouſée malgré une Puiſſance ſupérieure, qui lui avoit défendu de le faire ſur peine de ſa haine.

Un jour qu'il étoit à la Comédie avec ſon ami, il ſe trouva, par un hazard heureux, auprès de deux hommes très-bien faits. Auſſi-tôt que la Demoiſelle parut, il y en eut un qui dit à l'autre : » Voilà une fille qui a bon » air & qui me paroit belle : Celui qui n'avoit point encore parlé, lui repliqua qu'il ne tiendroit qu'à lui de la voir de plus près. Notre Amant prenoit trop de part à leur converſation pour n'y être pas attentif. Il ſeroit difficile d'exprimer ſon étonnement, quand il entendit celui qui avoit parlé le dernier, continuer en diſant, que la Demoiſelle n'étoit pas de difficile accès; qu'il l'avoit vûe à Straſbourg, où elle étoit ſur le pié d'*Avanturiere*; que même il lui étoit arrivé des affaires facheuſes, & qu'il avoit été témoin d'une qui l'avoit décriée juſqu'à la contraindre de changer de lieu : il entra dans quelque détail, où notre amant reconnut des incidens dont la Demoiſelle lui avoit fait confidence, parce qu'ils n'étoient pas à ſon déſavantage, mais dont elle avoit ſuprimé avec ſoin des circonſtan-

ces qui marquoient son déréglement ; c'en fut assez pour le guérir de sa folle passion. Il mouroit d'impatience de faire part à son ami de ce qu'il venoit d'apprendre ; mais comme ils avoient fait partie de souper chez la Demoiselle, il les trouva ensemble, & malgré la méchante situation où il étoit, il fut obligé de se joindre à eux, & d'aller chez elle où il avoit fait préparer un grand repas. La Coquette qui n'avoit aucun pressentiment de la perte qu'elle alloit faire, parut brillante & d'un enjoument qui l'auroit charmé sans la rencontre qu'il venoit de faire. Son amour s'étoit changé en mépris ; il prenoit si peu de soin de se contraindre, qu'il auroit falu être sans aucune pénétration pour ne pas s'en appercevoir. Il étoit dans le monde sur le pié d'un homme doux ; mais il se sentit si offensé d'avoir été assez duppe de prendre cette fille pour une *Lucrece*, que cela le fit sortir de son caractére ; & au lieu des maniéres respectueuses qu'il avoit toujours eues pour elle, il la traita si cavaliérement, qu'elle se douta bien, qu'il avoit appris

de ſes nouvelles : mais elle ne crut pas devoir entrer dans aucun éclairciſſement avec lui ; ils ſe ſéparérent très-mécontens l'un de l'autre.

L'ami de notre amant ne comprenoit pas ce qui avoit pû cauſer un ſi grand changement ; il ne ſe vit pas plûtôt en liberté, qu'il lui demanda d'un ton plaiſant, ce qui lui avoit paſſé par la tête ? Il lui repliqua qu'il n'entroit aucun caprice dans ſa maniére d'agir ; enſuite il lui conta ce qu'il avoit entendu de la converſation des deux hommes qui s'étoient trouvés auprès de lui à la Comédie. Cet ami eut beaucoup de joie d'apprendre que ces inconnus étoient venus aſſez à propos pour lui faire éviter un écueil où il s'alloit perdre ; il s'en retourna à Verſailles, & ſe fit un mérite de la rupture de ſon mariage.

La Demoiſelle qui n'avoit trouvé en lui rien qui pût lui plaire, que la qualité d'Epoux, ſe conſola de ſa perte ; elle ſe mit en commerce de galanterie avec un homme de Ville, fort riche, en lui inſpirant beaucoup d'amour : elle n'en avoit guéres pris ; elle

ne tenoit à lui que par la dépenſe qu'il faiſoit pour elle ; & qui étoit aſſez conſidérable, pour l'engager à des ménagemens ; mais que peut-on attendre d'une femme qui fait l'amour par intérêt ? Celle dont je parle, étoit des plus ſcelerates, & avoit ſçû ſi bien ménager l'eſprit de ſon nouvel amant, qu'il ne s'effarouchoit pas de voir chez elle des perſonnes de la premiére Qualité. Il ignoroit que les gens de la Cour ſont d'un dangereux commerce pour ceux qui n'en ſont pas ; qu'ils traitent de Bourgeois tout ce qui n'eſt pas d'épée, il faudroit bien être fortuné pour ne pas être joué, quand ils en trouvent l'occaſion. Notre homme de Ville fut aſſez malheureux pour être le ſujét d'une plaiſanterie des plus outrées.

Un ſoir qu'il devoit ſouper chez la Demoiſelle, & qu'il comptoit d'y paſſer une partie de la nuit, le Comte de . . . . qui la voyoit ſouvent, y arriva avec un de ſes amis : on s'alloit mettre à table, les Valets qui avoient ordre de ne laiſſer entrer perſonne, voulurent l'en empêcher, mais cela ne ſervit

qu'à lui faire dire des folies : il parloit si haut que l'amant le reconnut à sa voix, & ne voulant pas être vû, il entra dans un cabinet, & en ferma la porte en disant bas à la Demoiselle : » Défaites-vous le plûtôt que vous » pourrez de ce fou-là : « Elle n'eut pas le tems de lui répondre, le Comte parut avec son ami, & lui dit d'un air de liberté, qu'apparemment elle régaloit quelqu'un, & qu'il vouloit être de sa petite débauche : elle lui avoua que c'étoit son Bourgeois, qui lui donnoit à souper, & lui fit signe qu'il étoit dans son cabinet. Le Comte qui vouloit se réjouir s'en approcha, & y voyant la clef, il le ferma à double tour, & la mit dans sa poche : Ensuite ils se mirent à table. Il porta d'abord la santé du prisonnier à la Demoiselle, en élevant sa voix, afin qu'il le pût entendre, il fit plusieurs fois le même manége, & se récrioit souvent sur la bonté des mêts. Pour achever de désoler ce pauvre amant, ils ne s'en allérent que lorsque le jour parut, & malgré tout ce que la Demoiselle put lui dire, il eut la malice d'emporter la

clef. Elle fut obligée, pour mettre en liberté ce malheureux, d'envoyer querir un Serrurier. Elle n'oublia rien pour lui persuader qu'elle n'avoit aucune part au méchant tour que lui avoit fait le Comte : Mais sa belle humeur avoit trop éclaté dans le repas, pour qu'il pût ajouter foi à ses paroles : Il se retira fort irrité : il se seroit peut-être laissé appaiser dans la suite, mais le Comte de.... avoit trouvé l'avanture si réjouissante, qu'il l'avoit contée à tous ces amis. Quelques jours après elle se répandit dans le monde, & notre homme de Ville se vit exposé à des railleries qu'il eut de la peine à soutenir : sa vengeance tomba sur la Demoiselle, il ne la vit plus.

XVI. AVANTURE.

S'Il est vrai que la rareté fait le prix des choses, les hommes devroient estimer beaucoup les honnêtes femmes ; cependant leur déréglement est venu à un si haut point, que le caractére de vertu les effarouche, & ils ne voyent plus que des Coquettes encore

qu'elles les engagent souvent en des dépenses qui ne les ruinent pas seulement, mais qui les perdent de réputation. On verra dans l'historiette que je vais raconter, le raffinement dont une femme d'intrigue se servoit pour s'attirer des repas & des présens de ceux qui étoient amoureux d'elle. Le nombre en étoit grand, car elle n'étoit pas seulement belle, elle avoit l'esprit & l'humeur des plus agréables. On ne lui auroit pas donné plus de vingt ans, quoiqu'elle eût une fille qui en avoit près de quinze. Cette femme étoit si naturelle, qu'elle disoit à ses amans, qu'ils ne devoient pas compter sur sa tendresse, qu'elle n'avoit jamais aimé que l'argent & son mari ; cela étoit vrai, mais ils prenoient la chose pour une plaisanterie.

Elle jouoit souvent, afin de pouvoir plumer la duppe de plus d'une manière ; mais comme ces sortes de femmes ne peuvent pas tout faire par elles-mêmes, elle s'associa avec un homme, qui avoit un caractére fort opposé à l'emploi qu'elle lui donnoit ; mais de quoi n'est-on pas capable,

lorſqu'on n'a pas de quoi ſubſiſter ; & qu'on aime la joie & la bonne chere ? Celui dont je parle, étoit une maniére deParaſite, qui auroit tracé tout Paris pour un bon repas ; il étoit ſi bien dreſſé au manége de la Dame, que lorſqu'il venoit chez elle quelque Amant nouvellement débarqué, il ne manquoit jamais de le faire tomber dans le paneau : Voici un de ſes tours d'adreſſe.

Une après-dîné, il alla voir la Dame à ſon ordinaire, il la trouva qui jouoit avec une de ſes amies, & un jeune homme, qui étoit un Provincial de qualité. Comme il faiſoit fort chaud, la Dame qui avoit ſes vûes, dit au campagnard d'aller prendre l'air : il s'approcha d'une fenêtre : l'Interprête de la Dame le ſuivit, & lui dit tout bas : » Il eſt bon de vous apprendre, Monſieur, que lorſqu'on dit ici, allez » prendre l'air, cela veut dire, allez » faire apprêter un baſſin de rôt. « Le jeune homme étoit trop amoureux, ou pour mieux dire, trop ſot, pour ne pas faire avec plaiſir ce qu'on ſouhaitoit de lui. Il ſortit, alla donner ſes

ordres pour le souper, & vint retrouver la Dame. Elle ne le vit pas plûtôt qu'elle lui demanda en riant, s'il avoit bien pris l'air ; il lui répondit avec beaucoup d'ingénuité : » J'ai fait, Ma» dame, ce qu'on m'a dit. « Cette innocence lui plut infiniment : elle résolut d'en profiter, avant qu'il fût débouré.

Après qu'elle lui eut fait prendre plusieurs fois l'air de la maniére dont je viens de marquer, elle voulut tenter si par son adresse elle pourroit tirer de lui quelque chose de plus solide que des repas : Un jour elle affecta de paroître chagrine ; il lui en demanda la cause avec l'empressement d'un homme qui aime. Après qu'il l'eut pressée, elle lui dit qu'on lui avoit pris de la vaisselle d'argent, mais qu'elle étoit plus fâchée de son écuelle que de tout le reste ; parce qu'elle ne pouvoit s'en passer. » Voilà » une belle bagatelle, *s'écria-t-il*, al» lons présentement vous en acheter » une autre. « Le parti lui plut trop pour ne le pas accepter, & comme elle avoit instruit sa femme de cham-

bre

bre de son dessein elle l'appella, & elles montérent dans l'équipage de la duppe : Ils allérent sur le Quay des Orfévres, où on leur montra plusieurs écuelles, mais la Soubrette, qui étoit de concert avec sa Maîtresse, les trouvoit toujours trop petites, & répétoit souvent : » Madame aime les grands » bouillons : Il falut aller de boutique en boutique ; on lui dit qu'elle ne trouveroit point d'écuelles comme elle les vouloit à moins qu'elle ne les commandât. La Dame ayant jetté les yeux sur une grande Rassinoire, qui étoit attachée au plancher, dit à l'Orfévre de la lui montrer : il la prit, & la lui apporta, en disant d'un ton railleur : » Prenez-vous cela pour une écuelle ? » Que vous importe, *repliqua la Sou-* » *brette*, pourvû que Madame l'achet- » te ? En même tems elle dit : Pesez, » pesez ; « & le Campagnard en eut pour ses quarante louis : il remena la Dame chez elle, trop content de voir que son présent l'avoit rendue de la plus belle humeur du monde : Il continua à la voir quelques mois ; mais elle le ménagea si peu, & lui fit pren-

dre tant de fois l'air, qu'il s'en trouva très-ſi commodé, & fut obligé d'aller reſpirer celui de ſa Province, qui n'étoit pas ſi dévorant : il laiſſa le champ à quelques autres, qui n'eurent pas un meilleur ſort que lui.

Après cela ne doit-on pas croire que les hommes qui ne veulent voir que ces ſortes de femmes, ont de l'égarement, puiſqu'ils ſont tous les jours expoſés à des tromperies de plus d'une eſpéce.

XVII. AVANTURE.

EN voici un qui voulut épouver ſi dans le commerce de la galanterie on trouve plus de bonne-foi avec de jeunes idiotes, qui n'ont jamais rien vû. C'étoit un Marquis à fracas, qui croyoit impoſer par ſa qualité & ſon grand air : il avoit été longtems dans le commerce des Coquettes du premier rang, mais leur infidélité & la dépenſe qu'elles lui cauſoient, l'en avoient dégouté ; cependant comme c'étoit pour lui un agréable amuſement qu'une Maîtreſſe, il ſe retrancha à

la grisette : il avoit vû souvent une jeune personne travailler à la porte auprès d'une vieille, qui étoit sa tante. Encore qu'elle fût dans un négligé mal-propre, & qu'elle ne fût pas même décrassée, elle lui avoit paru fort jolie ; ce qui le charmoit davantage, c'étoit son air modeste & son extrême jeunesse : il croyoit qu'on ne pouvoit avoir de plus sûr garant de son innocence : il auroit eu beaucoup de peine à gagner la vieille, si elle avoit été plus à son aise, mais elle ne put résister à la tentation de se faire une vie plus commode ; cela fait voir que la pauvreté est souvent l'écueil de la vertu.

Le Marquis loua une petite maison à sa Maîtresse, & donna ordre à la vieille, de ne la laisser voir à personne : elle étoit accoutumée à être seule ; cela ne lui fit aucune peine ; elle ne s'occupoit plus à rien ; elle se retranchoit au plaisir de regarder à la fenêtre, & comme c'étoit une belle Idiote, qui n'avoit pas ce qu'il faloit pour amuser l'esprit, le Marquis ne lui rendoit que des visites fort courtes, & quoi-

qu'il la vît tous les jours ; elle auroit eu assez de tems pour s'ennuyer, si elle n'avoit pas été bête.

Il demeuroit à la maison qui joignoit la sienne, un homme d'une profession qui le faisoit entrer dans le commerce de tous les gens de qualité : il avoit deux fils admirablement bien faits ; ils portoient l'épée & passoient pour des férailleurs de profession. Il y en eut un qui remarqua que l'équipage du Marquis étoit souvent à la porte de leur nouvelle voisine ; cela lui fit pénétrer le mistére ; car il l'avoit vûe, & il la trouvoit belle.

Comme le Marquis avoit des hauteurs qui ne le faisoient pas aimer, il se mit en tête de tenter toutes sortes de voyes pour rendre sa Maîtresse infidelle : il commença par les maniéres Italiennes ; il passoit tous les jours sous ses fenêtres, & la saluoit d'un air tendre & passionné. D'abord elle n'y fit pas d'attention ; mais cela arriva si souvent, qu'elle eut le loisir de le considérer : elle le trouva si beau & si bien fait, qu'elle prit du plaisir à ses mînauderies : Quand il s'apperçut qu'il ne

lui déplaisoit pas, il chercha l'occasion de lui dire deux mots : Il n'étoit pas aisé de la trouver, car la vieille étoit toujours auprès d'elle, & lorsqu'elle sortoit, elle l'enfermoit, afin de pouvoir répondre de sa conduite ; enfin malgré toutes ces précautions il trouva le secret de s'expliquer avec la Demoiselle.

Un soir qu'il avoit vû sortir la tante & que l'aimable Idiote étoit à la fenêtre, il lui fit signe de descendre : ses sentimens s'acordoient trop avec ceux de cet amant, pour qu'elle ne l'entendît pas, & qu'elle balançât à faire ce qu'il souhaitoit : lorsqu'elle fut en bas, elle lui dit à travers de la porte, qu'elle étoit enfermée, & qu'elle ne pouvoit lui ouvrir : » Je le sçai bien, » *lui dit-il*, & je viens seulement vous » demander si vous voulez laisser cette » nuit votre chambre ouverte, je pas- » serai par le puits qui est commun à » votre maison & à la nôtre, & je » vous irai donner des marques de » la plus vive passion qu'on ait jamais » ressentie. « Elle lui dit qu'elle le vouloit bien, mais qu'il prît garde de

n'être pas découvert. Lorſque la nuit fut aſſez avancée, pour lui faire juger que la vieille étoit retirée & endormie, il exécuta ſon deſſein, ſans y rencontrer aucun obſtacle.

Après avoir paſſé quelques heures, ils ſe ſéparérent fort contens l'un de l'autre, & le Galant y retourna ſouvent de la même maniére. Cette jeune perſonne dépourvûe d'eſprit & d'expérience, trompa ſi finement ſa tante, qu'on n'auroit jamais découvert leur commerce, ſans l'indiſcrétion de ſon nouvel Amant : il ne croyoit pas que cela dût revenir au Marquis ; mais comme la plupart des gens ſe plaiſent à dire des choſes chagrinantes, on l'en avertit plûtôt par malice que pour lui rendre un bon office : il fit voir d'abord tant d'emportement, qu'on crut qu'il s'alloit porter à la derniére extrémité contre le ſéducteur de ſa Maîtreſſe ; & s'étant imaginé qu'elle ne pouvoit l'avoir trompé, ſans être de concert avec la vieille, il leur fit de cruels reproches. La pauvre femme qui n'avoit aucune part à l'infidélité de ſa niéce, en fut très-ſurpriſe &

parut si irritée contre elle, que cela calma un peu la colére du Marquis : elle prit son parti avec chaleur, & menaça sa niéce de la faire renfermer, si elle ne lui avouoit les choses comme elles s'étoient passées : elle lui dit avec une ingénuité apparente, qu'il étoit vrai que le fils de leur voisin avoit passé par le puits ; qu'il étoit monté à sa chambre où la clef étoit encore, parce qu'elle n'étoit pas couchée, que sa vûe l'avoit si fort effrayée, qu'elle n'avoit pas eu la force de crier, ni de lui résister ; qu'elle ne lui avoit caché cette avanture que dans la crainte que cela ne la fâchât & Monsieur le Marquis. » A ce que je vois *s'écria-t'il*, » sur le chapitre de l'amour, la plus » sotte en sçait toujours assez pour trom- » per le plus habile homme : « En achevant ces mots il sortit de chez elle, outré de colére : Comme celui qui l'avoit offensé étoit fort au-dessous de lui, cela rendoit son ressentiment plus vif ; il résolut de lui faire voir qu'on ne l'outrageoit pas impunément : il mit des *grisons* en campagne pour l'observer, afin de trouver l'occasion

de lui faire une correction dans les formes : On lui vint dire qu'il étoit dans un Jeu de Paume assez près de la maison de sa Maîtresse ; il y alla dans le dessein de le faire repentir de son insolence, & laissa à la porte quatre laquais munis de bonnes cannes : Aussi-tôt qu'il l'apperçut il lui dit qu'il vouloit lui parler. Cet homme qui avoit été averti de se tenir sur ses gardes, reprit son épée qu'il venoit de quitter ; & fit signe à son frere & à deux ou trois Bretteurs de ses amis, de le suivre. Quand ils furent dans la rue, le Marquis fut surpris de le voir si bien accompagné, & n'osa jamais donner à ses gens le signal qu'ils attendoient : Cependant pour n'en avoir pas tout-à-fait le démenti, il lui dit qu'une Demoiselle se plaignoit de lui ; qu'il souhaitoit qu'il vînt chez elle pour se justifier : Il s'en défendit longtems, mais prévoyant bien, que s'il ne faisoit quelque satisfaction au Marquis, il seroit toujours obligé d'être en garde, il lui dit qu'il étoit prêt de faire ce qu'il souhaitoit, s'il vouloit lui jurer foi de Gentilhomme, qu'on

qu'on ne lui feroit aucune insulte. Les sermens étant faits, ils allérent chez la Belle, son frere & ses amis eurent la précaution de le suivre, & demeurerent en bas. Aussi-tôt que le Galant vit l'Idiote, il lui dit, en lui faisant une révérence fort soumise : » Monsieur le » Marquis m'a dit, Mademoiselle, » que vous n'étiez pas contente de » moi, je vous en viens faire des ex- » cuses, & vous dire que j'en suis au » désespoir. Le Marquis remarquant que la vieille se faisoit une extrême violence pour ne pas faire éclater sa colere, craignit qu'elle n'en fût pas la maîtresse, & qu'en faisant du bruit elle ne fît croire à la cohorte qui étoit en bas, qu'il manquoit à sa parole ; cela fit qu'il dit au galant, qu'il étoit content de la satisfaction qu'il venoit de faire à sa maîtresse, & l'obligea de se retirer.

Le Marquis avoit du chagrin de n'avoir pû se venger ; mais il n'en fit rien paroître : il prit le parti de plaisanter de cette avanture, en supprimant des circonstances qui auroient pû être mal expliquées. La Demoiselle qui manquoit

d'esprit & d'adresse, ne put jamais le faire revenir ; il crut que l'outrage qu'elle lui avoit fait, marquoit un tempérament déreglé, & ne trouvoit aucune sureté à renouer avec elle ; ce qui contribua encore à l'en dégoûter, c'est qu'il étoit en chemin d'intrigue avec une femme, dont l'enjoument & les manieres agréables lui plaisoient beaucoup. Elle avoit été dans le commerce du grand monde, étant fille, & on ne l'avoit jamais soupçonnée de galanterie : il est vrai que sa mere la gardoit à vûe, mais quand elle fut mariée, elle ne se chargea plus de ce soin. Son mari, pour se conserver l'attachement de sa femme, lui avoit fait quitter un lieu, où difficilement l'on peut garder son innocence ; mais quelque tems après, s'étant imaginé que sa vertu étoit à l'épreuve de tout, il la laissa rentrer dans le commerce du grand monde. Comme on n'avoit pû lui en conter quand elle étoit fille, parce que sa mere ne la perdoit jamais de vue, elle eut un grand nombre d'Adorateurs aussitôt qu'on la vit sur sa bonne foi. Celui qui s'empressa le plus

à lui plaire, fut le Marquis dont j'ai déjà parlé : il ne perdit pas son temps ; il fut bientôt heureux : il est vrai qu'il étoit des plus pressans, & qu'il étoit très-difficile de lui resister. Leur commerce fut bientôt découvert, car ils étoient tous deux fort étourdis : la chose arriva d'une manière si éclatante & si honteuse pour la femme, qu'elle en devoit mourir de confusion. Un jour que le Marquis étoit avec elle, son mari les surprit dans un de ces momens qui ne demandent pour témoins que l'Amour. Une vûe si terrible pour lui, & si peu attenduë, le troubla de telle sorte, qu'il dit au Marquis, sans sçavoir ce qu'il disoit : » Eh ! Monsieur, » que faites-vous ? Pauvre sot, *lui repliqua-t'il avec la derniere effronterie*, » ne le vois-tu pas ? Cette outrageante réponse le pénétra d'une douleur si vive, qu'il n'eut pas la force de se venger : Il tomba évanoui. Le Marquis se retira en faisant un éclat de rire, & en disant à la Dame de secourir son mari ; mais elle crut qu'il étoit plus à propos de plier promptement la toilette & de se dérober à sa fureur. Elle se retira

dans un Couvent. Le pauvre homme parut d'abord déſeſperé : il l'aimoit, & de plus il ſe voyoit expoſé à la raillerie de tous les mauvais plaiſans : Enfin il ſe conſola, & s'il eut le malheur d'avoir la deſtinée de beaucoup de maris, ce fut du moins avec cette difference, qu'il n'eut pas la foibleſſe de reprendre ſa femme, encore qu'il en fût ſollicité fortement par pluſieurs perſonnes de Qualité. La fermeté qu'il fit paroître là-deſſus, lui attira l'eſtime de tous les gens de bon ſens.

Il y a des Coquettes de plus d'une eſpéce : On en voit qui bornent leurs plaiſirs à inſpirer de l'amour à tous ceux qui approchent, & qui croyent ne rien hazarder en ſouffrant leurs ſoins, & en leur faiſant eſpérer qu'ils ſeront heureux ; mais c'eſt un jeu qui ne finit pas toujours auſſi agréablement qu'il commence ; & ſouvent elles en ſont la duppe. Voici une Avanture qui va convaincre le Lecteur de ce que je dis.

XVIII. AVANTURE.

UNe femme de Province, jeune, belle & de qualité, s'étoit mise en tête, qu'il y alloit de l'intérêt de ses charmes d'avoir un grand nombre d'adorateurs : elle faisoit mille petites avances pour s'en attirer ; & comme elle ne vouloit d'amans que pour servir à sa vanité, elle plaisantoit souvent avec son mari de tout ce qu'on faisoit pour lui plaire, il étoit si persuadé de sa vertu, qu'il se réjouissoit de ses folies. Cela contribuoit encore lui gâter l'esprit ; il en fut bien puni, si l'on peut nommer *punition*, un malheur qu'on ignore.

Entre ceux que l'amour avoit soumis à la beauté de la Dame, le Chevalier de.... étoit le plus assidu, le plus pressant, & le mieux fait : Sa taille étoit des plus avantageuses, son grand air & sa noble fierté le faisoient distinguer dans tous les lieux où il paroissoit : il avoit la tête admirable, ses cheveux étoient épais, d'un beau noir, & naturellement frisés : ses yeux grands,

pleins de feu, ſon viſage ovale, & tous ſes traits réguliers, ſon eſprit répondoit à ces beaux dehors ; il l'avoit galant, enjoué & très-propre à faire voir en peu de tems bien du païs à une femme. Comme il étoit d'un âge où toutes les paſſions ſont impétueuſes, il n'y avoit point d'homme plus emporté ni plus entreprenant que lui, lorſqu'il aimoit. Pour peu que la Dame eût eu du bon ſens, elle auroit prévû qu'un Cavalier tourné de cette maniere ne s'en tiendroit pas au ſeul plaiſir de l'eſpérance ; elle comptoit ſi fort ſur le pouvoir de ſes charmes, qu'elle croyoit l'amuſer, ſans qu'il lui en coutât rien, mais elle ſe trompa.

Un jour que le Chevalier l'entretenoit de la violence de ſa paſſion, & qu'il la prioit d'avoir pitié de l'état malheureux où elle le réduiſoit, elle lui dit en ſouriant, que ſa ſenſibilité pour lui alloit plus loin qu'il ne penſoit. Ah ! Madame, *s'écria cet amant avec un tranſport de joie*, » quand me le » marquerez-vous par quelque choſe » de plus fort que des paroles ? La Dame voyant entrer du monde, lui re-

pliqua, que ce seroit à la premiere occasion. Le Chevalier se retira si plein de cette flateuse espérance, qu'il n'étoit plus occupé qu'à chercher les heures où il pourroit la trouver seule : mais elle donnoit de si bons ordres, qu'il y avoit toujours quelqu'un avec elle.

Elle regardoit cet amant comme sa plus illustre conquête, & pour le conserver elle feignoit de répondre à sa passion : encore qu'il fût des plus éclairés, il la crut de bonne foi, cela ne doit pas surprendre, puisque l'on se persuade sans peine, ce que l'on souhaite avec ardeur. Cette agréable erreur lui causoit un redoublement d'amour qui le faisoit beaucoup souffrir.

Il étoit dans la situation inquiette que donnent la crainte & l'espérance, lorsqu'il fut obligé de faire un petit voyage. A son retour, il apprit que la Dame étoit allée seule à sa maison de campagne qui n'étoit éloignée que de deux lieuës : il en ressentit une joie qui lui parut d'un heureux préfage pour son amour ; & comme les amans se flatent, il s'imagina qu'elle ne quittoit la Ville,

que pour lui procurer une occaſion de la voir en liberté. Dans cette penſée il va trouver un de ſes amis, qui ſçavoit ſon attachement pour la Dame, & l'oblige de faire une partie avec deux de ſes parentes pour l'aller ſurprendre dans ſa ſolitude. Comme il lui avoit fait confidence de ce que la Dame lui avoit fait eſpérer, il le pria, s'il voyoit quelque jour à un tête-à-tête, de ſe ſervir de toute ſon adreſſe pour empêcher qu'il ne fût troublé, il le lui promit, & la choſe fut exécutée de la maniere qu'il l'avoit concertée.

Ils arrivérent chez la Dame, qui les reçut avec tout l'agrément qu'on doit attendre d'une perſonne qui ſçait bien le monde. Elle les régala très-proprement. Après le dîner, on propoſa d'aller voir les beautés de ſon parc. L'ami du Chevalier, qui avoit ſes vûes, étoit le plus empreſſé; il ſe mit d'abord au milieu des deux Dames qu'il avoit amenées, & le Chevalier donna la main à ſa Belle.

Après avoir traverſé pluſieurs grandes allées, ils arrivérent à un rondeau: ils s'arrêtérent pour en conſidérer la

beauté. Le Chevalier voyant un cabinet où il y avoit des siéges de gazon, y conduisit la Dame, en disant, qu'elle avoit assez marché pour se reposer.

Elle croyoit que ses parentes la suivoient ; mais le cavalier qui étoit avec elles, voulant servir son ami, leur fit prendre une autre route, feignant de vouloir leur apprendre le détail d'une avanture qui lui étoit arrivée depuis quelques jours.

Le Chevalier de.... se voyant seul avec la Dame, se jetta à ses pieds, & lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de tendre & de passionné, & voyant qu'elle vouloit se débarasser, il lui dit, en la retenant : » Avez-vous oublié, » cruelle, que vous m'avez promis de » me rendre heureux à la premiere occasion ? Pouvons-nous en trouver une » plus favorable ? Ah ! la plaisante chose, *s'écria-t'elle en riant*, vous avez » donc crû que je vous parlois sérieusement, & pouviez-vous ne pas voir » que je me mocquois de vous ? Il fut si outré de colére, que ne pouvant retenir ses transports impétueux, il lui

donna un soufflet. Cette action brutale étonna la Dame de telle sorte, qu'elle se laissa aller sur le gazon, sans pouvoir exprimer sa douleur que par des larmes. Le Chevalier la voyant en cet état crut qu'il en devoit profiter, & qu'un peu de violence n'étoit pas un crime en amour : il l'embrasse, & lui marque l'ardeur de sa passion par des transports tout opposés à ceux qu'il venoit d'avoir : elle n'eut pas la force de lui résister, & il eut sujet de s'applaudir des manieres brusques qu'il avoit prises avec elle, puisque les respects & les soumissions ne l'auroient jamais rendu heureux ; peut-être même que s'il avoit été moins coupable, il auroit eu plus de peine à l'appaiser.

Quand elle eut réparé le petit désordre que cette avanture lui avoit causé, ils allérent trouver leur compagnie ; elle étoit assise au bord d'un canal occupée à regarder des cignes. Comme il étoit déja tard, & que les parentes de la Dame vouloient s'en retourner, aussi-tôt qu'elles eurent fait colation, elles montérent en carosse, le Chevalier ne put se servir que du langage

des yeux, pour faire connoître à ſa Belle le chagrin qu'il avoit de la quitter : Il remena les Dames chez elles, & auſſi-tôt qu'il ſe vit ſeul avec ſon ami, il lui conta ſon avanture, il la trouva auſſi ſinguliere que réjouiſſante. Tant que le Chevalier fut bien avec la Dame, il lui garda le ſecret ; mais auſſitôt qu'il ceſſa de la voir, il ne put ſe taire ; cependant il auroit mieux fait d'épargner une perſonne, dont la conduite marquoit plus d'imprudence que de déréglement.

Cela doit ſervir de leçons aux femmes qui ſont aſſez folles pour croire qu'on peut ſouffrir les aſſiduités d'un amant ſans s'expoſer.

La beauté eſt un dangereux écueil pour la vertu, à moins que d'avoir de ces tempéramens heureux que la nature affranchit des paſſions : car l'eſprit, quelque ſupérieur qu'il ſoit, ne change pas les méchantes inclinations : il pourroit bien les empêcher de paroître, mais il en coute trop de ſoins, car il faudroit être toujours en garde ſur ſes mouvemens, & les femmes ne ſont pas capables de ſoutenir long-

tems une guerre contre elles mêmes ; la plupart ſuivent leur penchant, qui les entraîne quelquefois ſi loin, qu'elles n'en reviennent jamais, de maniere que leur vie eſt un tiſſu de déreglemens.

XIX. AVANTURE.

LA Dame dont je vais parler, & que je nommerai *de Bligny*, eſt à peu près de ce caractere. Je ne m'engagerai pas à faire entierement ſon Hiſtoire, elle ſeule rempliroit un volume ; je me retrancherai à quelques incidens, qui donneront une juſte idée de ſa conduite ; je ne ferai pas même ſon portrait ; je dirai ſeulement qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui peut rendre une Femme parfaitement belle & bien faite : elle avoit l'eſprit d'un tour agréable & enjoüé ; ſon mari étoit fort honnête homme & de qualité ; il avoit beaucoup de bien, mais elle aimoit ſi fort la dépenſe, qu'elle auroit ruiné le plus gros Seigneur, & la plus grande marque d'amour que l'on pouvoit lui donner, étoit de ne rien faire pour elle qu'avec profuſion ; ſa beauté

étoit si fort à la mode, que tous les gens du bon air se faisoient un honneur d'être bien avec elle, quoi qu'il leur en pût couter ; elle ménageoit si peu sa réputation, qu'elle lassa enfin la patience de son mari : il la mit dans un lieu où elle étoit bien gardée ; mais elle ne manquoit ni d'amis ni d'argent, & quand on a de si puissans secours, on se tire aisément des affaires les plus fâcheuses.

Une Femme de qualité, qui avoit été dans de grandes liaisons avec elle, l'alloit voir souvent : elle avoit un Page de la taille de cette belle Prisonniere, elle s'avisa de lui faire mettre un masque de cire, qui imitoit si fort le naturel, qu'il entra plusieurs fois en portant sa robe, sans que l'on remarquât qu'il n'étoit pas à visage découvert. De cette maniere étant sûre que le déguisement étoit bon, l'ingenieuse Dame fit prendre à son amie l'habit du Page & le masque, & elles sortirent sans rencontrer le moindre obstacle. On peut juger de la surprise des Gardes, lorsqu'ils trouverent ce jeune homme avec les habits de celle qu'on avoit

confiée à leurs soins : ils en furent avertir Monsieur de Bligny ; mais il n'en étoit plus tems, la Dame étoit déja en sûreté ; & afin de ne pas retomber au pouvoir de son mari, elle choisit pour sa retraite un Château assez éloigné de Paris, qui étoit à une Veuve de ses amies.

La crainte qu'elle avoit d'être découverte la faisoit vivre d'une maniere fort opposée à son humeur ; elle ne se laissoit voir que d'un de leurs voisins homme de qualité, mais d'un genie fort borné & fort neuf sur le chapitre de la galanterie : comme il étoit liberal, & qu'elle avoit besoin d'argent dans la situation où étoient ses affaires, elle lui passoit tous ses méchans endroits.

Il n'avoit jamais rien aimé, il prit d'abord pour elle un amour qui alla jusqu'à la folie, elle disposoit souverainement de ce qui étoit à lui, il étoit fort assidu auprès d'elle, cela commença à fatiguer la Coquette, qui n'étoit pas d'humeur à se contraindre. Lorsqu'un Amant étoit assez malheureux pour ne pas trouver le chemin

de son cœur, elle se faisoit un plaisir de le desespérer, & malgré le besoin où elle étoit de se ménager une conquête que sa beauté lui avoit fait si à propos, elle commença à s'abandonner à tous ses caprices.

Un jour qu'elle se promenoit avec ce Cavalier, après avoir fait quelques tours d'allée, elle s'assit sur un banc; il se jetta à ses piés, voulant s'éclaircir de la destinée, il lui dit à sa maniere mille choses touchantes, pour tâcher de l'attendrir: elle le regarda d'un air de fierté qui lui imposa silence; il en fut entierement déconcerté, & ayant par hazard arrêté ses yeux sur une montre que Madame de Bligny avoit à son côté, & qu'il lui avoit donnée, il faisoit de grands soupirs. » Vous avez raison, *lui dit-elle avec* » *un ris moqueur*, de soupirer en regar- » dant cette montre, car elle ne son- » nera jamais l'heure du Berger pour » vous. Il se releva en faisant des ac- » tions d'un homme desesperé: Si j'étois » persuadé, Madame, *s'écria-t'il*, que » vous eussiez pour moi le mépris que » vous me marquez je me pendrois dans » ce moment à vos yeux. Je suis ravie,

» *lui repliqua-t'elle, en riant toujours*, » que vous ayez ce deſſein, puiſque » c'eſt la ſeule occaſion où je vous » puis ſervir avec plaiſir : en achevant ces mots, elle défit une de ſes jarretieres, & la lui jetta : il la prit tout furieux, monta ſur le banc, & attacha ce cordon fatal à une branche d'arbre ; il fit ſi bien tout ce qu'il falloit faire pour s'étrangler, que ſans un incident heureux c'en étoit fait.

Dans le tems que cette belle ſcene ſe paſſoit, la Dame du Château ſe promenoit avec un de ſes Neveux, qui ne faiſoit que d'arriver de l'Armée. Ils apperçurent ce malheureux dans l'état que je viens de marquer ; une vûe ſi peu attenduë les ſurprit beaucoup, mais leur ſurpriſe n'empêcha pas que le Cavalier ne lui donnât un prompt ſecours, en coupant avec ſon épée la jarretiere qu'il avoit paſſée à col. Quand il eut repris ſes eſprits, il eut tant de confuſion & de honte de ſon égarement, qu'il dit à la Maîtreſſe du Château, qu'il ne reverroit de ſa vie Madame de Bligny ; qu'il ſe ſentoit pour elle autant de

hain e

haine qu'il avoit eu d'amour, & qu'une femme de son caractere étoit indigne de l'attachement d'un honnête homme. Il fut exact à lui tenir sa parole.

La Coquette ne fut pas témoin de ses adieux, elle s'étoit éloignée aussitôt qu'elle avoit vû paroître son amie, qui étoit si irritée contre elle de l'extravagance de sa conduite, qu'elle lui en fit de cruels reproches, & lui laissa entrevoir qu'elle lui feroit plaisir de se retirer.

Heureusement pour cette Coquette son mari mourut, elle revint à Paris, & pour se remettre en bonne odeur dans le monde, & réparer en quelque façon le ridicule qu'elle s'y étoit donnée, elle se logea chez une Dame d'une grande pieté, elle prit si bien tous les dehors de la dévotion, qu'on y fut d'abord trompé ; mais comme il y a des gens qui ne s"en tiennent pas aux apparences, & qui veulent creuser plus avant par pure curiosité, un homme de ses voisins se mit en tête de l'observer, il la voyoit souvent à l'Eglise se mettre à genoux dans un coin, ses coëffes baissées, &

faisant des grimaces, qui avoient plus l'air d'hipocrisie que d'une vraie pieté.

Un jour ayant remarqué qu'elle avoit renvoyé ses laquais, comme si elle eût voulu être long-tems à l'Eglise, il y demeura, & un moment après la voyant sortir seule, il la suivit, & la vit monter à quelques ruës de là dans un carosse avec un homme d'un fort grand air. Après cette découverte il ne put s'empêcher de faire des plaisanteries qui revinrent à la Dame qui croyoit avoir fait cette belle conversion; elle résolut d'observer de plus près la conduite de Madame de Bligny, elle ne fut pas long-tems sans être convaincuë qu'elle étoit la duppe de son hipocrisie; mais ne voulant pas faire connoitre à tout le monde qu'elle avoit manqué de pénétration, elle vécut toujours en bonne intelligence avec la fausse Dévote, qui continua son même manége. L'air de pruderie qu'elle étoit obligée de soutenir dans son quartier, la contraignoit trop pour ne s'en pas lasser, & sans une proposition de mariage que la Dame lui

fit, elle n'auroit pas balancé à rompre tout commerce avec elle ; mais il étoit de son étoile qu'elle auroit un second Epoux qui vengeroit le premier.

Le hazard voulut que le Chevalier de . . . . qui étoit arrivé de l'Armée depuis quelques jours, la rencontra dans une maison où elle avoit dîné avec la Dévote ; elle lui parut d'une beauté éblouissante : il est vrai qu'elle avoit les plus belles couleurs du monde, mais elles n'étoient pas naturelles ; cependant le Cavalier s'y laissa tromper, aussi bien qu'à sa fausse modestie, sa qualité de Veuve riche acheva de le charmer. C'étoit une homme fort attaché au service, & qui ne sçavoit pas ce qui se passoit dans le monde. Sa personne étoit agréable, il ne manquoit pas d'esprit, mais il l'avoit d'un caractere très-singulier ; bien qu'il fût d'un âge à pouvoir donner encore dans tous les plaisirs, il ne pensoit qu'au solide, ses affaires n'étant pas sur un bon pié, & malgré la beauté de Madame de Bligny, il n'auroit pas fait beaucoup de chemin avec l'Amour,

s'il n'avoit été uni avec l'intérêt : Il se servit donc de la Dame dévote pour ménager cette affaire ; elle s'y employa avec beaucoup de zéle, s'imaginant que c'étoit le meilleur moyen, pour empêcher cette fausse Prude de continuer ses galanteries ; mais cela étoit bien opposé à ce qui se passoit dans son cœur, puisqu'elle ne donna dans ce mariage qu'en vûe d'avoir des intrigues avec plus de sureté, un homme de guerre lui paroissoit fort commode, par la raison qu'il est souvent absent, & que pendant ce tems on a le plaisir d'être en liberté, toute pleine d'une erreur qui lui étoit si agréable, elle signa les articles de son mariage avec le Chevalier de.....

Quelques jours après elle reçut une lettre d'un caractére qui lui étoit inconnu, & qui lui marquoit que le Chevalier devoit plus qu'il n'avoit de bien, que c'étoit un fort grand joueur, & qu'elle feroit une très-méchante affaire en l'épousant. A peine avoit-elle achevé de la lire, qu'il entra : » Si j'en » croyois, *lui dit-elle*, les avis qu'on » me donne, vous ne seriez jamais

» mon Epoux : Voyez de quelle ma-
» niere on m'écrit ſur votre chapitre,
pourſuivit-elle en lui donnant le billet. Il
le lut, & ſans paroître agité d'aucun
trouble, il lui dit : » Vous allez con-
» noître, Madame, que mon procedé
» n'eſt pas moins honnête ni moins ſin-
» cere que le vôtre ; dans le moment
il lui montra une lettre de trois pages ;
c'étoit un abrégé des avantures de cette
Coquette, elle parut déconcertée en la
liſant, & changea pluſieurs fois de cou-
leur ; elle auroit eu bien de la peine à
ſe remettre, ſi le Chevalier qui ne la
regardoit que par ſes beaux endroits,
ne lui eût dit que cela ne faiſoit aucune
impreſſion ſur ſon eſprit, & qu'il étoit
perſuadé que tout ce qu'on diſoit de
ſa conduite ne pouvoit partir que de
quelques Jaloux, qui avoient intérêt
de les deſunir. En achevant ces mots,
il jetta la lettre dans le feu ; la Dame
fit la même choſe de celle qu'elle
avoit reçue, & ils convinrent que pour
ſe venger de leurs donneurs d'avis, il
falloit preſſer leur mariage. Il ne fut
pas heureux pour la Dame ; elle tom-
ba peu de tems après dans une ma-

ladie de langueur qui lui couta ſa vie. Sa mort parut un peu équivoque : on ne ſçait ſi ſon Epoux ne s'accommoda pas de ſes manieres ; cependant cela ne parut point, car elle lui fit de grands avantages.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1947
A2R4

Recueil de plusieurs
histoires secrettes
et avantures du temps